

Guy F. Blouin



Covid-19



La
Conspiration

B

P



Roman
Fiction
(Mais pas tant que ça...)



Table des matières

1 Confidences de la mort	11
2 La société Pâtlinar	24
3 Le Brudenberg	31
4 La filière chinoise	44
5 Coïncidences !	58
6 La triade maudite	66
7 Wuhan	86
8 L'optogénétique	103
Sur l'optogénétique :	112
Commentaire de l'auteur :	112

COVID-19

La conspiration

Guy F. Blouin



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Covid-19, la conspiration / Guy F. Blouin.

Autres titres : Covid dix-neuf, la conspiration

Noms : Blouin, Guy F., 1961- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210045302 | Canadiana (livre numérique)

20210045310 | ISBN 9782925049883 (couverture souple) | ISBN 9782925049890 (PDF) |

ISBN 9782925049906 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.L68965 C68 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Guy F. Blouin

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Guy F. Blouin, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mars 2021

«Toute vérité franchit trois étapes.
D'abord, elle est ridiculisée.
Ensuite, elle subit une forte opposition.
Puis, elle est considérée comme ayant toujours été une évidence.»

Schopenhauer

Automne 2019-

-1-

Confidences de la mort

Quand un président des États-Unis ment à son peuple, à l'ONU et au reste du monde, qu'il envahit illégalement un pays, le détruit et massacre pas moins de 125 000 civils, puis qu'il engloutit 1 500 milliards de dollars dans une guerre illégitime, on peut être en droit de croire qu'il y a des gens qui fomentent des complots... Les complots entourant les attentats des deux tours et celui ayant mené à l'invasion injustifiée de l'Irak démontrent hors de tout doute que le citoyen n'a pas à avoir honte d'être suspicieux et d'imaginer que les bassesses humaines peuvent prendre vie dans des scénarios qui repoussent les limites du supportable !

Depuis cet appel inattendu, voilà déjà plus d'une semaine, Francis Jones ne savait trop que penser de cette *invitation* lancée par son ex-commandant. Ancien militaire, il avait servi quelques années en Afghanistan en tant que chirurgien et médecin légiste. Il en était ressorti avec une expertise de terrain sans égal et une solide réputation. De douloureux événements avaient accéléré son retrait des forces armées. Retiré depuis près de deux ans, il avait rejoint les rangs du FBI et peaufiné sa formation en biochimie et en virologie. Les nouvelles menaces sur le territoire de sa patrie l'exigeaient. Patriote, il désirait maintenant servir son pays de l'intérieur. En cet après-midi ensoleillé, il prit la route en direction de la base militaire. Les magnifiques couleurs d'automne qui s'installaient depuis quelques semaines agrémentèrent les deux heures trente de trajet depuis Washington D.C., là où se situait le quartier général du FBI.

Après un sévère contrôle d'identité, on l'escorta jusqu'au bureau du commandant de la base. Dès son arrivée, il fut à même de constater le sérieux avec lequel les lieux étaient protégés. Ce ne fut pas deux, ni trois, mais bien quatre contrôles qu'il dut subir ! Le dernier l'avait laissé un peu perplexe ; validation de l'identité génétique ! En tant

qu'ancien militaire et agent actif du FBI, le gouvernement possédait son profil biologique complet : empreintes digitales, bien sûr, mais aussi, ADN et numérisation de l'iris. Rien n'était laissé au hasard. Le soldat qui accompagnait Jones le laissa pénétrer seul dans l'ascenseur. La descente terminée, dix niveaux plus bas, un autre soldat confirma son arrivée à celui qui était demeuré en haut. Puis, l'invité fut conduit devant le supérieur. Dans un bureau plutôt mal éclairé et aux couleurs sombres, qui contrastait avec l'éclairage excessif et l'acier inoxydable des corridors, le commandant l'attendait impatiemment. L'homme au regard sévère était de grande stature ; une armoire à glace, comme on dit. Sa seule présence imposait le respect. Militaire de père en fils, il était un fervent patriote et ses nombreuses années de service et de dévouement au sein de l'armée en avaient fait un homme respecté par les soldats placés sous ses ordres. Tout récemment, il avait obtenu le grade de brigadier général, mais il préférait que ses hommes l'appellent commandant, même si ses supérieurs n'approuvaient pas cette familiarité et qu'ils auraient voulu qu'il se fasse appeler général.

– Bonjour, Francis ! lança-t-il d'emblée en tendant la main à son ancien confrère.

– Bonjour, monsieur ! répondit l'agent avec un enthousiasme qui trahissait un évident plaisir de revoir le haut gradé.

La poignée de main fut ferme et chaleureuse. De toute évidence, les deux hommes se vouaient un respect qui allait au-delà de la hiérarchie militaire ou de ce que le décorum imposait. La dure réalité afghane avait forgé entre eux des liens serrés et probablement indélébiles.

– Avant tout, Francis, merci d'avoir répondu à cette invitation, malgré le peu d'informations que j'étais autorisé à vous divulguer. Comme vous me l'aviez demandé lors de notre entretien, je vous ai réservé une chambre en ville.

Francis ne manqua pas de remarquer qu'une autorité supérieure avait *autorisé* la démarche. Ainsi, ce qui allait se dire ou se passer dans cette base faisait l'objet d'une surveillance. Il était tout aussi évident que le commandant lui-même allait devoir rendre des comptes.

– Je reconnais, commandant, que votre ton était quelque peu mystérieux et je l'avoue, cela a compté dans ma décision. Comment puis-je vous être utile ?

– Vous devez comprendre qu’à partir de maintenant, vous êtes soumis au secret absolu. En tant qu’ex-militaire et nouvel agent du FBI, vous êtes en mesure de comprendre la portée d’une telle mesure. Je me dois d’être limpide avec vous, car ce qui va suivre relève de la sécurité nationale.

– J’en suis conscient, monsieur.

– Très peu de gens savent ce que vous allez entendre. Vous vous souvenez sûrement que le président Trump a été victime d’une tentative d’assassinat aux Philippines en novembre 2017 ?

– Bien sûr ! On a même publié une partie du compte-rendu de l’opération.

– Ce que vous ignorez, reprit le haut gradé, c’est que le président a été atteint par l’agresseur. Une blessure mineure, certes, mais quand même, une blessure qui a nécessité quelques points de suture.

– C’est concevable qu’on ait gardé cette information secrète. L’image du président, qu’on l’aime ou pas, doit demeurer celle d’un homme fort et en contrôle de sa charge.

– Vous connaissez ce président... L’agresseur était chinois et il a commis son crime sur le sol philippin. Trump n’a pas voulu remettre le prisonnier aux Philippines ni aux Chinois.

– Et pour quelles raisons ?

– Lors de sa capture, dans un anglais très clair, l’homme a proféré la menace suivante : « D’autres comme moi viendront en grand nombre et ce sera la fin de tout. »

– Y avait-il quelque chose de particulier chez cet individu ? J’imagine qu’il a été interrogé !

– Depuis près de deux ans, il était gardé captif ici même dans cette base. Nous lui avons fait passer tous les stades possibles d’interrogatoires.

Par *stades possibles d’interrogatoires*, l’agent comprit très bien que le prisonnier en avait bavé. *Tous les stades...* cela ne laissait plus de place à l’imagination ! Pentothal, torture, noyade simulée... Tout avait dû être tenté pour obtenir de précieuses informations.

– Est-il encore vivant ? balbutia-t-il, visiblement mal à l’aise de poser une telle question.

– Étrangement, il est décédé voilà deux semaines. Et rassurez-vous, il n’est pas mort par nos soins. Il y a des mois qu’il ne répondait plus à aucune de nos questions.

– Et je présume que c’est le but de ma présence. Découvrir la cause de sa mort.

– Effectivement, Francis. Mais cela étant dit, bien que nous voulions que vous meniez une autopsie en bonne et due forme, les interrogatoires ont révélé ce qui semble être une forme sophistiquée de conditionnement cérébral. Il y a quelque chose d’anormal chez cet individu et nous aimerions que vous poussiez vos investigations sur l’examen du cerveau.

Francis demeura un peu perplexe devant cette demande. S’il lui apparaissait normal qu’on veuille connaître la cause du décès, il décelait néanmoins une intention cachée derrière la requête. L’armée voulait probablement découvrir ce secret afin de l’utiliser elle-même sur des *volontaires*.

– Avez-vous une petite idée sur ce que je suis censé chercher ?

– Pas vraiment. Substances chimiques, agents pathogènes, lésions, atrophies, et, à la limite, un implant. Rien ne doit vous échapper. Si quelqu’un possède une telle avance sur nous, nous devons impérativement le découvrir. N’oubliez pas sa menace : « D’autres viendront » signifie qu’il y en a probablement déjà sur notre territoire !

– De combien de temps je dispose ?

– Une semaine vous semble raisonnable ?

– Tout dépend de ce que je vais découvrir et de l’équipement dont je disposerai. Certaines analyses nécessiteront assurément des appareils de pointes.

– Suivez-moi ! lança le commandant en se dirigeant vers le corridor adjacent à son bureau.

D’un pas déterminé, l’agent du FBI suivit son interlocuteur tout au fond du long corridor d’acier inoxydable. Arrivés à l’extrémité, le militaire, malgré son grade, dut se soumettre à une numérisation de la main et de l’iris. Une lourde porte s’entrouvrit sur un véritable complexe médical.

– Monsieur ! s’exclama Francis. Est-ce bien ce que je crois que c’est ? Un labo de niveau 4 !

– Effectivement mon ami !

Le militaire décela un soupçon de crainte dans le regard du médecin. Il faut savoir qu’un laboratoire de niveau 4 est conçu dans le but d’analyser et de produire les virus les plus meurtriers de la planète. Il y avait matière à s’inquiéter.

—Ne soyez pas trop effrayé ! À ce jour, nous n’y avons effectué aucun développement ou examen de virus. Les installations que vous voyez sont toutes récentes. En fait, c’est vous qui y ferez les premières analyses. Les pathogènes que vous trouverez ici sont là dans le seul but de calibrer les nombreux appareils que vous utiliserez. D’ailleurs, voici Jessica ! Elle vous épaulera dans votre tâche. Depuis déjà une semaine, elle prépare votre espace de travail.

Derrière une imposante fenêtre à toute épreuve, la jeune femme, vêtue de l’ensemble des protections que la nature de son travail imposait, vaquait à ses occupations. Elle prit conscience qu’elle n’était plus seule quand le commandant l’interpela par le biais de l’interphone.

—Un chaperon monsieur ?

—C’est ce que j’aime chez vous, Francis, direct et sans ambiguïté. Un peu de ça, c’est certain, mais aussi une aide sincère. Jessica est une technicienne expérimentée. Et si vous voulez mon avis, il y a pire comme chaperon ! Et de toute façon, malgré toutes vos compétences, vous n’avez pas nécessairement l’expertise pour opérer seul un tel labo. Il y a une directive primordiale que vous devrez suivre à la lettre. Tous les soirs, vous ne devrez plus être dans ces installations à compter de 23 h 00.

—Et pourquoi ?

—Voici Le Terminator ! lança le commandant en pointant le plafond.

Francis ne l’avait pas vraiment remarqué, mais le plafond des corridors était parcouru par un système de rails sophistiqué. Juste au-dessus de leurs têtes se trouvait un robot dernier cri dont la tâche consistait à décontaminer les espaces de travail. À 23 h 00 précise, il entamait son travail. Parcourant tout le niveau, il inondait les pièces et les corridors de puissants faisceaux ultraviolets, de façon à exterminer toute trace de bactéries, de virus ou de pathogènes susceptibles de contaminer le personnel, les murs et les appareils.

—Vous savez comme moi que ça ne se passe jamais bien avec un Terminator...

—Soyez rassuré, mon cher ! Ici, pas de Skynet.

—Et où se trouve le cadavre ?

—C’est ici que mon rôle s’achève, cher Francis. Je vous laisse aux bons soins de Jessica. Elle vous indiquera la marche à suivre, ainsi que les subtilités de ce labo. S’il vous manque quoi que ce soit ou que

vous avez des questions, n'hésitez pas à m'en faire part. Et une dernière chose. N'oubliez pas que Jessica est là pour vous assister et que c'est à moi et à moi seul que vous ferez rapport de vos découvertes. Jessica vous l'expliquera plus en détail, mais vous pourrez me transmettre votre rapport quotidien par l'entremise d'une interface réseau sécurisée.

— Bien sûr, monsieur. Je n'y manquerai pas. Merci pour tout. En terminant, puis-je savoir pourquoi vous m'avez choisi ?

— Pour deux raisons. La première étant que vous avez une expérience militaire dont je peux facilement me porter garant. Vous avez servi sous mon commandement et je connais assez bien l'homme et le soldat. La seconde ? Eh bien, je ne crois pas me tromper en affirmant que vous êtes un patriote convaincu. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui quittent les atrocités de la guerre pour s'enrôler dans le FBI ! De plus, vous n'êtes pas l'un de ces patriotes aveugles qui accepteraient de tuer au nom du drapeau. Vous avez une tête sur les épaules, un excellent niveau d'instruction et vous comprenez ce que signifie *sécurité nationale*. En réalité, mon cher, sans vouloir gonfler votre orgueil, je ne connaissais pas beaucoup d'hommes ou de femmes qui réunissaient toutes ces conditions. En fait, il n'y avait qu'un nom sur ma liste.

— Merci de votre confiance. Je ne vous décevrai pas.

— Je n'en ai jamais douté.

Sur ces paroles, le général quitta les lieux et laissa Francis aux soins de la laborantine. Il ne fallut à ce dernier que quelques minutes en présence de sa nouvelle assistance pour découvrir le sens des mots du commandant quand il avait affirmé qu'il existait pire comme chapeçon... Dessous tout l'attirail de protection se dissimulait une jeune femme d'une grande beauté. Pas très grande, longs cheveux bruns et yeux bleus, la technicienne démontrait une assurance certaine. Elle ne s'en laisserait pas imposer par l'agent du FBI. Francis devina alors qu'elle devait sûrement avoir un parcours typiquement militaire. Souvent soumises aux jugements des machos de tout acabit, les femmes qui s'immergeaient dans un milieu à très forte dominance masculine s'endurcissaient ou démissionnaient ! Après quelques paroles de politesse et un rapide tour du labo, Jessica montra au médecin le lieu réfrigéré qui faisait office de morgue. Ils se retirèrent alors dans un espace plus approprié pour pratiquer la première phase de l'autopsie, espace

où une stricte sécurité de niveau 4 n'était pas obligatoire. Plus libres de leurs allées et venues, leur travail n'en serait que facilité.

Assez rapidement, Francis constata que malgré toute son expérience comme technicienne, Jessica n'avait jamais réellement travaillé sur un cadavre ! De même, il se rendit compte qu'elle n'était pas vraiment dans le secret des dieux. Elle ne connaissait ni l'origine du cadavre ni la totalité de l'histoire de l'attentat manqué aux Philippines. Enfin, elle ignorait tout au sujet de la menace que le prisonnier avait proférée. Il lui fallut plusieurs minutes avant de s'adapter à la chose et de supporter les odeurs qui accompagnaient les autopsies. La première phase consistait en un examen externe du corps. Ecchymoses, cicatrices, lésions superficielles de la peau, tatouages, etc., tout était passé en revue afin de voir si on n'avait pas dissimulé quelque chose. Le moindre orifice pourrait dévoiler l'insertion d'un poison ou de toute autre substance ayant pu provoquer la mort. Or, tout ce que Francis et Jessica découvrirent se résuma aux indices évidents démontrant que le défunt avait subi deux détatouages au laser : un premier à la hauteur de l'épaule droite et un autre au poignet gauche.

Pendant que Jessica avait scrupuleusement examiné le corps, Francis s'était concentré sur la tête. Ce faisant, il découvrit quelque chose d'un peu inusité que seuls ses yeux de chirurgien étaient en mesure de percevoir. L'homme avait fait l'objet d'une reconstruction faciale ! Néanmoins, il garda cette observation pour lui. Visiblement, ce Chinois n'en était peut-être pas un... Combinée au retrait de certains tatouages et à la facilité avec laquelle cet individu s'exprimait en anglais, cette déduction prenait tout son sens. On avait travaillé fort pour faire croire que cet homme était chinois. Pourquoi ? Et surtout, quelle était sa véritable origine ? L'autre évidence qui se manifesta à l'esprit de Francis, c'est que l'individu n'était pas un tueur solitaire. Un complot se cachait assurément derrière cette histoire. Jessica le sortit de sa réflexion.

— Francis ! Il est presque 22 h 30. Il faudra partir bientôt.

— Ah oui ? répliqua le médecin. Désolé, je n'ai pas vu le temps passer. Pouvez-vous m'indiquer comment transmettre mon rapport au commandant ? Ça ne prendra que quelques minutes et nous pourrons partir.

La jeune femme le dirigea vers le terminal prévu à cette fin. Après quelques mises au point sur la façon de se connecter en toute

sécurité, il rédigea son rapport, en taisant toutefois l'information relative à la reconstruction faciale. Avant de partager cette découverte, il se réservait une marge de manœuvre d'au moins une journée, se disant que Jessica pouvait elle aussi avoir relevé ce détail. La réaction du commandant lui confirmerait ou non son intuition. Après avoir rangé le matériel et le cadavre, nettoyé et stérilisé l'espace de travail, le duo regagna la surface et se sépara. Jessica alla rejoindre ses quartiers sur la base même, tandis que Francis devait se rendre à l'hôtel. Chemin faisant, il ne manqua pas de remarquer que derrière lui, à bonne distance, une voiture semblait le suivre. Voilà ce que sous-entendait le commandant quand il avait invoqué la *sécurité nationale*. De part et d'autre, chacun plaçait ses pions. C'était là la limite des liens qui pouvaient unir les deux hommes. La suite allait leur réserver bien d'autres surprises et pousser à la limite cette confiance mutuelle.

Le lendemain, après avoir rencontré le général, Francis et Jessica se remirent rapidement au travail. L'essentiel des analyses restait à faire. Francis fut rassuré de voir que le général ne lui avait pas parlé de sa découverte de la veille. Sa stratégie avait été la bonne, même s'il était conscient qu'il ne pourrait garder ce secret bien longtemps. Évidemment, son assistante et lui débutèrent par l'autopsie conventionnelle, c'est-à-dire l'analyse détaillée des différents organes, qui ne révéla rien de particulier. En après-midi, ils s'attaquèrent à la partie la plus délicate : la boîte crânienne. Ce fut une étape éprouvante pour les deux scientifiques. L'analyse détaillée d'un cerveau constituait aussi une première pour le médecin légiste, même s'il connaissait assez bien le protocole. Avec une extrême minutie, ils rasèrent le crâne et découpèrent la boîte crânienne. Ce qu'ils découvrirent les stupéfia. À la surface des deux hémisphères, ils aperçurent un vaste réseau de ce qui ressemblait à de minuscules radicelles. Le cerveau semblait complètement envahi par quelque chose dont la nature leur échappait totalement. Péniblement, ils décidèrent d'extraire l'organe pour procéder à des recherches un peu plus poussées. Le chirurgien décida alors de pratiquer une première coupe sagittale médiane afin d'exposer l'intérieur des différents lobes. Visiblement, le phénomène n'en était pas un de surface. Toutes les structures internes semblaient affectées par ces mystérieuses ramifications. Après un coup d'œil plus minutieux, Jessica fit remarquer que le réseau se propageait à partir d'un point situé vers l'avant du cerveau. Plusieurs découpes plus tard,

ils tombèrent sur la source de ce surprenant phénomène. Toutes les radicelles se rattachaient aux nerfs optiques et se répandaient par la suite dans toute la structure interne du cerveau. Aucun lobe n'était épargné.

Complètement décontenancé, Francis découpa un peu de tissu et demanda à la laborantine de préparer une lamelle. Une analyse au microscope s'imposait. Cette dernière révéla la présence d'une étrange substance qui enrobait chacune des radicelles. Après une démarche de plusieurs heures, les deux acolytes réussirent à isoler ladite substance et à l'identifier. Il s'agissait d'une protéine bien connue, l'opsine. Ce qui était déstabilisant, c'est qu'elle se retrouvait un peu partout dans le cerveau. En temps normal, l'opsine, et particulièrement la rhodopsine, est une protéine sensible à la lumière constituant les photorécepteurs de la rétine. Comment, et surtout pourquoi, une telle protéine s'était répandue dans cet organe et pas dans le reste du corps ?

Comme l'après-midi tirait déjà à sa fin, Francis et Jessica décidèrent de mettre fin à leur investigation. Pendant que la technicienne veillait consciencieusement à nettoyer les appareils et le matériel utilisés, l'agent du FBI rangeait le corps avec le plus de respect possible. De façon tout à fait inopinée, il décida d'examiner de plus près les deux marques qui recouvraient les anciens tatouages. Discrètement, il prit une puissante lampe UV et y exposa les deux zones. Bien qu'à peine visibles, les formes d'origine se révélèrent à son œil. Du coup, son cœur fit deux tours et son esprit se troubla ! Subitement, il fut saisi d'un profond malaise. Si profond, qu'il dut se précipiter à la salle de bain pour y vomir. Quelque peu surprise par la réaction de son collègue, Jessica se contenta d'en rigoler.

— Ah ! Ces maudites odeurs ! Je crois que je ne m'y habituerai jamais, lança Francis pour désamorcer la situation.

— J'avoue bien humblement que moi non plus, renchérit Jessica. Je n'ai pas fait médecine et je ne le regrette absolument pas ! Je ne sais pas comment vous faites.

— Et bien, comme vous pouvez le constater, ça ne fait plus vraiment partie de mon quotidien ! Allez ! On remballé tout.

— Vous ne faites pas votre rapport avant de partir ?

— Non ! Je vais le faire de vive voix au commandant. Tout ceci me trouble et il doit être mis au courant sous le sceau de la confiance. Je ne fais pas trop confiance à ce système.

Puis les deux quittèrent promptement les lieux. Tandis que Jessica empruntait la sortie du complexe, Francis se dirigea tout droit vers le bureau du général. Après qu'une adjointe administrative l'eut fait patienter quelques minutes, il reçut l'autorisation d'entrer.

– Bonjour, général !

– Bonjour, Francis. Vous ne m'avez pas transmis votre rapport !

– Non, monsieur ! J'ai pensé qu'il valait mieux le faire de vive voix.

– Avez-vous découvert la cause de la mort ?

– Oui et non. Je crois qu'il est décédé d'une infection cérébrale inconnue !

– Expliquez-vous.

– Nous avons découvert un important réseau de radicules dans son cerveau. Il en était entièrement infesté, mais aucune trace sur les autres organes. Même si je ne peux le démontrer, il ne fait aucun doute dans mon esprit que cette infection a fini par court-circuiter tout le réseau neuronal. Dans un premier temps, ses principales fonctions ont tout simplement cessé de recevoir de l'information et cesser d'en transmettre par la suite. J'ignore si cette pathologie était *programmée* ou si elle n'était que le fruit du hasard suite à un contact avec un agent pathogène quelconque. Nous avons aussi identifié une protéine que nous n'aurions pas dû retrouver au niveau du cerveau. Il s'agit de la rhodopsine, une protéine qui se retrouve normalement sur les photorécepteurs de la rétine. Tout ce réseau complexe était branché aux nerfs optiques. Je n'arrive pas à comprendre comment et pourquoi !

– Est-ce tout ce que vous avez découvert ?

– Non, monsieur.

Francis fit une légère pause, comme pour prendre le temps de soupeser les mots qui allaient suivre.

– On a fait de gros efforts pour dissimuler la véritable identité de cette personne. Il n'est pas plus chinois que vous et moi ! De nombreuses évidences indiquent qu'il a subi une reconstruction faciale.

– Nom de Dieu ! s'écria le général. C'est quoi ce foutu bordel ? Qui peut bien avoir les moyens de créer de tels agents ? Ça n'a rien de rassurant, Francis. Et pour ce qui est du conditionnement ?

– Eh bien, il m'apparaît évident que l'infection cérébrale est directement ou indirectement liée à ce conditionnement. Je n'arrive pas à trancher. Est-ce le réseau qui a été nécessaire au conditionne-

ment ou est-ce le conditionnement qui est à l'origine de toutes ces ramifications? Il faudrait une autre équipe de spécialistes pour pousser davantage les examens. Il faudrait rechercher des substances biochimiques susceptibles d'engendrer un tel phénomène. Des experts en neurosciences, probablement, et...

– Merci de votre travail, Francis, coupa un peu maladroitement le général. Votre expertise s'arrêtera ici, j'en ai bien peur.

– Monsieur! Je suis prêt à m'investir davantage, si vous le désirez. Il reste quand même quelques jours à l'échéancier que nous avons fixé.

– Ce ne sera pas nécessaire. Vous avez fait un excellent travail, bien plus que ce que j'espérais. Mais dites-moi, mon cher, est-ce que Jessica est au courant de tout ceci.

– Oh! Ne soyez pas trop inquiet! Elle ignore mes conclusions et de toute façon, elle ne savait pas ce que je cherchais vraiment. Je ne lui ai rien mentionné au sujet de la reconstruction faciale ni sur le conditionnement. Par contre, il est évident qu'elle a vu les structures au cerveau et qu'elle connaît la nature de la substance que nous avons retrouvée. Je crois que vous pouvez sans crainte considérer que le secret a été maintenu. Elle ne représente pas un danger.

– Ça me rassure énormément, répliqua le haut gradé en se dirigeant vers la sortie de son bureau. Elle est charmante, très professionnelle et honnêtement, j'aurais trouvé déplorable de m'en défaire. Sur ce, mon ami, merci infiniment de votre temps et de votre inestimable expertise. J'ai eu raison de m'en remettre à vous. C'est aux services secrets de prendre le relai et de tirer cette situation au clair. J'espère que nous aurons encore la chance de travailler bientôt ensemble. Bon retour.

Une solide poignée de main mit un terme à cette collaboration inattendue. Une fois rendu à la surface, Francis se dirigea promptement vers sa voiture. Ce ne fut que lorsqu'il approcha la main de la portière qu'il se rendit compte qu'il tremblait énormément! Il lui avait fallu faire un effort colossal pour garder son sang-froid et ne rien révéler sur l'identité du corps qu'il avait examiné. Encore une fois, en quittant la base militaire, il remarqua qu'il était filé par la même voiture que la veille. Apparemment, le général voulait s'assurer qu'il retournerait bien sagement à son hôtel. Contre toute attente et toute logique, un évènement sans précédent s'était produit dans cette base.

Le passé de Francis revenait le hanter et un énorme mensonge allait enfin être révélé.

À son bureau, le général était déjà au téléphone avec les hommes qui avaient pris Francis en filature.

– Dans sa chambre d’hôtel, numéro 707. Il faut que ça ressemble à un accident. Extrême discrétion, pas de bavure.

– Oui, mon général. Ce sera fait.

Le commandant raccrocha et recomposa immédiatement un autre numéro.

– Ici Gaumond. Les Chinois ont mis la main sur quelque chose d’intéressant. Demande complément d’information. Envoyez Shadow, je vais avoir deux spécimens à faire remiser.

– Il n’est pas libre pour le moment. Nous vous tiendrons informé sur sa disponibilité.

C’est ainsi que le sort de Francis Jones venait d’être scellé. Le Brudenberg, par le biais de la complicité d’un général, allait faire le ménage.

Dès son arrivée à l’hôtel, l’agent du FBI remarqua que ses deux poursuivants ne s’étaient pas contentés, cette fois, de demeurer dans leur voiture. Ils marchaient en direction de l’hôtel et il ne voyait pas cela d’un bon œil. Pourquoi le suivaient-ils ainsi si ce n’était pour s’en prendre à lui ? C’est à ce moment qu’il prit conscience de la limite de sa supposée complicité avec le général. Le haut gradé l’avait honteusement trahi ! Du coup, il comprit que pour certaines personnes, ses découvertes étaient suffisamment cruciales pour éliminer un agent du FBI. Visiblement, ces hommes de main ne venaient pas pour lui faire causette. Bien au contraire, on voulait le faire taire définitivement. Il se devait de redoubler de prudence. En tant qu’agent du FBI, il était en droit de les mettre aux arrêts si cela s’avérait nécessaire. Mais pas question de déclencher une fusillade dans le bâtiment. Dans un premier temps, sa priorité se résumait à les semer. Pour ce faire, il ne prit pas l’ascenseur. Être coincé avec deux tueurs professionnels dans un espace si restreint ne lui inspirait aucune confiance. Il décida donc d’emprunter l’escalier. Il savait très bien qu’il ne pouvait espérer se rendre à sa chambre avant les deux malfrats, mais sa stratégie consistait à gagner du temps. Il avait remarqué que les chambres situées dans la partie arrière des deux premiers étages avaient des balcons. Il se précipita à vive allure et gravit les marches aussi rapidement que pos-

sible. Il sortit au deuxième étage et se précipita vers la partie arrière, là où se trouvaient les balcons. Rapidement, il gagna l'un d'entre eux et descendit par l'extérieur aussi adroitement que son empressement le lui permettait. À peine eut-il posé un pied au sol qu'il entendit ses deux poursuivants s'engouffrer violemment dans la chambre. C'était trop peu trop tard. Francis avait eu juste assez de temps pour les semer. Ce dernier s'empressa de se rendre sur la grande artère et héla un taxi. Le temps que les agents retournent vers leur véhicule, il était disparu. Bien sûr, il renonçait ainsi à sa voiture et à ses effets personnels, mais c'était là un moindre mal. Au moins, il avait évité la confrontation et sauvé sa peau.

Durant le trajet, il fit quelque chose de tout à fait inattendu. Il prit son canif et entailla légèrement son avant-bras sur une longueur d'environ quinze millimètres. Délicatement, il y introduisit le bout de la lame du coutelas et en extirpa un étrange objet. Il s'agissait d'une puce de localisation, introduite là par les autorités du FBI. Il devenait évident qu'il ne pouvait plus faire confiance à ses supérieurs. Peut-être fabulait-il, mais il ne pouvait courir un tel risque. Il devait maintenant recourir à des méthodes plus conventionnelles et plus sûres. Il entrouvrit la fenêtre de la voiture et se débarrassa de la puce, ainsi que de son cellulaire. Après quoi, il se fit un pansement temporaire. Dans son esprit, il ne faisait aucun doute que ses assaillants ne tarderaient pas à le retrouver et bien sûr, il ne pourrait leur faire le même coup une deuxième fois. Il se devait de contacter une personne chère à ses yeux. Le temps pressait.

La société Pâtlinar

Le complot se vêt souvent du mensonge et de la désinformation. À ce chapitre, Roswell fut l'archétype de tous les complots depuis 1947 et le plus grand subterfuge de tous les temps. Plus que jamais, le citoyen, soumis à un flot sans précédent d'informations, est parfois incapable de départager le vrai du faux. L'image et le son ne sont plus garants de rien ! Les gens doivent alors s'en remettre aux experts... Et malheureusement, nulle sphère de l'activité humaine n'échappe à ce constat universel : « Là où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie. » Devant le regard de l'Homme, un voile de ténèbres a été placé...

Ce matin-là, en banlieue de Philadelphie, Abby Anderson, 25 ans, journaliste de métier, se pointa au bureau un peu plus tôt que prévu. Aujourd'hui, elle publiait enfin l'article qu'elle préparait depuis des semaines, aboutissement ultime d'une enquête sur le mystérieux groupe Pâtlinar et ses liens très directs avec le nébuleux Brudenberg. Depuis la très surprenante déclaration du magnat Will Bates, deux ans plus tôt, le monde conspirationniste était en effervescence. Comment ne pas l'être quand un multimilliardaire associé au groupe le plus secret de la planète et à une fondation faisant la promotion de la vaccination de masse avoue candidement que le monde doit se préparer à une pandémie pouvant faire plus de trente millions de victimes ! Cerise sur le gâteau, le personnage s'était joint à un groupe d'étude qui avait mis sur pied une inquiétante simulation de pandémie. Bref, du bonbon pour tous les conspirationnistes de la planète.

Abby n'avait pas toujours été une adepte des complots. Bien sûr, comme de nombreux citoyens, elle savait très bien que son gouvernement lui mentait régulièrement ou du moins, qu'il lui dissimulait de nombreuses informations. Les attentats-complots du World Trade Center et la mystification orchestrée par un président, élu dans la controverse, sinon frauduleusement, pour envahir illégalement l'Irak sous un épais tissu de mensonges et ainsi, tuer plus de 125 000 inno-

cents, ont constitué à eux seuls un solide terreau qui nourrit encore des millions d'esprits conspirationnistes.

C'est à la suite de la disparition mystérieuse de son frère jumeau, Joey, et des mensonges honteux de l'armée pour discréditer ce dernier, que la confiance de la journaliste dans les institutions de son pays s'était graduellement estompée. Fille de militaire, l'armée et ses secrets avaient toujours fait partie de sa vie. Son grand-père était étrangement disparu lors de la fameuse expérience connue sous le nom de code *Projet Rainbow*. Celle-ci consistait à créer un puissant champ électromagnétique autour d'un navire afin de le rendre *invisible* aux radars ennemis. Mais voilà, l'expérience s'était très mal déroulée. Des années plus tard, certains documents et témoignages avaient révélé une histoire des plus troublantes et alimenté une incroyable théorie du complot militaire. Le navire aurait littéralement disparu ! Lorsqu'il est réapparu, il avait apparemment parcouru une grande distance, alors que des marins étaient pratiquement soudés à la coque du navire et que d'autres étaient aux prises avec des altérations biologiques majeures. Évidemment, l'armée avait nié tout en bloc et s'était réfugiée derrière l'argument de la sécurité nationale. Le mystère sur l'*Expérience de Philadelphie*, comme certains la désignent maintenant, est toujours entier.

Le temps avait cheminé, les dissimulations planétaires s'étaient accumulées et l'essor spectaculaire des réseaux sociaux faisant office de catalyseur, l'amertume grandissante de la journaliste s'était transformée en quête de vengeance contre la planète tout entière. Les complots de tous genres n'avaient plus de frontières et toutes les nations du monde, sous différents visages, contribuaient à maintenir l'humanité dans une forme subtile d'esclavage. Le dernier-né des comploteurs était sans aucun doute la puissante firme Pâtlinar, spécialisée dans la surveillance de masse. Elle était, dans l'esprit d'Abby et de bien des gens non conspirationnistes, l'espionne du Brudenberg.

Le club Brudenberg, comme certains le dénomment, est la courroie maîtresse de bien des complots. Constitué essentiellement de personnalités issues de la diplomatie, de la politique, de la finance et des médias, ce groupe se réunit annuellement et le compte-rendu de ces plénières est gardé secret. Évidemment, le secret est l'assise par excellence du complotisme et rapidement, le Brudenberg est soupçonné d'avoir des vues hégémoniques sur toute la planète. Certains com-

plotistes l'associent même aux Illuminati, autre groupe mystérieux qui contrôlerait la destinée de l'humanité depuis probablement des siècles, si ce n'est des millénaires. Dans les théories complotistes entourant le Brudenberg, on soupçonne ce groupe de manipuler les grandes bourses du monde et indirectement, des milliers de milliards de dollars, d'avoir infiltré des gouvernements pour contrôler des armées, des technologies, des lois et tout ce qui pourrait être utile à l'asservissement de la masse humaine. Quant à la puissante société Pâtlinar, elle ne serait qu'un des nombreux tentacules du Brudenberg, le Grand Œil qui permettrait à ce dernier de s'infiltrer dans tous les réseaux de communication du monde. Ce qu'avait découvert Abby allait déstabiliser les esprits les plus sceptiques. Une véritable conspiration se dessinait à l'horizon et personne n'y échapperait.

Le journal pour lequel elle travaillait ne figurait pas au rang des conspirationnistes, mais comme le sujet semblait maintenant incontournable, on avait confié à la reporter la responsabilité d'une nouvelle chronique. Son rédacteur en chef lui tenait la bride serrée. Adoptant la plupart du temps un ton dénonciateur, Abby avait la fâcheuse tendance à porter des accusations aussi explicites que directes. Pour la direction, il était hors de question de se lancer dans de coûteuses poursuites judiciaires ou encore, d'écoper d'une interdiction de publication. Il fallait demeurer dans l'impersonnel, informer sans nécessairement accuser et surtout, se contenter de rapporter les faits, aussi troublants et inquiétants qu'ils pouvaient parfois l'être. Cette fois-ci, Abby allait frapper un grand coup. Grâce à des mois d'enquête, de recoupements d'informations plus ou moins douteuses et de rencontres avec de nombreux témoins, elle était sur le point de dévoiler ce qui s'annonçait un complot monumental.

La veille, elle avait remis son article à son rédacteur en chef, Peter Harris, qui devait y jeter un coup d'œil et s'assurer que le journal ne se dirigeait pas vers des ennuis. Dès son arrivée, l'homme se dirigea intempestivement vers son bureau. Abby tenta en vain de l'intercepter pour avoir le pouls sur l'appréciation de son travail, mais il referma la porte du bureau derrière lui, ne laissant ainsi place à aucune discussion. Visiblement mécontent, il sauta immédiatement sur le téléphone. Témoin passif de toute cette scène, Abby commença à éprouver un certain malaise. Assurément, il se passait quelque chose de majeur. Après plusieurs minutes d'une interminable attente, elle se

précipita vers le bureau de son patron. La voyant arriver en trombe, ce dernier mit brusquement fin à son appel. Elle entra, et referma la porte derrière elle.

– Qu'est-ce qui se passe, Peter ? Ne me dis pas que tu ne publieras pas mon article !

– Sais-tu ce que c'est ça, Abby ? vociféra Harris en lui tendant une lettre. On m'attendait à l'entrée de la bâtisse pour me la remettre. C'est la première fois depuis notre existence que nous sommes soumis à une pareille rebuffade !

– C'est quoi ?

– Une ordonnance de non-publication ! Elle s'adresse à toi, bien sûr, mais aussi à moi et au journal.

– Ça vient de qui ?

– Apparemment, d'une firme d'avocats qui représente Pâtlinar.

– Comment ont-ils fait pour connaître le contenu de mon article avant même qu'il ne soit publié ? Nom de Dieu ! Ils m'ont espionnée !

– C'est peut-être le cas. Tu n'as pas pensé une minute que c'est probablement un de tes *témoins* qui pourrait avoir joué un double jeu ou tout simplement avoir été placé sur écoute.

– Tu ne vas pas te plier à cette cochonnerie ?

– Mais voyons, Abby ! C'est une ordonnance de la cour. Je n'ai pas le choix de m'y conformer. Si je publie ton article, on s'expose à des poursuites et à des amendes salées. Pour toutes sortes de raisons que tu connais très bien, le journal ne peut pas se permettre ça. Il y a quand même quinze autres personnes qui méritent de conserver leur emploi.

– Peter ! S'ils savaient, c'est qu'ils ont espionné des gens ; moi, mais aussi le bureau. Il y a peut-être des micros ou ils ont infiltré nos ordinateurs, nos téléphones... Qui sait ? Comment un juge peut-il avoir accordé une telle ordonnance en faisant fi de cette évidence ?

– Et ça te surprend ? répliqua Peter. Si tu as raison, et je ne dis pas que c'est le cas, tu n'auras aucun problème à admettre qu'ils peuvent se *payer* un juge.

– Mais bon sens, Peter ! Ça ne fait que confirmer la pertinence de mon article. On doit trouver une façon de contourner cette maudite ordonnance. Hey ! J'ai travaillé au moins trois mois là-dessus.

– Désolé, ma chère, mais on ne peut rien faire pour l'instant. J'étais au téléphone avec notre avocat et il m'a expliqué que si tu veux

publier quelque chose sur Pâtlinar, tu devras préalablement faire approuver ton texte par la cour.

—Nom de Dieu! On musèle la liberté d'expression! Ce n'est pas banal comme situation. J'ai des documents et des témoins pour appuyer ce que j'affirme. C'est un sujet majeur d'intérêt public qui risque de faire des vagues. Il se prépare quelque chose de monstrueux et il faut que ça sorte au plus sacrant! Tu as bien lu mon article, au moins?

—Calme-toi un peu, Abby! Bien sûr que je l'ai lu et j'avoue que c'est troublant. Tu peux peut-être le réécrire en éliminant des noms? Ça serait un compromis honorable, non!

—Il n'en est pas question! Voyons donc! Voilà que c'est Pâtlinar qui va approuver un article sur Pâtlinar! Tu te rends compte de ce que tu me demandes? Écoute, Peter! Je ne voulais pas t'en parler, mais j'ai reçu, de quelqu'un qui travaillait chez Pâtlinar, un objet qui prouve ce que j'affirme dans l'article. C'est un bidule électronique, un implant, probablement, à peine plus gros qu'un grain de riz, et j'ai un copain qui est en train de l'analyser en ce moment même.

—Pas vrai, Abby! Merde! On n'est pas le Washington Post! On n'a pas les reins assez solides pour s'attaquer à une telle pointure. Tu détiens du matériel volé! Tu vas tous nous faire emprisonner. Ma foi, le FBI va débarquer ici. Qu'est-ce que tu as fait là?

—J'ai simplement fait mon boulot, et du très bon boulot, je crois. Moi, je suis prête à aller au front et je pense sincèrement que c'est le rôle d'un journal de dénoncer de pareilles situations. Mais je constate que tu n'as peut-être pas les couilles qu'il faut pour le faire.

—Abby! Ne commence pas à m'insulter. Je t'offre une porte de sortie. Si tu la refuses, je ne peux plus rien pour toi. Je ne mettrai pas le journal et tout le monde dans le pétrin pour une chronique secondaire. Tu pourrais pondre un excellent article qui dénoncerait la situation sans pour autant incriminer qui que ce soit. Ça dépend juste de toi.

—Une chronique secondaire! Alors, nous y voilà... C'est donc ça, le vrai problème. Tu aimes mes articles quand je fais augmenter les ventes, mais tu n'es pas prêt à te mouiller pour défendre la chronique et les idées qu'elle propose. Bon sens, Peter, tu es devenu un petit bourgeois populiste!

Le ton était cinglant et le regard d'Abby en disant long sur les sentiments qui l'animaient. Elle bouillonnait de colère et s'apprêtait

à franchir un point de non-retour. Pour sa part, le rédacteur en chef n'approuvait absolument pas la tangente que prenait la discussion.

—Bordel de merde, Abby! Tu ne comprends rien à rien. Je te dis que je ne peux pas autoriser la publication de cet article tel qu'il est écrit présentement. J'ai les mains liées par une ordonnance de la cour! Mon job, c'est de t'en aviser. Si tu ne veux rien comprendre à ça, ce n'est plus de mon ressort. Et là, je vais te faire une fleur! Prends tes choses, va-t'en chez toi et réfléchis à ton avenir au sein de cette équipe. Tu es visiblement en colère et tu vas finir pas dire ou faire des choses que tu regretteras. Demain, on reprendra cette discussion à tête reposée. Le monde continuera de tourner même si tu ne publies pas ton article aujourd'hui. Je sais très bien que pour toi, tout ceci représente une croisade. Selon toute vraisemblance, tu as raison et tu tiens quelque chose de fort qui va déranger. Indiscutablement, on a perdu cette manche. Mais voilà, mieux vaut avoir un emploi, une tribune, et remporter de petites victoires de temps à autre, que de se retrouver au chômage et ne rien écrire du tout. Choisis les batailles que tu peux gagner, ma belle.

Sur ces propos, durs, mais sincères, exaspéré et à bout d'arguments, Harris quitta son bureau. Abby demeura là, complètement inerte, presque en état de choc. Une journée qui s'annonçait merveilleuse, assurément l'une des plus importantes dans sa carrière de journaliste, s'était tout d'un coup transformée en un véritable cauchemar. Son patron venait pratiquement de la congédier; la menace était à peine voilée. Après quelques secondes, elle sortit de sa torpeur et quitta promptement la pièce. Tout se bousculait dans son esprit. Comment avait-elle pu être si naïve? Coincer le puissant groupe Pâtlinar et indirectement, le Brudenberg. En fait, elle était beaucoup plus en colère contre elle-même qu'elle pouvait l'être contre son patron. Mais elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle avait raison sur toute la ligne. Et c'était justement cela, cette profonde conviction de détenir la vérité, qui envahissait chacune des cellules de son esprit. Jamais elle n'avait ressenti pareil sentiment. Il fallait impérativement trouver une solution. L'extraordinaire et troublante vérité devait jaillir au grand jour. Il y avait bien longtemps qu'elle avait choisi sa bataille. Le tout était maintenant de savoir ce qu'elle était prête à sacrifier pour ses convictions.

En partie résignée, mais aussi déterminée, elle sauta dans un autobus et prit sur elle de rejoindre son mystérieux ami Kevin. Selon toute vraisemblance, il détenait ce qui semblait être un nouveau type d'implant sous-cutané. Ce copain de longue date, conspirationniste convaincu, électronicien de formation et bidouilleur à ses heures, l'avait maintes fois orientée vers de prometteuses avenues lors de son enquête. C'est d'ailleurs lui qui avait établi les premiers contacts avec la source d'information de chez Pâtlinar. Du coup, Abby se dit qu'il représentait peut-être la solution à son problème. Fêru d'informatique, il devait sûrement être en mesure de publier l'article sur le net et le diffuser à grande échelle. Il trouverait bien un moyen d'accomplir cette tâche tout en restant discret. Il ne fallait surtout pas que l'on puisse remonter jusqu'à lui. Quant à elle, bien qu'étant soumise à l'ordonnance de non-publication, elle avait fait le choix de jouer le tout pour le tout. Indubitablement, l'urgence et l'importance des informations révélées dans son article justifiaient qu'elle prenne un tel risque. Une enquête ultérieure, croyait-elle, confirmerait le complot qu'elle était sur le point de mettre au jour et la disculperait de toute accusation. Malheureusement, la naïveté est trop souvent la compagne de la jeunesse.

Le Brudenberg

Pourquoi des gens riches, puissants et influents, se réuniraient-ils en secret pour discuter d'économie globale, de démographie, de pandémie, de transhumanisme, d'environnement et de bien d'autres sujets, si ce n'est pour intervenir dans ces domaines ? Quand tu cherches une recette de tarte, c'est parce que tu as l'intention de faire une tarte...

Pendant qu'Abby se démenait pour faire paraître son article, à Ingolstadt, en Allemagne, se tenait une rencontre d'une importance capitale. Dans les bureaux secrets du Brudenberg, un agent de terrain venait faire son rapport. Arrivant directement d'Asie, il avait fait une grande découverte. Ce qu'il avait à dire ne pouvait être dit que de vive voix, d'homme à homme. Après s'être assuré de son identité, on le conduisit dans une pièce à la configuration un peu spéciale. Il fut invité à s'asseoir dans un isoloir qui ressemblait fortement à ce genre d'ancien confessionnal qu'on retrouve encore dans certaines églises. Disposés à la manière des alvéoles d'une ruche, ces isoloirs faisaient en sorte qu'il était impossible d'identifier son interlocuteur. De plus, le choix judicieux des matériaux, jumelé à une savante configuration, modifiait quelque peu le son, ce qui donnait beaucoup de mal à reconnaître une personne à partir de sa voix. Ainsi, l'agent n'avait aucune idée des personnes à qui il livrait les informations. Dans deux autres isoloirs adjacents, de hauts dirigeants de l'organisation s'apprêtaient à recueillir ses précieuses confidences. Un seul parlerait, alors que l'autre jouerait le rôle de témoin. Aussitôt installé, sur un ton quelque peu monocorde, l'espion se lança.

–SRAS-CoV-2, R10 L2, labo P4, Wuhan, Chine.

–Validé et sécurisé ? demanda un des interlocuteurs.

–Mes yeux ont vu, mes oreilles ont entendu et ma quête est solitaire, répondit machinalement l'homme.

Par cette étrange formulation, ce dernier confirmait que les informations qu'il détenait avaient été obtenues sans l'aide d'un inter-

médiaire et qu'il ne les avait partagées avec personne. Il avait bel et bien réussi à infiltrer un labo chinois de haute technologie et découvert un nouveau virus.

— Que votre bouche demeure scellée à jamais.

À cet instant, le plancher de l'isoloir s'entrouvrit brusquement et l'agent tomba dans le vide, éliminé sur-le-champ. L'information était effectivement importante et personne d'autre ne devait la connaître. Le plan du Brudenberg devait se mettre en place dans le plus grand des secrets. Le sacrifice d'un agent, aussi efficace fût-il, justifiait amplement une telle décision.

Quelques heures plus tard, une réunion se tint avec le comité directeur et certains initiés privilégiés. Autour de la table se tenaient douze personnes : six hommes et six femmes. Des banquiers, des industriels, des politiciens, des militaires et une épidémiologiste constituaient cette cellule de crise. Une poignée d'hommes et de femmes établiraient un plan diabolique pour prendre le contrôle de l'humanité.

— Bonjour à vous tous et désolé pour cette convocation inopinée, commença le président. Une information cruciale nous est parvenue et il devenait essentiel que nous nous rencontrions. Ce matin, il nous a été confirmé que les Chinois ont réussi à développer une nouvelle souche de coronavirus.

— L'information est-elle sûre ? demanda aussitôt l'un des membres. Nous ne pouvons prendre le risque de déclencher une telle opération sans être absolument certains de la validité de ce renseignement.

— Il a été validé par un deuxième agent.

— Nous n'avons pas encore ce virus entre nos mains si je comprends bien, fit remarquer une femme.

— Je vous rappelle qu'il n'est pas dans nos intentions de se l'approprier entièrement, spécifia l'épidémiologiste. Nous devons simplement nous emparer de quelques échantillons et les relâcher sur des territoires ciblés. Avez-vous les paramètres du virus ?

— Bien sûr ! SRAS-CoV-2, R10 L2, se contenta de répéter le président sans pour autant bien comprendre ce dont il s'agissait.

— Pour ceux qui l'ignorent, il s'agit d'un virus qui s'attaque au système respiratoire, d'où le SRAS, reprit la spécialiste. Avec un R_0 de 10, il possède un taux de contagion très élevé. Chaque personne contaminée pourra en infecter dix autres. De plus, l'indice de létalité,

L2, nous indique qu'il pourrait tuer au moins 20 % des personnes qui seront contaminées.

Il y eut un silence troublant au sein de l'assemblée. 20 % ! Soudainement, les membres prenaient conscience de la démesure de ce chiffre. Si seulement 10 % de la planète était infectée, les morts pourraient se compter par dizaines de millions.

— Sommes-nous certains que nous voulons mettre en place un tel projet ? questionna le président.

— Eh bien, je crois que c'est exactement ce dont nous parlions, répliqua l'un des industriels. Nous en avons largement discuté, il me semble. N'avions-nous pas évoqué plus de trente millions de morts dans la simulation maladroitement éventée par l'inconscient Will Bates ?

— Il y a maintenant près de dix ans que nous nous préparons à cette éventualité ; nous y voilà. Ce n'est plus le temps de reculer, grommela l'un des banquiers, exaspéré. Avec ce foutu président américain actuellement au pouvoir, nous avons pris quatre ans de retard. En s'immisçant dans cette élection, ces maudits Russes nous ont privés d'un précieux accès au pouvoir et d'une source importante de financement. Il n'est pas question de faire marche arrière.

— Loin de moi l'idée de remettre en cause notre plan. Je voulais juste m'assurer que tous les membres ici présents comprenaient bien la portée de l'action qui sera ordonnée suite à cette réunion. Pour ce qui est de l'ingérence des Russes, il est évident qu'on voulait freiner notre progression. Il faudra éclaircir quels étaient leurs intérêts dans cette affaire. Mais pour l'instant, ceci peut attendre. Les conditions sont favorables à la mise en œuvre de notre plan et il nous faut prendre une décision définitive.

Après une brève pause et onze hochements de tête en direction du président, ce dernier s'apprêtait à reprendre la parole quand il fut interrompu par la sonnerie de l'interphone. C'était son secrétaire, qui voulait lui parler d'urgence.

— Qu'y a-t-il, Franz ? J'avais interdit qu'on me dérange, il me semble.

— Monsieur ! Il y a un agent qui demande à vous parler immédiatement. Apparemment, il s'est produit quelque chose d'inattendu.

Décelant une certaine anxiété dans la voix de son employé, le président autorisa l'agent à venir les rejoindre. Dès que l'homme eut

pénétré dans la pièce, il s'approcha du puissant personnage et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

– *Monsieur, une des puces a été activée !*

– *Quand cela et où ?*

– *Hier, en Amérique, à Philadelphie.*

– *Hier ? Comment se fait-il que je n'en aie pas été informé plus tôt ?*

– *Le signal était très faible et intermittent. Il nous a fallu plusieurs heures pour localiser la source. Et si je puis me permettre, monsieur, vous n'êtes pas facile à rejoindre ces temps-ci.*

Ce furent là les derniers mots de l'agent. Le président sortit un pistolet et l'abattit aussitôt, sous le regard de ses collègues. Étrangement, ceux-ci ne semblaient guère surpris par cette violence, ce meurtre commis sous leurs yeux. En fait, ce groupe ne faisait pas dans la dentelle en ce qui avait trait au déroulement de cette opération, sans doute la plus importante de son histoire. Toute indiscipline se devait d'être sévèrement punie.

– Incompétent et impertinent ! lança le président avant d'expliquer ce qui se passait. Je dois vous informer de quelque chose de grave. Cet agent vient de m'apprendre qu'un des implants a été activé aux États-Unis. Cela signifie qu'il y a assurément un traître au sein de notre organisation ou de Pâtlinar. Il nous faudra redoubler de prudence et de discrétion. Mais ceci ne compromettra en rien notre plan. J'estime que d'ici un mois tout au plus, nous aurons libéré le virus. La production des implants suit-elle sa progression ? s'enquit-il en dévisageant l'un des industriels.

– Absolument, monsieur. À ce jour, plus de 50 millions d'unités ont été produites. D'ici deux mois, Pâtlinar aura pratiquement doublé la production et sera prêt pour la première phase d'implantation. Selon les nouvelles projections, dans un an, lorsque la pandémie sera à son maximum, nous aurons atteint le demi-milliard d'implants.

– Voilà de bonnes nouvelles ! Continuez à vous concentrer sur chacun de vos objectifs et je vous promets que d'ici deux ans, nous contrôlerons de façon absolue les Amériques et l'Europe. L'Afrique et l'Asie viendront plus tard. La pandémie va bientôt se répandre, le chaos va s'installer et des guerres civiles vont inévitablement éclater. La Chine aura un genou au sol et nous serons prêts à lui asséner le coup de grâce. Que Trump soit réélu ou non, les États-Unis seront pro-

blement les premiers à devoir composer avec le chaos qui s'installera au sein de la population. Comme nous l'avons prévu, les milices, que nous avons si grassement entretenues, seront prêtes à prendre les armes. C'est alors que nos implants deviendront la seule solution possible pour rétablir l'ordre et la démocratie. Une fois la première phase atteinte, nous éliminerons ces petits mercenaires. Soyez discrets et prudents. Sur ce, messieurs, mesdames, je vais vous demander de partir. Général ! Puis-je vous parler ?

— Oui, monsieur !

— Vous devez impérativement retrouver cet implant. N'utilisez pas nos agents. La chaîne de confiance n'est peut-être plus sécurisée. Envoyez vos hommes. Seulement deux, fiables, efficaces, discrets, et qui peuvent être sacrifiés. Ils devront détruire l'implant et éliminer toutes les personnes qui auraient été au courant de son existence. Bien sûr, s'ils peuvent découvrir la source de la fuite, ça me réconforterait. Une fois qu'ils auront accompli leur mission, vous chargerez l'agent Shadow de les éliminer. Je réponds de lui. Entretemps, nous allons contacter nos associés chez Pâtlinar et nous assurer qu'ils sont encore en contrôle. Par tous les moyens, nous devons très rapidement retrouver cette taupe. Le temps presse et nous n'avons plus le droit à l'erreur.

Sur ces mots, les deux hommes se laissèrent. Le plan machiavélique du Brudenberg se mettait inextricablement en place. Ses nombreuses ramifications étaient presque sans fin. Pendant plus de soixante ans, cette organisation avait réussi à infiltrer des gouvernements, les grandes banques mondiales et de multiples organisations internationales. Par l'entremise des bourses et de fonds quasi illimités, le Brudenberg contrôlait l'argent, le pouvoir et des pans complets de l'économie. Il avait même prévu l'acquisition de mines et d'usines de transformation pour assurer l'approvisionnement des matières premières nécessaires à la fabrication des millions d'implants que Pâtlinar contrôlerait bientôt. Le *Club* pouvait compter sur des dizaines de milliers de complices et d'adeptes. Or, membres de certains groupuscules plus ou moins obscurs, ces derniers n'avaient pas vraiment conscience du drame immonde auquel ils prenaient part. Tout était fin prêt et la découverte inopinée de ce virus permettrait au Brudenberg de reprendre son échéancier, temporairement interrompu par l'élection de ce bouffon milliardaire. Seul hic ! Sans le savoir, une jeune

journaliste venait de semer un enchaînement d'évènements qui bouleverserait le monde, peut-être même au point d'enrayer une véritable hécatombe.

Pendant ce temps, à Philadelphie, Abby était enfin arrivée chez son ami, qui l'accueillit avec un certain enthousiasme.

– Salut, Kevin. Et puis ? As-tu trouvé quelque chose ?

– Nom d'un chien, Abby ! Où as-tu eu ce truc ?

– On me l'a donné. Ça vient de chez Pâtlinar. Est-ce bien un implant ?

– Oui, mais je n'ai jamais rien vu de tel. Je n'arrivais pas à trouver la bonne fréquence pour l'activer. Il fonctionnait par intermittence, comme s'il manquait d'énergie.

– Ça lui prend une pile ?

– C'est ce que je pensais, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il est pratiquement impossible d'implanter une pile dans un objet qui a la grosseur d'un grain de riz. Ça ne faisait aucun sens. Et puis là, j'ai eu un éclair de génie. Ce bidule doit être implanté pour qu'il fonctionne. Regarde...

Cela dit, Kevin montra l'implant placé au creux de la main, puis referma complètement celle-ci sur le minuscule objet.

– Et ça fonctionne ? s'exclama Abby.

– Bien sûr ! Jette un coup d'œil sur l'oscilloscope.

Après quelques secondes, l'appareil se mit à afficher des oscillations, indiquant sans l'ombre d'un doute qu'un signal était émis.

– Comment c'est possible ? demanda la journaliste.

– Je crois que cette puce utilise la chaleur, qu'elle transforme en électricité. Une fois insérée sous la peau, elle émet un signal. Elle semble très complexe, car elle utilise différentes fréquences. Maintenant, que contient ce signal et que veut en faire Pâtlinar ? Ça, je l'ignore. En tout cas, ce n'est pas un simple GPS !

– Le gars qui m'a remis cette puce a prononcé les mots suivants : « Bientôt pour tous ». Je crois que Pâtlinar prépare quelque chose de pas net et c'est ça que je révèle dans mon article.

– Va-t-il paraître dans l'édition de demain ?

– Il ne paraîtra pas ! On a reçu une ordonnance de non-publication réclamée par Pâtlinar.

– Oh ! Je suis désolé pour toi, Abby. Tu as tellement travaillé fort sur ce dossier. Qu'est-ce que tu vas faire ? Ça doit sortir au grand jour. Il faut que le monde connaisse le véritable visage de cette société.

– Justement... J'aurais quelque chose d'autre à te demander. Penses-tu que tu pourrais le diffuser sur le net ?

– Tu es folle, ou quoi ? Sais-tu seulement à quoi tu t'exposes ? Je dis *tu*, mais en fait, c'est *nous* que je devrais dire. Ils vont finir par nous retracer et c'est certain que la police va débarquer. Bien pire, d'après moi, c'est carrément le FBI que Pâtlinar va envoyer.

– Tu ne peux pas le faire sans te faire repérer ?

– Pour la plupart des gens, oui, mais pour le FBI, ce sera un jeu d'enfant de me retrouver. Ces gars-là possèdent de l'équipement autrement plus sophistiqué que le mien. De toute façon, penses-y un peu. C'est Pâtlinar elle-même qui va finir par nous trouver.

– D'accord ! Je suis déçue, c'est certain, mais je comprends. Et cesse donc de faire fonctionner ça.

Kevin s'exécuta. Il entrouvrit la main et le signal disparut aussitôt de l'oscilloscope. Il redonna l'implant à sa copine et dit :

– Écoute, Abby, je peux réfléchir à quelque chose. Si tu me le permets, je pourrais contacter quelqu'un qui saurait peut-être nous aider : un adepte du *Dark Web*. Je peux t'en reparler demain si tu le veux.

– O.K. ! On va faire comme ça pour l'instant. De toute façon, il n'y a pas des tonnes de solutions qui s'offrent à nous... Mais promets-moi d'être prudent ! Ne prends pas de risques inutiles. La vie va continuer même si je ne publie pas ce foutu article.

C'est un peu avec le cœur gros qu'Abby laissa son ami faire ses recherches, avant de rentrer directement chez elle. Toute cette histoire l'avait mise en rogne et complètement épuisée. Elle se prélassa près d'une heure dans son bain, tout en savourant quelques coupes de vin. Par la suite, elle décida de se commander un repas au restaurant chinois de son quartier. Il ne s'était écoulé que quelques minutes quand on sonna à la porte.

« Mon Dieu ! se dit-elle, ils se sont surpassés, ce soir. »

À peine avait-elle posé l'œil sur le judas de la porte que cette dernière s'ouvrit brusquement, au point où le loquet vola en éclats. violemment projetée au sol, Abby vit deux hommes pénétrer dans

l'appartement, la saisir, lui coller une main sur la bouche, et la ligoter sur une chaise. Ceci fait, l'un des hommes alla s'assurer que la porte était bien refermée. Immobilisée et bâillonnée, la journaliste se doutait bien de l'identité de ses visiteurs. Visiblement, des hommes de Pâtlinar venaient mettre les choses au point.

—Écoute bien, jeune fille, les choses vont être très simples, lui expliqua l'un des mécréants. Tu nous dis ce qu'on veut savoir et tu ne souffriras pas trop. Mais juste pour que tu sois convaincue de notre détermination, voici un aperçu de ce qui t'attend si tu ne collabores pas.

Cette phrase terminée, il saisit le petit doigt de la main gauche de sa victime et le lui cassa ! La douleur était intense et bien que les cris de la pauvre fille eurent été étouffés par le bâillon, on aurait pu les entendre depuis le corridor. Les yeux pleins de larmes, elle fit un hochement de tête pour signifier qu'elle coopérerait.

—Ah oui ! J'ai oublié de te dire que Kevin est mort. Mais soit rassurée, ce n'est pas lui qui nous a donné ton adresse. On savait déjà où tu habitais, ma belle. Comment penses-tu qu'on était au courant pour ton article ? Il y a des micros partout ! On voit tout, on entend tout.

Cela dit, l'homme sortit un couteau d'au moins vingt-cinq centimètres. Il écarta les jambes d'Abby et le planta avec force sur la chaise. Ensuite, il entrouvrit légèrement sa robe de chambre, de façon à dévoiler partiellement sa poitrine.

—Ce qu'il y a de bien, avec les filles, c'est qu'on peut être imaginaire ! Alors, si tu ne veux pas souffrir inutilement, tu as intérêt à me donner des réponses précises. On est d'accord là-dessus ?

Pour toute réponse, Abby hocha de nouveau la tête.

—Maintenant, je vais retirer ton bâillon. Si tu pousses le moindre cri, je te jure que je te coupe un mamelon ! Qui d'autre sait pour l'implant ?

—Mon patron. Peter Harris, le rédacteur en chef.

—Et c'est tout ?

—Oui ! Je vous le jure ! Il n'y avait que Peter et Kevin qui étaient au courant. Ne me tuez pas ! Je ne dirai rien, je vous le jure, supplia Abby avant que son bourreau lui remette son bâillon.

—Maintenant, reprit ce dernier, je vais te poser une question très importante. Qui est ton contact chez Pâtlinar ? Qui t'a remis cet implant ?

Il s'apprêtait à enlever à nouveau le bâillon quand la sonnette de la porte se fit entendre. Immédiatement, il plaça le couteau sous la gorge de la journaliste et lui dégagea la bouche.

– Tu attends quelqu'un ?

– Le livreur de mets chinois, répondit Abby à voix basse.

– Va lui ouvrir, commanda l'homme à son acolyte.

L'autre se dirigea vers la porte et au moment où il s'apprêtait instinctivement à regarder par le judas, la porte s'ouvrit subitement, puis, surgi de nulle part, un parfait inconnu lui tira deux coups de feu au niveau du thorax. Le malfrat s'écroula instantanément. Au même instant, Abby, convaincue que le livreur venait d'être abattu et voulant profiter du vacarme provoqué par les détonations, se laissa tomber à la renverse, directement dans les jambes de son agresseur, qui tomba à son tour. Déstabilisé, le criminel se redressa péniblement, ce qui lui fit perdre de précieuses secondes. L'inconnu parcourut rapidement la distance qui le séparait de la cuisine et lorsqu'il surgit dans la pièce, le vaurien avait quand même réussi à redresser la chaise sur laquelle était attachée Abby, le couteau bien placé sous sa gorge.

– Si tu tentes quoi que ce soit, je lui tranche la gorge, menaçait-il en dissimulant une main derrière son dos pour tenter de s'emparer de son pistolet. Qui es-tu, p'tit merdeux ? D'où tu sors comme ça ?

– Regarde ma ceinture, lui répondit calmement le mystérieux sauveur tout en le maintenant dans sa ligne de tir.

Sur ces mots, il entrouvrit son veston afin de bien mettre son insigne en évidence. Son vis-à-vis baissa légèrement le regard et lâcha :

– FBI ? Nom de ...

Le coup partit et atteignit le malfaiteur directement à la tête. Le gars avait baissé le regard une fraction de seconde, juste le temps requis pour permettre à son adversaire d'appuyer sur la détente. La manœuvre avait bien fonctionné. Le sang gicla sur Abby, abasourdie par ce dont elle venait d'être témoin. Visiblement en état de choc, elle s'écroula en pleurant. L'agent du FBI lui enleva le bâillon et la libéra de ses liens.

– Francis ? Qu'est-ce que tu fais ici ? s'écria-t-elle, stupéfaite.

– Est-ce que ça va, Abby ? Désolé pour le coup de feu, mais je n'avais pas vraiment le choix, s'excusa l'homme avant de s'emparer d'un linge pour essuyer le visage de la jeune femme, éclaboussé par le sang de son agresseur. Est-ce que ça va ? répéta-t-il.

– Oui, mais ce salaud m’a cassé un doigt, pesta Abby en assénant un violent coup de pied à l’intrus. Comment ça se fait ? Qu’est-ce que tu fais à Philadelphie ? Tu savais pour Pâtlinar ?

– Une minute, Abby ! Je suis tombé sur ces deux types complètement par hasard. Je venais te rendre visite et je les ai suivis. Donne-moi ta main.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

– Il faut replacer ton doigt !

Nerveusement, Abby lui tendit la main en sachant très bien que ce serait douloureux. Francis s’exécuta et la jeune femme grimaça de douleur. Soudainement, elle se souvint de ce que les bandits lui avaient dit : « Des micros partout ».

– On ne peut pas rester ici. Ils ont placé des mouchards. Il faut partir. Vite ! s’énerva-t-elle.

– Qu’est-ce qui se passe, Abby ? On va appeler la police. Je viens de descendre deux hommes ! Je ne peux pas quitter ainsi une scène de crime. Il faut absolument avvertir la police.

– Tu ne comprends pas. Présentement, ceux qui ont voulu me faire tuer nous écoutent. Je suis espionnée depuis probablement des mois. Il faut partir au plus vite avant qu’ils n’envoient d’autres hommes.

Soudainement, quelqu’un sonna à la porte. Aussitôt, Francis plaça Abby en retrait, bien à l’abri dans le coin de la cuisine.

– Qui est-ce ? lança-t-il en s’étirant un peu le cou pour tenter d’apercevoir l’entrée.

– C’est la livraison, monsieur !

Abby sortit de son coin pour aller répondre au livreur. Nerveusement, elle lui régla la commande, puis, une fois la porte refermée, elle répéta :

– Je suis sérieuse, Francis, nous devons partir d’ici au plus vite. Je t’expliquerai en chemin.

– Et où irons-nous ? Ça n’a aucun sens !

– Chut ! fit la jeune femme en plaçant un doigt sur son oreille pour indiquer que quelqu’un écoutait...

– Donne-moi ton téléphone, lui ordonna Francis en rengainant son pistolet.

Elle s’exécuta rapidement, comprenant trop bien la justesse de cette intervention. L’agent prit également son propre téléphone et pié-

tina violemment les deux appareils, jusqu'à ce qu'ils soient rendus hors d'usage. À présent, nul ne pouvait les localiser.

Abby s'habilla rapidement, ramassa quelques effets personnels et le repas, puis les deux s'enfuirent en taxi. Sans destination précise, ils firent route vers la banlieue où ils trouvèrent un motel un peu miteux, soit, mais à l'abri des curieux. Ils y louèrent un petit studio, situé en retrait du bâtiment principal. Pas d'oreilles indiscretes à proximité... Ce n'est qu'une fois bien installé que chacun put raconter son histoire.

— Reprends tout depuis le début, demanda Francis. Pourquoi des hommes voulaient-ils s'en prendre à toi ?

— Aujourd'hui, je devais publier un article traitant de la société Pâtlinar et de ses liens avec le Brudenberg. Ce matin, ils y ont fait obstacle à l'aide d'une ordonnance de la cour. Ils savaient ce que je m'apprêtais à révéler sur eux ! Avec les micros qu'ils ont placés chez moi, tout s'explique.

— Ils voulaient t'éliminer pour un article ! Qu'est-ce qu'il y a de si compromettant dans cet article ?

— Ces deux groupes sont de connivence et préparent quelque chose de pas net. J'ai des preuves à l'effet qu'ils fabriquent des millions d'implants biomécaniques et qu'ils trouveront bientôt une façon de nous les imposer. Pâtlinar est partout et avec le développement de la 5G, personne, pas même les gouvernements, ne sera à l'abri de leurs indiscretions. Pâtlinar espionne et le Brudenberg se sert de ces informations pour étendre son emprise sans cesse grandissante sur le monde. J'ai même obtenu un de ces implants. C'est pour ça qu'ils ont tué Kevin.

Abby s'arrêta là, bouleversée par ses derniers mots. Kevin était mort à cause d'elle, ça ne faisait aucun doute. Elle sortit l'implant d'une de ses poches de pantalon et le montra à Francis.

— Merde ! Il est si petit ! Ils ont fait tout un progrès.

— Tu connais ça ?

— Bien sûr ! J'en avais un, confessa l'agent en tendant le bras pour exposer sa plaie toute fraîche.

— Pourquoi avais-tu ça dans le bras ?

— Je suis un agent fédéral. Nous en avons tous un ! Même certains animaux en ont. Ce n'est rien de nouveau.

– Le gars de chez Pâtlinar m’a pourtant affirmé qu’il n’existait rien de semblable dans le monde. Ce n’est pas une simple puce de localisation. Kevin disait que cet implant émet un signal complexe...

Abby s’arrêta un peu brusquement, consciente de la futilité des informations qu’elle débitait à la face de son interlocuteur.

– Mais toi, que fais-tu à Philadelphie ? Il y a bien longtemps...

En fait, elle n’avait pas revu Francis depuis la disparition de son frère Joey. Mystérieusement disparu en Afghanistan, l’armée n’avait jamais révélé les véritables circonstances entourant la mission de ce dernier, préférant plutôt l’accuser de trahison et de désertion. Francis avait servi avec lui, sous le même commandement, soit celui du général de la base qu’il venait de quitter, information qu’Abby ignorait.

– Je suis venu faire une expertise pour le général Gaumond, ici même à Philadelphie.

En entendant ce nom dont elle se souvenait parfaitement, la journaliste se crispa.

– Tu sais, reprit Francis, ce n’est qu’aujourd’hui que j’ai enfin compris ce qui est vraiment arrivé à Joey.

Il se mit alors à raconter tout le travail qu’on avait fait sur le corps de ce mystérieux prisonnier dont il avait fait l’autopsie et à partager ses hypothèses sur l’étrange mal qui avait envahi la tête du malheureux. S’il ne dit rien au sujet des tatouages, il expliqua comment il avait échappé aux deux hommes de main du général avant de se rendre chez Abby.

– Pourquoi me racontes-tu tout ça ? questionna celle-ci. En quoi cela me concerne-t-il ?

– Ce prisonnier était probablement un caucasien qu’on a transformé et conditionné en Chine. Je crois même qu’il s’agissait d’un Américain qui a été capturé à la frontière sino-afghane et emprisonné en Chine.

Francis marqua une pause, le temps de permettre à Abby d’absorber ces dernières informations. À même le regard de cette dernière, il pouvait très bien deviner l’inéluctable conclusion qui cheminait dans son esprit.

– Le corps que j’ai examiné présentait des marques de tatouages qu’on a tenté d’effacer au laser.

– Trois points au poignet et un aigle sur l’épaule ? questionna Abby.

—Exactement ! Je suis désolé, mais il n’y a plus de doute possible. Il s’agit bel et bien de Joey.

La pauvre femme fondit en larmes. Puisqu’on n’avait jamais retrouvé le corps de son frère, elle avait plus ou moins gardé espoir de le revoir en vie. Les trois points sur le poignet les représentaient eux : Abby, Francis et Joey. Évidemment, l’aigle symbolisait le patriotisme américain.

—Je crois que la mission de Joey consistait à infiltrer le territoire chinois. Il s’est fait capturer et évidemment, ni le gouvernement ni l’état-major ne pouvaient officiellement avouer ce qu’il faisait là-bas. Ton frère était condamné dès le départ. Les Chinois ont profité de ce mutisme pour mener sur ce type de prisonniers plusieurs expériences. Je suis sincèrement désolé pour toi.

Francis s’approcha d’Abby et l’étreignit chaleureusement. Ce faisant, il se souvint que quelques années auparavant, il avait connu ce doux plaisir de la serrer dans ses bras. Et tout comme elle, il en ressentit un grand réconfort.

La filière chinoise

« Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera. »

Lorsqu'Abby s'éveilla, le second lit était vide. Francis n'était plus là. Nerveusement, elle bondit du sien. Après avoir rapidement balayé la pièce du regard, elle aperçut une note sur le bureau.

*« Parti chercher un lunch et quelques effets personnels.
Devons absolument discuter.
De retour bientôt. »*

Il ne s'écoula que quelques minutes avant qu'il ne revienne, au grand soulagement de la jeune femme. Vu les circonstances, avoir un agent du FBI près de soi constituait quand même un atout majeur.

– Bonjour ! Bien reposée ? lui demanda-t-il.

– À vrai dire, pas vraiment ! Qu'as-tu acheté pour déjeuner ?

– Pas grand-chose, je l'avoue. J'ai ramassé quelques petites choses au dépanneur. Des muffins et un plat de fruits. Ça devrait suffire. J'en ai profité pour me racheter quelques trucs personnels. Je suis parti un peu hâtivement de l'hôtel...

– Tu crois qu'ils te recherchent encore ? Qui c'était, selon toi ? L'armée ?

– Pas vraiment certain. On aurait plutôt dit des tueurs professionnels au service du général. Plus j'y pense, plus je crois que le commandant cache des petites choses à ses supérieurs. Je ne suis pas convaincu qu'il partagera les infos que je lui ai transmises.

– Je suis certaine que c'est Pâtlinar ! L'armée est infiltrée, ça ne fait aucun doute dans mon esprit.

– Pour toi, ça semble évident puisque les gars te l'ont dit. Mais dans mon cas, on dirait que c'est autre chose.

– C'est peut-être le Brudenberg. Tu sais, Pâtlinar ou Brudenberg, c'est du pareil au même !

– Après tout, tu as peut-être raison. Un fait demeure, nous avons tous les deux des tueurs à nos trousses.

– Si j’avais su pour ce bidule de merde ! s’exclama Abby.

– Il est certain que tu as mis le doigt sur quelque chose qui les a dérangés. À mon avis, ce n’est pas tant l’article que l’implant lui-même. Il me manque des bouts pour y voir clair.

– Je pense que tu cherches trop la complexité ! Ils vont créer une crise afin de pouvoir implanter leurs fameuses puces à tout le monde.

– Mais qu’est-ce qu’ils pourraient bien provoquer ? Et pourquoi des gens accepteraient-ils volontairement qu’on leur mette une telle chose dans le bras ou ailleurs ?

– Tout simplement parce qu’ils n’auront pas le choix ! expliqua la journaliste, comme si elle venait soudainement d’être frappée par un éclair de génie. Ils vont provoquer une méga crise économique et laisser s’effondrer les marchés boursiers. Comme la Grande Dépression de 1929 ou quelque chose comme ça ; j’en suis convaincue !

– Tu n’y penses pas ! À notre époque, une telle crise engendrerait des millions de morts partout dans le monde. Qu’est-ce qu’ils gagneraient à éliminer autant de personnes ?

– Tu es bien naïf, Francis ! lança Abby à la face de l’agent. Les gens ne sont pas importants pour ces crapules. Ce qu’ils désirent, eux, c’est contrôler la masse humaine. Ils veulent nous obliger à suivre la direction qu’ils souhaitent nous faire prendre. On n’aura pas le choix. Grâce à la puce, ils seront en mesure de contrôler ton identité et tout ton profil de citoyen. Ils t’obligeront à porter la puce si tu veux voter, faire ton épicerie, acheter des choses, travailler, etc. Nom de Dieu ! C’est sûr que c’est quelque chose comme ça.

– WOW ! Tu ne trouves pas que tu pousses un peu trop, Abby ?

– Au contraire. Plus j’y pense, plus c’est limpide dans ma petite tête. Ils ont déjà commencé !

– Comment ça ?

– Il y a déjà plusieurs villes dans le monde qui ont accepté ce genre de puces.

– Où ça ?

– Ici même aux États-Unis ! Il y a une commission scolaire qui a convaincu des parents que leurs enfants seraient plus en sécurité s’ils avaient ces puces dans le bras. Il y a même certaines entreprises qui en ont implanté à leurs employés. En Europe, des gens s’en font implanter une quand ils vont dans des discothèques ou des méga-partys. Il aurait vraiment fallu que j’en parle dans mon article.

– Et comment vont-ils s’y prendre pour faire s’effondrer les marchés boursiers du monde entier ?

– Non ! Ça ne se fera pas simultanément sur toute la planète. Je suis certaine qu’ils commenceront ici. La plus grande économie du monde va s’écrouler et ensuite, ce sera l’effet domino.

– Et Trump est là pour les aider, je suppose ? lança ironiquement Francis, comme pour se moquer du délire de la reporter.

– Mais non ! Ce sont les Russes qui ont fait élire Trump pour nuire au Brudenberg. Ces derniers contrôlent certaines filières politiques tant démocrates que républicaines. Trump est complètement en dehors de leur zone d’influence. Sans la présidence, le Brudenberg est ralenti.

– Tu n’y es pas du tout ! corrigea Francis. Trump va créer le chaos par lui-même ! Il n’a pas besoin des Russes ou de quiconque pour y arriver.

– Arrête ! Tu te moques de moi. C’est sérieux ce dont je te parle. Il se prépare quelque chose de majeur.

– Et qu’en est-il des Chinois ?

– Qu’est-ce que les Chinois viennent faire dans l’histoire ? interrogea Abby.

– Pourquoi ont-ils fait cette expérience sur Joey ? Pourquoi ton frère a-t-il prévenu que d’autres comme lui s’amèneraient en grand nombre ? Quel rôle attribues-tu à nos amis chinois ?

Embêtée par la pertinence de cette question, la jeune femme hésita quelques instants et reprit de plus belle.

– Je ne sais pas vraiment, mais je connais deux ou trois choses sur la Chine. Ce pays est en train de devenir la plus grande économie du monde et le Brudenberg n’aime sûrement pas ça. Les Chinois sont pratiquement partout en Afrique et sont probablement de connivence avec l’OMS.

– L’OMS ?

– Eh oui ! Ça te surprend, n’est-ce pas ?

– Abby ! Là, tu exagères vraiment !

– Merde, Francis ! Tu ne lis donc jamais les journaux ? D’après toi, qui a construit, et ce, gratuitement, le nouveau siège social de l’Union africaine en Éthiopie, une belle grosse bâtisse ultramoderne qui vaut des centaines de millions de dollars ?

– Les Chinois, je présume !

– Exactement ! Et qui était le ministre de la Santé de l'Éthiopie à l'époque ?

– Euh... je ne sais pas...

– L'actuel directeur général de l'OMS... Eh oui ! Ils sont de bons copains depuis plusieurs années. Et comme tu le sais...

– Je sais. Un service en attire un autre... Et c'est quoi le lien avec les implants du Brudenberg ?

– Là... je dois l'admettre, je suis dans le néant. Mais ça n'empêche pas de réfléchir à la question. Ce n'est pas parce qu'on ne le trouve pas qu'il n'existe pas de lien.

Hésitant entre la stupéfaction et l'admiration, Francis dévisagea Abby quelques instants. Décidément, elle avait beaucoup changé.

– Soit tu es complètement givrée, soit tu es une sorte de génie ! Je vais réfléchir à cela en prenant une douche.

Il prit ses choses et alla à la salle de bain. Il s'était écoulé seulement quelques minutes quand Abby décida d'ouvrir le poste de télé, question de savoir si on parlait des événements traumatisants de la veille. Après quelques changements de chaînes assez rapides, elle s'arrêta sur CNN, puis tomba à la renverse.

« La police demande l'aide du public afin de retrouver une jeune journaliste du nom d'Abby Anderson. La jeune femme serait un témoin important des deux meurtres survenus hier à Philadelphie. Son patron, Peter Harris, ainsi que Kevin Miller, une connaissance, semble-t-il, ont tous deux été retrouvés morts, abattus par balles. Des indices importants et le témoignage d'un livreur ont aussi permis de croire qu'un drame se serait déroulé à l'appartement de madame Anderson. Le FBI s'est joint à l'enquête. »

Toute personne détenant des informations importantes ou apercevant la jeune femme est priée de communiquer avec la police dans les plus brefs délais. »

Le reportage terminé, Abby se précipita à vive allure dans la salle de bain.

– Francis ! Francis ! cria-t-elle avec vigueur en ouvrant brusquement la porte.

Aussi ébahi que surpris, l'homme était là, complètement nu.

– Nom de Dieu, Abby ! Tu pourrais frapper avant d'entrer !

– Hey ! Il n'y a rien là que je n'ai déjà vu... On parle de moi à la télé ! Le FBI me recherche.

Francis se couvrit du mieux qu'il le put et sortit en trombe pour en savoir davantage.

– Ces salauds ont tué Peter ! Ils sont allés chez moi !

– Ils ont juste mentionné les noms de Peter et de Kevin ?

– Oui ! C'est étrange, non ? Ils n'ont même pas parlé des deux gars que tu as descendus ! Le livreur de restaurant leur a raconté je ne sais trop quoi. Il leur a probablement dit qu'il y avait du sang sur ma robe de chambre.

– C'est ce que je te disais. C'étaient des tueurs professionnels. Et visiblement, quelqu'un ne lésine pas sur les moyens pour effacer leurs traces. Ils ont envoyé des effaceurs.

– Ils se sont débarrassés des cadavres ?

– En plein ça ! L'équipe de nettoyage a sûrement manqué de temps, car normalement, ils nettoient tout et ne laissent aucun indice. Pourquoi ont-ils mis le FBI dans le coup ?

– Est-ce que tu commences à me croire, maintenant ? Je te le répète encore une fois. Pâtlinar est derrière tout ça. Ils ont des contacts partout, même au FBI !

– Pourquoi, alors, n'ont-ils pas mentionné mon nom ? Si comme tu le dis, le général est de connivence avec le Brudenberg, on devrait me rechercher autant que toi.

– Peut-être que le FBI ne veut tout simplement pas d'une mauvaise presse. Tu vois le topo... Un agent du FBI en cavale avec une possible meurtrière !

– Il se pourrait même qu'ils ne sachent pas pour moi. J'ai pris une semaine de vacances pour travailler sur l'enquête du général et comme ses hommes n'ont pas réussi à m'éliminer, il est fort probable qu'il ait gardé la chose secrète. Je vais devoir téléphoner à quelqu'un.

– Tu ne vas quand même pas appeler d'ici ?

– Bien sûr que non. Il y a une personne en qui j'ai une confiance absolue, un gars qui travaille aux ressources matérielles. Il va me donner l'heure juste sur ce qui se passe. Je vais l'appeler sur son cellulaire. Reste ici, je n'en ai pas pour longtemps.

– Tu me laisses seule, alors que des tueurs sont à mes trousses ? Il faut que j'aille avec toi.

– Non, Abby, c'est beaucoup trop risqué. Ils ont diffusé ta photo sur toutes les chaînes nationales. Je vais te laisser mon pistolet, juste par précaution. Regarde...

Francis sortit le pistolet de son étui et l'arma sous les yeux de la jeune femme.

— Il est prêt à tirer. Tu n'auras qu'à bien viser. Je sais que tu as déjà utilisé une arme avec Joey et que tu es plutôt habile. Écoute, je ne serai pas parti bien longtemps, juste le temps de faire cet appel et je reviens aussitôt.

— Tu as intérêt à revenir vite.

— Ne t'inquiète pas. Après, on va quitter cet endroit. Ça fait déjà trop longtemps qu'on est ici. Verrouille la porte derrière moi.

C'est ainsi que Francis abandonna temporairement sa complice. Comme il était hors de question d'utiliser l'un des téléphones du motel, public ou non, il dut marcher quelques instants avant d'en trouver un. Nerveusement, il composa le numéro d'un cellulaire privé que le FBI ne contrôlait pas. C'était là un subterfuge qu'il avait développé avec son ami de longue date lorsqu'ils souhaitaient discuter sur une ligne sécurisée.

— Allo ! Steven ?

— Francis ! Nom d'un chien, qu'est-ce que tu as foutu ?

— Écoute, Steven, je n'ai pas beaucoup de temps... Il y a deux gars qui ont tenté de m'assassiner et j'ai dû en descendre deux qui voulaient tuer la journaliste qu'on recherche partout.

— Tu la connais ?

— Bien sûr, c'est une amie d'enfance. Qu'est-ce qui se passe, au juste, Steven ? Est-ce que je suis recherché ?

— Recherché, tu dis ? J'ai su que tu avais retiré ton implant ! C'est pour cette raison qu'ils ont eu des doutes à ton sujet.

— Je n'ai pas eu le choix ! Des tueurs professionnels, des hommes du général Gaumond ont essayé de s'en prendre à moi. Je ne sais plus à qui faire confiance. Est-ce que tu sais quelque chose sur la société Pâtlinar ?

— Pâtlinar ? Merde, Francis ! Dans quoi t'es-tu foutu le nez ? Tu ne dois pas approcher ces gars-là... Ils sont partout, ils contrôlent tout. Ils ont des contacts très haut placés au gouvernement, à la CIA, à la NSA et peut-être même au FBI. Laisse tomber cette affaire, tu vas au-devant de graves ennuis. Ces gars-là sont des intouchables.

— Ce n'est pas moi ! C'est Abby qui a découvert quelque chose et elle s'apprêtait à tout publier. Je suis tombé par hasard sur ces gars-là. Est-ce que je peux aller faire l'épicerie ?

– Parfaitement. La pyramide est au 666.

– Tu t’es surpassé pour celle-là ! Tu t’entendrais bien avec Abby !

Complices de longue date, les deux hommes se couvraient l’un l’autre. Ils avaient développé un protocole de sécurité avec un langage codé. Pas très complexe, certes, mais juste assez pour brouiller les cartes.

– Écoute, Francis, quitte Philadelphie au plus vite ! C’est sûr qu’ils vont vous trouver. Je ne devrais pas te dire ça, mais débarrasse-toi de ton arme.

– Mon arme ? Pourquoi ?

– Les agents ne le savent pas, mais il y a une puce dans la crosse de leur pistolet. Chaque fois que tu l’armes, la puce s’active et émet un signal. Ça nous permet de retracer notre matériel. D’ailleurs, au moment où on se parle, je peux voir qu’elle est activée. Tu dois être vraiment nerveux pour garder ton pistolet armé dans son étui !

– Tu n’es pas sérieux ? Merde !

Sans prendre le temps de remercier son ami, Francis raccrocha le combiné et se rua vers le motel. Abby était en danger. À son arrivée au studio, il aperçut la porte légèrement entrouverte. Il entendit du bruit et de l’agitation en provenance de la salle de bain. Il avança à pas feutrés, tendu à l’extrême. À peine avait-il progressé qu’il perçut un déclic familier ; quelqu’un venait d’armer un pistolet. Aussitôt, deux projectiles tirés à l’aide d’une arme munie d’un silencieux jaillirent du mur et le frôlèrent dangereusement. Sans plus attendre, il se projeta au sol, près d’un bureau appuyé contre le mur. Un inconnu, visiblement un Asiatique, surgit soudainement de la salle de bain et se projeta sur lui en tentant de l’atteindre à nouveau. Poussé par son instinct, Francis courut rapidement vers son assaillant, histoire de diminuer le temps de réaction de celui-ci. D’un solide coup de pied, il parvint à lui faire perdre son arme. En contrepartie, l’homme lui mit un bon coup de poing au visage. Les deux luttèrent ardemment en s’échangeant de solides coups. Mais au bout d’un moment, il ne faisait aucun doute que Francis était surclassé. Petit à petit, il voyait son avantage du début s’effriter. Visiblement, l’Asiatique maîtrisait des techniques qui lui étaient inconnues. Après avoir reçu un autre coup au visage, juste sur le nez, ses yeux se gorgèrent de larmes au point de brouiller sa vision. L’autre en profita pour lui asséner un solide coup au ventre, puis au menton. Fortement ébranlé, Francis plia momentanément les genoux,

signe qu'il était en partie vaincu. L'Asiatique se faufila alors rapidement derrière lui et poursuivit son attaque avec une clé d'étranglement. Bien qu'il se débattît de son mieux, Francis était à deux doigts de perdre connaissance. Puis, juste avant que son esprit ne bascule dans le néant, il entendit un bruit sourd. Après quoi, la prise de son adversaire commença à se relâcher. Abby était venue à son secours.

— Francis ! Est-ce que ça va ?

Encore étourdi par le manque d'oxygène, l'agent tentait de reprendre ses esprits.

— Est-ce que ça va ? réitéra Abby.

— Oui... je crois, finit par répondre Francis.

Il s'écoula encore quelques secondes avant qu'il ne puisse parler à nouveau.

— Donne-moi de l'eau, s'il te plaît.

Après quelques gorgées, il reprit en disant :

— En tout cas, j'avais raison pour les Chinois ! Ce salaud sait se battre.

— Il sait peut-être se battre, mais il est nul pour faire les nœuds ! s'exclama Abby. Est-il mort ?

Dans ses mains, elle tenait encore le couvercle du réservoir de la toilette. Elle avait réussi à défaire les liens nerveusement noués par son agresseur. À la recherche de quelque chose pouvant lui servir d'arme, elle s'était rabattue sur cet objet plutôt insolite. Asséné avec violence, le coup avait été assez puissant pour assommer ou tuer n'importe quel adversaire, eût-il maîtrisé tous les arts martiaux du monde.

— Je ne sais pas.

Francis s'approcha prudemment du corps inerte et tâta le cou pour prendre son pouls.

— Eh bien, non ! Va chercher quelque chose pour l'attacher.

— Ironique, non ? lança Abby après s'être exécutée. Le gars se retrouve ficelé comme un saucisson avec les cordes qu'il a utilisées pour m'attacher. *Instant karma*...

— Toi, ça va ? s'enquit Francis.

— Oui... Je suis désolée ! Je me suis fait avoir comme une débutante. Je me suis trop approchée de la porte.

— Est-ce qu'il t'a dit ce qu'il voulait ? Sûrement te faire parler.

— Non. C'est tout juste s'il a eu le temps de m'attacher les mains. Il a dit qu'il avait eu de la difficulté à nous trouver.

– O.K. ! On sait qu’il parle notre langue ; c’est déjà ça. Maintenant, les rôles sont inversés. Il faut qu’il nous donne des informations et vite. On ne peut pas s’éterniser ici. Ils ont eu amplement le temps de nous localiser. Ramasse tes choses, on va partir bientôt.

Francis redressa le prisonnier et lui donna quelques légères gifles au visage pour le ramener à la conscience. L’Asiatique revint progressivement, mais semblait complètement vaseux. Le coup porté par Abby avait été solide. Probablement qu’il avait subi une commotion cérébrale. Il lui fallut quelques minutes, trop longues au goût de Francis, avant d’être en mesure de s’exprimer clairement. L’agent ramassa l’arme de son adversaire, celle munie d’un silencieux, et la lui accola contre un genou.

– Écoute ! Je n’ai pas le temps de poser des tonnes de questions. Alors, tu as intérêt à répondre clairement ; sinon, je t’éclate le genou. Pour qui travailles-tu ? Qui t’a lancé à nos trousses ?

– On cherchait seulement la fille.

– Qui ça, *on* ?

– Le Guoanbu.

– Les services secrets chinois ! Qu’est-ce qu’ils veulent à Abby ?

– Ils veulent l’empêcher de poursuivre ses recherches sur Pâtlinar.

– Pourquoi les Chinois se préoccupent-ils des affaires de Pâtlinar ? Selon toute vraisemblance, ces fous sont en train de manigancer une crise mondiale sans précédent !

– Je ne suis pas au courant de tout ! Moi, on me dit d’éliminer une menace et j’exécute les ordres. Je devais seulement m’assurer que leurs agents éliminent la fille et les autres curieux. Mais comme vous avez tué les deux gars qui devaient s’acquitter de cette tâche, on m’a demandé de finir le travail. Vous n’auriez pas dû vous en prendre aux agents de Pâtlinar. Maintenant, vous les aurez sur le dos, ainsi que le Guoanbu et vos amis du FBI. Vous ne pourrez plus vous cacher bien longtemps.

– Ça, ça nous regarde ! Étaient-ce vos agents qui ont essayé de m’éliminer à l’hôtel ? Travaillent-ils pour le général ?

– Nous avons des hommes partout. Mais en ce qui concerne vos assaillants, vous devriez chercher du côté des Européens. Ils n’ont jamais déployé autant d’agents sur le terrain. Je suis d’accord avec vous, ils préparent quelque chose de gros. Mais quoi ? Je ne le sais pas

– Les Européens ? Vous voulez dire, le Brudenberg ? questionna Abby qui écoutait discrètement l’interrogatoire.

– Je répète la question, insista Francis. Pourquoi la Chine surveille Pâtlinar, alors qu’elle ne semble pas vouloir freiner leur plan ?

– Je vous le répète moi aussi ! Je ne suis pas dans le secret, mais c’est évident que le Guoanbu a l’œil sur toutes les autres organisations dans le monde. Je suis un exécutant, je ne décide de rien. Et vous, plus que quiconque, en tant qu’agent du FBI et ex-militaire, savez très bien que la base ne sait pas ce qui se trame dans les bureaux des dirigeants. Je vous jure que je ne sais rien d’autre, monsieur Jones.

– Vous connaissez mon nom ! Comment se fait-il que vous connaissiez autant de choses à mon sujet ?

– Il n’y avait pas que des micros à l’appartement de la fille ! Pâtlinar sait maintenant qui elle doit chercher. Un prénom, Francis, avec une jolie photo ! On a intercepté l’info et le Guoanbu a fait le reste.

– Je ne sais pas ce qui me retient de vous faire la peau.

– Non, Francis ! supplia Abby.

– Ne vous méprenez pas. Bien qu’en tant que médecin j’ai fait le serment de protéger la vie de mes semblables, en tant qu’agent, je n’éprouverais aucun remords à vous éliminer. Si vous menacez encore nos vies, je n’hésiterai pas une seconde. Je laisse votre arme sur le bureau. N’essayez surtout pas de nous suivre.

– Bien sûr, monsieur Jones !

Au loin, on pouvait entendre les sirènes des autopatrouilles qui approchaient. Les deux têtes recherchées se précipitèrent à l’extérieur et se dirigèrent à grands pas vers une rue secondaire. Utilisant ses talents d’agent, Francis subtilisa une voiture. Il était impératif qu’ils se rendent à Washington. Le temps pressait. Francis devait récupérer quelque chose de vital pour assurer la suite de leur cavale. Steven avait été très clair : « La pyramide est au 666 ».

– Nous allons devoir arrêter en chemin. Blonde ou noire ?

– De quoi parles-tu ?

– Il faut changer tes cheveux. Il recherche une brunette aux cheveux longs. Blonde ou noire ?

– Hum... je ne sais pas. Qu’est-ce que tu préfères, toi ?

En posant cette question, Abby dévisagea son interlocuteur avec un petit air coquin, plein de sous-entendus que seuls deux anciens amants pouvaient comprendre.

– O.K. ! On va y aller avec le look Marilyn aux cheveux courts, trancha Francis.

– Je m’en doutais bien. Tellement prévisibles, ces mâles...

– Il faut que ce soit fait avant qu’on arrive à Washington. Tu as deux heures trente. Est-ce possible ?

– Bien sûr, mais je vais devoir me rincer les cheveux en chemin. Il faudra faire un arrêt dans une station-service.

– Parfait !

C’est ainsi qu’ils se rendirent à destination. À leur arrivée, ils se rendirent dans un café internet, situé juste en face d’une banque où se trouvait un coffret de sécurité particulier. Francis devait résoudre le code que Steven lui avait transmis. En réalité, le 666 indiquait le numéro du coffre, alors que la combinaison était camouflée dans la *pyramide*. Les deux premières lettres désignaient le fameux nombre Pi. Les suivantes, selon leur valeur numérique dans l’alphabet, permettaient d’obtenir certaines positions des décimales de Pi. Ainsi, à partir de RAMIDE, on obtenait les nombres 18-1-13-9-4-5. Il suffisait par la suite de trouver les décimales de Pi correspondant à ces positions.

– Écoute, Abby, pendant que je recherche ces nombres et que je vais ouvrir le coffre, il faudrait que tu trouves des informations sur la Chine.

– Qu’est-ce que je suis censé chercher ?

– Je ne sais pas ! Il y a nécessairement un lien entre le Brudenberg, ou les Européens, et les Chinois. Il y a quelque chose qui nous échappe. Il faut absolument trouver la raison qui incite les Chinois à laisser agir le Brudenberg. Je ne serai pas très long.

Ils se quittèrent quelques minutes, le temps que chacun accomplisse sa tâche. Francis avait aisément trouvé la combinaison correspondant aux six décimales de Pi : le 8-1-7-3-5-9. Dans le coffre, il découvrit un autre pistolet sans puce, un téléphone intelligent déverrouillé et sécurisé, une somme de cinq mille dollars, les clés d’une modeste garçonne ainsi que celles d’une voiture. Tout pour pouvoir survivre un bon bout de temps en cas de nécessité. De retour au café, l’agent trouva Abby plongée dans ses recherches. Bien qu’ayant bénéficié de peu de temps, elle avait découvert des choses à la fois intéressantes et inquiétantes. Ne voulant pas s’attarder en ce lieu, le duo partit promptement vers son refuge. Le modeste logement, de type loft, était situé dans une section de bâtisses en rangées juste au-dessus

du garage. Les murs mitoyens de béton protégeaient leur intimité. Ce ne fut qu'une fois en sécurité qu'Abby partagea les infos qu'elle avait dénichées.

– Tiens-toi bien, mon cher ! Je crois que j'ai mis le doigt sur quelque chose d'épouvantable. J'étais complètement dans l'erreur en soupçonnant un krach boursier ! J'ai probablement trouvé le lien entre le Brudenberg et les Chinois.

– Vraiment ? Et c'est quoi ?

– Savais-tu que les Français, et même les Américains, ont participé à un important projet en Chine ?

– Non, lequel ?

– Un laboratoire de niveau P4, spécialisé en coronavirus ! Il existe depuis 2015.

– Nom de Dieu ! s'écria Francis. Ils vont répandre un virus !

– C'est de cette façon que le Brudenberg a infiltré le réseau chinois. Des contacts à eux ont participé à la conception et à la fabrication du laboratoire.

– Et assurément, ils y ont placé des espions. Mais j'en reviens toujours à la même question. Pourquoi les Chinois les laissent-ils faire ?

– Tu ne sais pas la meilleure ! Quel multimilliardaire, qui possède une importante fondation impliquée dans la vaccination de masse, est l'un des principaux fournisseurs de fonds privés de l'OMS ?

– Pas Will Bates ?

– Exactement ! C'est du Brudenberg à l'état pur. Will Bates qui finance une fondation spécialisée en vaccination et qui annonce une pandémie imminente ; un président de l'OMS, spécialisé en immunologie et qui a déjà camouflé trois épidémies de choléra, et ce, de connivence avec les Chinois ; et, la cerise sur le sundae, les Européens qui collaborent à la construction d'un laboratoire chargé d'étudier les virus les plus meurtriers au monde. Merde, Francis ! Il n'y a plus de place pour le doute ! Oublie le krach boursier... La voilà notre catastrophe qui obligera le monde à accepter les puces de Pâtlinar.

– Attends une minute ! Tu veux dire que les Chinois seraient de connivence avec les Européens ?

– Je ne vois pas d'autres explications, répondit Abby. Pourquoi le Chinois cherchait-il à protéger les agents de Pâtlinar, si ce n'est parce qu'ils travaillent main dans la main ?

—Non, ça cloche ! Pourquoi les Chinois tenteraient-ils de nuire au Brudenberg en plaçant Trump au pouvoir avec l'aide des Russes pour ensuite conclure une entente secrète avec eux ? Ça ne tient pas la route. Il y a assurément quelque chose qui nous échappe. Puis de toute façon, le Chinois ne *protégeait* pas leurs agents, il les surveillait. Ce n'est pas la même chose.

—Mais ça revient au même, insista Abby. Ils n'empêchent pas le Brudenberg de mettre son plan à exécution.

—O.K. ! Récapitulons. D'après ce que tu m'as dit, les Chinois préparent leur prise de contrôle à l'OMS depuis belle lurette. En fait, dès 2013, ils réussissent à placer l'une des leurs à la tête de l'organisation jusqu'à la fin de 2016. Pendant ce temps, en Éthiopie, un certain médecin prend du galon, devient ministre et ouvre la porte toute grande aux amis chinois, qui leur construisent gratuitement un beau bâtiment de quelques centaines de millions. On sait aussi que pendant la même période, on construit un labo de classe P4 à Wuhan, lequel devient opérationnel en 2015. En 2016, avec la complicité des Russes, ils réussissent à installer Trump à la présidence américaine, dans le but de scier les jambes au Brudenberg. L'année suivante, en 2017, les Chinois réussissent à placer leur bon ami éthiopien, un immunologue, à la tête de l'OMS. Entretemps, on peut présumer qu'ils ont figolé la recherche sur les coronavirus à Wuhan. Ai-je oublié quelque chose ?

—À part le Brudenberg, non.

—Eh bien, Abby, je peux te confirmer que les Chinois ont aussi un plan. Ils ont pris leur temps, y ont mis des sommes colossales et nous préparent eux aussi une belle surprise. Et je suis convaincu qu'ils ne s'allieraient pas avec les Européens ou les Américains. Ils ont leur échéancier bien à eux et tout est en train de se mettre en place. Depuis près de quinze ans, avec une extrême patience et une minutie digne d'un horloger, ils ont placé leurs pions aux bons endroits et investi temps et argent comme jamais ils ne l'avaient fait par le passé.

—Mais la question demeure... Pourquoi agissent-ils comme de simples observateurs dans le plan du Brudenberg ? Ce n'est pas normal, ça. Pourquoi les Chinois veulent-ils m'empêcher de publier des infos sur Pâtlinar ?

Comme s'il était en profonde réflexion, Francis garda le silence un court instant. Soudainement, ses yeux se dilatèrent, signe que son esprit venait d'être frappé par une illumination.

– Nom de Dieu ! Tout simplement parce qu'ils savent qu'il y a des espions au labo de Wuhan ! Ils les laissent s'approcher. Et si tu continuais à révéler des détails sur Pâtlinar, tu mettrais leur plan en péril.

– Pourquoi prendraient-ils un tel risque s'ils ont eux-mêmes un plan pour propager un virus ?

– Je ne sais pas, Abby ! Je n'ai pas toutes les réponses. Mais je sais maintenant deux choses. La première, c'est qu'ils ont un plan, et que le labo de Wuhan et l'OMS en sont les pièces maîtresses. La seconde, c'est qu'ils connaissent probablement le plan du Brudenberg et qu'ils les laissent s'approcher dangereusement. Il ne reste maintenant qu'à découvrir pourquoi.

– Et après, c'est moi qui passe pour une *givrée* !

– Oui, mais une belle givrée ! répliqua Francis en s'approchant de sa complice. Tu as sûrement remarqué qu'il n'y a qu'un lit ici...

– Nous allons devoir faire preuve d'imagination, je suppose. Il me semble que toi aussi tu complotes... Tu m'as fait teindre les cheveux en blond, puis tu m'as attirée dans ce guet-apens pour jeunes jouvencelles. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans cette garçonnière ?

– C'est la première fois que j'utilise cette cache, je te le jure !

– Tu es en train de me dire qu'il faut pendre la crémaillère, inaugurer les lieux...

Abby n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Francis l'empoigna par la taille avant de l'embrasser vigoureusement. Elle se fit complice de cet acte de tendresse. Deux anciens amants se retrouvaient et la vigueur de leurs ébats allait témoigner de l'intensité du lien qui les avait déjà unis. Mais derrière cette extase en devenir, germait un drame sans nom. L'ancien dragon se réveillait et s'apprêtait à embraser la planète entière de son souffle fétide. Dans les profondeurs des sous-sols de Wuhan, une immonde chimère allait modifier la face du monde et profaner l'humanité comme seuls les dieux créateurs l'avaient fait auparavant.

Coïncidences !

La quête du pouvoir et de l'argent mène souvent aux mensonges et aux secrets. Ceux-ci mènent inexorablement à la suspicion. Ce sont là les assises et le terreau de la plupart des complots. Les politiciens et les militaires sont d'excellents menteurs... Leur force réside dans l'acceptation du citoyen. En échange d'un peu de liberté, d'un salaire, d'un fonds de pension et de biens à consommer, le citoyen est prêt à fermer les yeux sur tous les mensonges du monde !

À son réveil, Abby trouva Francis bien installé dans le fauteuil avec son téléphone intelligent. Depuis plus de deux heures, il effectuait des recherches sur le net. L'hypothèse du virus en provenance de Wuhan ne le satisfaisait pas entièrement. Il ne démordait pas de l'idée que les Chinois cachaient autre chose d'important. Et ce mystère avait un lien étroit avec le fameux traumatisme cérébral dont Joey avait été victime. Il faut dire que cette intuition était renforcée par le fait que le général Gaumond avait tenté de le faire assassiner ! Le secret valait la peine qu'on sacrifie un ami et agent du FBI. L'agent avait découvert de nombreux liens troublants lorsqu'Abby s'approcha de lui.

– Bonjour, Dr Jones ! le salua-t-elle. Bien dormi ?

– Comme un loir, lui répondit-il en l'embrassant.

– Tu peux accéder au net avec ton téléphone ! C'est sécuritaire ?

– En principe oui. Nous avons choisi cette garçonnière justement parce qu'elle permet de capter le signal du réseau public de la ville. Ne t'inquiète pas, Steven s'est assuré de brouiller les pistes. J'ai trouvé des choses intéressantes sur les Chinois.

– Sur le virus ?

– Non, pas précisément. J'ai plutôt trouvé de l'information sur les recherches qu'ils mènent sur le cerveau et la génétique. Je veux comprendre ce qui est arrivé à Joey. Il faut qu'il y ait une raison à tout ça.

– Quoi au juste ?

– Eh bien, sais-tu ce qu'est la neuroscience ?

– Pas vraiment.

– C’est un nouveau domaine de recherche sur le fonctionnement et la *programmation* du cerveau. Mais ce n’est pas ce qui est intéressant. Devine où se situe l’un des centres de recherche le plus avancé au monde dans ce domaine...

– En Chine...

– Exactement ! À Shenzhen. Et où peut-on trouver un laboratoire de génétique parmi les plus sophistiqués de la planète ?

– Encore en Chine !

– À Shenzhen, mais ils ont des filiales à Hangzhou et à... Wuhan. Et ce n’est pas la meilleure ! L’Institut de recherche sur le cerveau a été créé en 2014, c’est-à-dire juste un an avant que le laboratoire P4 de Wuhan soit terminé. En réalité, il y a une étrange triade entre Shenzhen, Hangzhou et Wuhan, trois piliers du programme génétique chinois parmi les plus avancés au monde. Je miserais ma chemise sur la probabilité que ces trois labs soient impliqués dans le développement de ce nouveau virus auquel le Brudenberg semble s’intéresser.

– Ça commence à faire pas mal de choses qui se seraient alignées par hasard. On dirait vraiment que les Chinois ont un plan bien défini depuis longtemps. L’éthiopien, l’OMS, Trump, les Russes et la construction de plusieurs labs à la fine pointe de la technologie, c’est assez troublant !

– J’ai lu aussi que l’Institut de Shenzhen a été le premier à faire du séquençage de génomes de plusieurs espèces, dont des virus et, notamment, le fameux SRAS-CoV apparu en Chine en 2003. Ils ont même cloné de nombreux animaux et produit deux bébés humains transgéniques... des jumelles prénommées Lulu et Nana.

– Des clones ? Je croyais que c’était interdit !

– Non, pas de vrais clones, mais des bébés qui ont été génétiquement modifiés. Il est évident qu’ils ont une grosse longueur d’avance sur le reste du monde et Dieu seul sait les autres trucs qu’ils ont découverts. Ils possèdent des technologies à faire frémir n’importe qui, mais sans pour autant être confrontés aux contraintes éthiques que les autres nations doivent respecter.

– Qu’est-ce que tu sous-entends ? questionna Abby.

– Des recherches poussées sur le cerveau, des prouesses génétiques hors du commun, un labo spécialisé sur les coronavirus, de même qu’un autre qui étudie la programmation cérébrale et un cobaye

humain. Tout ça se met en place pratiquement au même moment, en l'espace de seulement cinq ou six ans. Si on ajoute le Brudenberg qui veut probablement voler un virus et le laisser se répandre, cette histoire n'a rien de rassurant.

— On mélange peut-être les choses ! souleva la journaliste. Il est fort possible que ce qu'ont découvert les Chinois sur la programmation du cerveau n'ait aucun lien avec le virus de Wuhan. À quoi leur servirait une telle disposition si elle tue son hôte ? Joey est bien mort à cause de cette cochonnerie, n'est-ce pas ?

— Oui ! Ça ne fait aucun doute. Tu as peut-être raison. Mais je n'en démords pas ; Wuhan est impliqué dans quelque chose. Les Chinois veulent brouiller les pistes, mais tout nous mène à ce fichu labo.

Francis fit une légère pause, le temps d'intégrer encore une fois ce flot d'informations. Le virologue qu'il était devenu depuis quelque temps digéra ces nouvelles données sur Shenzhen.

— Que fais-tu quand tu as découvert un poison ? demanda-t-il à Abby.

— Tu t'assures d'avoir l'antidote.

— Exactement ! Nom de Dieu ! Ils ont découvert une parade.

— Que veux-tu dire ?

— Les Chinois ont probablement trouvé un moyen de ne pas être affecté par le virus que le Brudenberg va voler à Wuhan !

— Ils auraient déjà le vaccin ?

— Peut-être bien, en effet. Après tout, ce sont eux qui ont développé ce virus ; c'est tout à fait plausible. Mais il y aurait encore plus inquiétant... soit qu'ils aient réussi à développer un virus sélectif.

— Tu veux dire un virus qui ne ciblerait que des gens en particulier ? C'est possible de faire ça ?

— Penses-y un peu. Ils ont séquencé le virus du SRAS-CoV et connaissent donc sa structure génétique dans le moindre détail. Plus que quiconque, grâce à ces trois centres de recherche, ils maîtrisent le clonage et la manipulation des bases même de la vie. Je crois qu'il est raisonnable de croire qu'ils ont franchi cette frontière. Imagine un instant ce que ça implique. Tu veux te débarrasser des méchants blancs, tu lâches le virus approprié et vlan, c'est réglé !

— C'est de la science-fiction ça ! répliqua Abby. Là, c'est toi qui es givré !

– Pas tant que ça, ma chère. Je sais, pour l’avoir étudié, que les Chinois ont poussé à fond la technique du ciseau-génétique, le fameux CRISPR-Cas9, et qu’ils peuvent aisément modifier des structures d’ADN. Il se passe possiblement bien des choses étranges à Hangzhou, Shenzhen et Wuhan, loin des regards indiscrets et des contraintes éthiques... La puissante BGI, la Beijing Genetics Institute, est le fer de lance de cette nouvelle science aux possibilités infinies. Mais ce n’est pas tout. Sais-tu qui a racheté les droits sur ce précieux outil de manipulation génétique ?

– Je suis censée le savoir ?

– Toi qui t’intéresses aux complots, tu devrais l’aimer, celle-là. Nul autre que Monsanto !

– Pas vrai ! Merde ! On n’est pas sorti de l’auberge. Et tu crois vraiment que les Chinois se seraient servis de ce CRISPR... pour générer un virus capable de s’attaquer à des populations spécifiques ?

– Pour être honnête, je pense sincèrement que c’est plausible. C’est la seule chose qui expliquerait pourquoi ils vont laisser le Brudenberg s’emparer de ce virus. Ils ont déjà le moyen de le combattre. Soit ils ont déjà le vaccin, soit ils ont déterminé les cibles à atteindre.

– Et ça expliquerait aussi le fait que ça va nuire au plan du Brudenberg. Si ces derniers pensent provoquer un chaos planétaire, le désastre sera peut-être plus localisé qu’ils ne s’y attendent.

– Il est fort probable que les Chinois ne se soucient guère des autres nations. La preuve, c’est qu’ils vont quand même laisser se répandre un virus assez meurtrier. Ils ne vont que protéger leurs fesses. On peut donc s’attendre à ce que ce soit un fléau planétaire et qu’ils vont s’en tirer à bon compte. Ton Will Bates parlait quand même d’une épidémie qui provoquera trente millions de morts ! Ce n’est pas ce que j’appelle un désastre localisé.

– Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ? s’enquit Abby, un peu désespérée.

– J’avoue que je ne sais pas trop ! On ne peut que compter sur nous-mêmes. Il est trop risqué d’aviser mes supérieurs. Il faut trouver un moyen de diffuser ces informations. C’est notre seule chance de contrecarrer ce projet machiavélique. Une fois ces faits révélés au grand public, Pâtlinar n’aura d’autre choix que de reculer et de se justifier devant les autorités. On ne pourra pas invoquer bien longtemps la sécurité nationale.

—Kevin avait proposé de publier mon article sur le *Dark Web*. Et maintenant, nous avons beaucoup plus d'infos. Peux-tu accéder au *Dark Web*, toi ?

—Moi, non, mais Steven, lui, peut sûrement faire quelque chose. Je vais l'appeler et lui fixer un rendez-vous dans un endroit sûr. Pas ici, mais en ville ; dans un parc, par exemple. Pendant que je l'appelle, pourrais-tu sortir la voiture du garage ? Les clés sont là, sur la table de salon. Je vais te rejoindre dans quelques instants.

Abby s'empara des clés et descendit aussitôt. Au bas de l'escalier intérieur menant dehors, juste à sa gauche, une autre porte donnait sur le garage. La jeune femme y trouva une intermédiaire, une Toyota Corolla, l'une des voitures les plus communes sur le territoire des États-Unis. Instinctivement, elle chercha le mécanisme d'ouverture de la porte de garage. Ne le trouvant pas sur les murs, elle se pencha et vit qu'il était accroché au pare-soleil. Elle s'installa donc au volant, actionna le mécanisme et démarra l'auto. Dès que la porte commença à s'ouvrir, la journaliste mit le contact. La déflagration fut aussi soudaine que violente. Abby fut tuée sur le coup. À l'étage, Francis, qui reçut le contrecoup de l'explosion, fut projeté contre un mur. Il s'écroula au sol, inconscient.

Quand il reprit connaissance, il était immobilisé sur une chaise. L'esprit passablement vaseux, il n'avait aucune idée de l'endroit où il pouvait se trouver. En revanche, la présence massive de béton lui indiquait qu'il était probablement dans le sous-sol d'un édifice. Il pensa immédiatement aux agents de Pâtlinar. Si c'était le cas, il était vraisemblablement à Denver, lieu du siège social de la société. C'est alors qu'il se rendit compte que son état ne résultait pas simplement de sa perte de conscience ; on lui avait administré une substance pour le garder inconscient tout le long du trajet. Il comprit aussi que plusieurs heures devaient s'être écoulées depuis l'explosion. Abby n'était pas à ses côtés. Il se mit à craindre le pire, car il ne faisait aucun doute dans son esprit que la déflagration provenait de la voiture. Quelqu'un avait réussi à s'introduire dans le garage pour piéger l'automobile. La puissance de l'explosion n'avait laissé aucune chance à Abby, se disait-il, au moment même où une personne s'approcha de lui.

—Agent Jones ! Êtes-vous bien réveillé ? lui demanda un homme en lui tapotant le visage.

—Où suis-je ?

—À Denver, comme vous l’aurez probablement deviné. Dans les soubassements de Pâtlinar, loin des curieux et des oreilles indiscrètes. Je me nomme Shadow.

—Où est Abby ?

—J’ai bien peur qu’elle n’ait pas survécu à l’explosion...

Francis ne put retenir ses émotions. Ses yeux se gorgèrent de larmes, de même qu’il se sentit gagné par la rage.

—Vous pouvez être sûr que si j’en ai l’occasion, je vous ferai la peau, sale chien ! pesta-t-il.

—Oh ! Pour la bombe, ce n’est pas moi qu’il faut blâmer. Je crois que vous connaissez celui qui l’a posée.

Aussitôt, une porte s’ouvrit brusquement et un homme surgit de la pièce adjacente. C’était Steven. C’est seulement là que Francis comprit que la bombe avait été posée avant leur arrivée au refuge. Pourquoi, effectivement, le coupable aurait-il pris le risque d’entrer dans le garage après, alors qu’il lui aurait suffi de les éliminer pendant la nuit. Or, une seule personne savait qu’ils se dirigeaient à la garçonnière. Le trajet depuis Philadelphie avait laissé à cette personne tout le temps requis pour tendre son piège, le reste n’étant qu’une sordide mise en scène pour mettre ses victimes en confiance.

—Toi ? lâcha Francis. Comment as-tu pu faire ça ? Nous sommes amis depuis au moins une dizaine d’années ! Te rends-tu compte qu’Abby est morte par ta faute ! Pourquoi ?

—Ne t’ai-je pas dit de laisser tomber cette affaire ? Mais non ! Il a fallu que tu voles au secours de ton ancienne flamme !

—Pourquoi, Steven ?

—Crois-tu que j’ai le choix ? Ils ont menacé de s’en prendre à toute ma famille. C’est le prix à payer si tu leur dis non. J’ai choisi la moins pire des solutions.

—Tu aurais pu m’en parler... Je pensais que c’était ça l’amitié !

—O.K. ! Suffit les retrouvailles ! s’exclama l’agent Shadow, visiblement impatient d’en terminer avec cette affaire. Nous avons besoin de vérifier ce que vous savez et surtout, à qui vous en avez parlé. La jeune fille ne représente plus une menace, mais nous sommes persuadés qu’elle vous a informé de ses découvertes. Je crois savoir que vous êtes médecin... Alors, inutile de vous expliquer l’efficacité de nos méthodes d’interrogatoire. Bien sûr, il y a le pentothal et tous ces trucs chimiques qui vous délient la langue, mais personnellement, je préfère

les bonnes vieilles méthodes. La douleur fait souvent sortir la vérité.

Sur ces mots, il se rua violemment sur sa proie et lui asséna un solide coup de poing au niveau de l'estomac. Bien que s'y attendant un peu, Francis en eut le souffle coupé tant la douleur était intense.

— Écoute, Francis, intervint Steven. C'est totalement inutile de faire durer ce calvaire. Il va te démolir et ça va faire très mal. Dis-nous ce que tu sais et ça se terminera rapidement. Je t'en fais la promesse.

— Toi, p'tit merdeux, tu peux bien aller te faire foutre ! J'ai vu ce qu'elle valait, ta parole.

Un autre coup de poing jaillit aussitôt, mais cette fois, Francis le reçut en plein visage. Sa lèvre inférieure se fendit et le sang se mit à gicler.

— Votre ami a parfaitement raison, renchérit Shadow. Je vais vous démolir.

Sans même poser de question, il y alla de deux autres coups au ventre. Bien qu'il eût désiré tenir tête à son tortionnaire, la douleur obligea Francis à se replier sur lui-même. Il ne pourrait supporter ce genre de coups bien longtemps.

— Écoutez ! se décida-t-il. Seul Steven est au courant de ce que je sais. Nous n'avons pas eu l'occasion de parler à qui que ce soit d'autre, je vous le jure. Ils ont éliminé le patron d'Abby ainsi qu'un de ses copains. Pour ce qui est du Chinois, je ne sais pas vraiment ce qu'il sait.

— Un Chinois ? Quel Chinois ? s'étonna Steven.

Au moment où Francis s'apprêtait à reprendre la parole, une voiture fit irruption dans le soubassement, une ancienne aire de stationnement inutilisée. Un inconnu s'extirpa du véhicule et fit feu vers le trio avec une arme automatique munie d'un silencieux. Les balles fusaient de toutes parts et avec une telle précision, qu'elles atteignirent mortellement Steven au thorax. Quant à l'agent Shadow, blessé à l'épaule, il fut contraint de battre temporairement en retraite, tellement l'attaque était subite. C'était le Chinois que Francis et Abby avaient épargné au motel. D'un pas vif, il s'approcha de Francis et le libéra de ces liens. Péniblement, il le fit monter à l'arrière de la voiture, sous les coups de feu de Shadow qui revenait à la charge. Trop tard, le stratagème avait fonctionné. Les deux prirent la fuite à vive allure, laissant leur adversaire perplexe devant son échec, lui, le meilleur agent du Brudenberg.

– Merci ! marmonna Francis, quelque peu ébranlé par les coups et son sauvetage inopiné. Pourquoi êtes-vous venu à mon secours ? Vous ne me devez rien !

– Ce n'est pas le moment de parler de ces choses, monsieur Jones. Je m'appelle Shu-Fang, Shu-Fang Dù.

– Sans vouloir vous manquer de respect, vous n'auriez pas un de ces prénoms que les Chinois utilisent quand ils viennent en Amérique ?

– Je ne vis pas en Amérique, monsieur Jones. Mais si pour vous c'est plus simple de prononcer un prénom nord-américain, vous pouvez m'appeler par le surnom que me donnent mes amis américains, à condition de ne pas vous moquer... On me surnomme Kato !

– Le Cato de *La panthère rose* ou le Kato du *Frelon vert* ?

– Kato avec un K, comme celui du *Frelon vert*.

– Pourtant, au motel, on aurait juré que c'était le Cato de *La panthère rose* ! répliqua sarcastiquement Francis.

L'Américain faisait ici allusion aux nœuds mal noués et à l'attaque-surprise d'Abby dont son interlocuteur avait fait les frais, maladroites plus attribuables à l'autre Cato, réputé pour être maladroit.

– Je peux vous faire descendre de la voiture si vous préférez...

– Non ! Non ! Je blaguais !

– Ils finissent tous par le faire ! fit remarquer l'Asiatique.

– J'aurai tout vu. Attaqué par le Shadow et sauvé par Kato !

– Et moi donc... souleva le Chinois, comme pour surenchérir. Kato qui vole au secours du Dr Jones ! Peut-être devrais-je vous appeler Indiana ?

C'est sur cet étrange coup du destin que Francis se laissa tomber sur la banquette arrière. Finalement, la mort d'Abby ne serait peut-être pas vaine. De ce Chinois jaillissait une faible lueur d'espoir.

La triade maudite

Depuis une quinzaine d'années, la Chine est devenue un leader de la recherche scientifique dans les domaines de la génétique et de la neuroscience. Shenzhen, Hangzhou et... Wuhan forment une inquiétante triade qui manipule les fondements mêmes de la vie, et ce, dans un pays où les questions éthiques sont souvent mises de côté. En 2018, la Chine a annoncé qu'elle était parvenue à créer les deux premiers bébés transgéniques, des jumelles. Il est raisonnable de croire qu'ils sont capables d'engendrer un virus à partir d'un autre...

Dans les bureaux du Guoanbu, à Wuhan, les esprits s'échauffaient. Beijing, autrefois Pékin, avait fortement exprimé son mécontentement sur le dossier Pâtlinar. Selon le dernier rapport, la fille était toujours vivante et pouvait à n'importe quel moment révéler d'importantes informations susceptibles d'entraver la bonne marche de leur propre plan. Peu de personnes étaient au fait de ce fameux plan, mais la directive était d'une limpidité qui ne laissait place à aucune interprétation : éliminer la jeune journaliste coûte que coûte, ainsi que son acolyte du FBI et surtout, ne pas approcher les agents de la société Pâtlinar. Le ministre lui-même avait communiqué avec le directeur de Wuhan pour lui rappeler l'importance de sa localité dans la mise en place des derniers préparatifs du plan. L'institut de virologie et son laboratoire de classe P4 allaient bientôt jouer leur rôle. Dans le plus grand secret, Wuhan deviendrait le symbole de la puissance de la nouvelle Chine.

Moins d'une heure s'était écoulée depuis l'appel du ministre quand le directeur de Wuhan vit apparaître la voiture officielle du ministère. La conversation téléphonique qu'ils avaient eue ne lui avait pas plu du tout et le politicien avait décidé de se présenter en personne pour faire une mise au point. Le sujet était trop important et délicat pour être abordé au téléphone. Une discussion d'homme à homme s'imposait.

– Monsieur, vous ici ! Il fallait me prévenir, j’aurais préparé un accueil plus protocolaire.

– Oubliez le protocole ! Je suis ici de façon informelle. Monter, ordonna le ministre. Nous avons à discuter.

Un peu désespéré, le directeur ne s’opposa pas. De toute évidence, le ministre préférait l’intimité de sa voiture, car même dans les bureaux de Wuhan, il pouvait y avoir des oreilles indiscrètes. Pour sa part, le directeur éprouvait un profond malaise de se retrouver dans une telle situation. Il savait pertinemment que son service, le Guoanbu, avait fait disparaître bien des hommes dans de telles conditions. On monte dans la voiture pour ne jamais réapparaître...

– Je ne suis absolument pas satisfait de vos progrès, maugréa le ministre. J’en suis à me demander si vous êtes toujours l’homme de la situation ! Me serais-je trompé, directeur Wang ?

– Pas du tout, monsieur. Depuis votre appel, j’ai reçu de bonnes nouvelles. La jeune journaliste a été éliminée ce matin, à Washington, aux États-Unis.

– Par un de nos agents ? questionna le politicien.

– Non, monsieur. Par un des agents de Pâtlinar.

– Parfait ! Nous n’éveillerons pas trop les soupçons. Il est primordial que nous nous tenions à distance de leurs hommes. Qu’en est-il de l’agent du FBI qui accompagnait la jeune fille ?

– Il est toujours en cavale, monsieur. Les agents de Pâtlinar l’avaient capturé, mais il s’est échappé.

– Échappé ? C’est inacceptable ! N’avons-nous pas un agent qui est censé assurer le succès de cette opération ? N’avait-il pas reçu, comme directive, d’intervenir en cas de nécessité ou pour suppléer à une possible maladresse des agents de Pâtlinar ?

– C’est justement ça le problème, monsieur. Nous avons perdu contact avec l’agent Dù. Nous ne savons pas s’il a été éliminé ou s’il est venu en aide à l’Américain. Les agents de Pâtlinar disent qu’un Chinois a aidé l’agent du FBI...

– En aide ? Pourquoi Dù serait-il venu en aide à un agent ennemi ? Vous m’aviez assuré que cet homme était l’un de vos meilleurs agents, un patriote convaincu !

– Je sais, monsieur ! Je ne me l’explique pas. Nous mettons tout en œuvre pour que l’agent Dù soit retrouvé et interrogé.

– Oubliez l’interrogatoire. Éliminez cet agent et remplacez-le par un autre plus fiable. Je vous autorise à envoyer l’agent Chow. Il réglera la situation. Je vous le redis... si cette opération est compromise à cause de votre incompétence, vous et votre famille aboutirez à Shenzhen, dans de jolies petites fioles ! Ils recherchent des *volontaires*, là-bas, pour leur programme génétique et l’étude du cerveau.

– Oui, monsieur ! Il sera fait selon votre volonté.

– Écoutez, directeur Wang. Nous savons que le deuxième agent européen, qui s’est infiltré à Wuhan, a transmis les informations sur le virus à ses supérieurs. Ils l’ont visiblement éliminé. Nous croyons que nous devons dès maintenant tout mettre en place pour assurer le bon déroulement du plan au laboratoire de virologie. Depuis deux ans déjà, Shenzhen et Hangzhou ont bien fait leur travail. C’est maintenant aux gens de Wuhan de montrer ce dont ils sont capables. Ordonnez la préparation du virus en quantité suffisante afin que le tout puisse être transporté dans quelques fioles. Je crois que six fioles devraient satisfaire nos besoins. Demeurez discret et n’oubliez surtout pas que l’autre agent est toujours actif au labo de Wuhan. Tout ceci doit être mené avec minutie et dans le plus grand des secrets. L’espion ne doit se douter de rien. Me suis-je bien fait comprendre ?

– Oui, monsieur ! Tout sera exécuté comme il se doit.

– Dernière chose, directeur Wang. Avez-vous, comme je l’avais demandé, procédé à des exercices de confinement et d’évacuation en cas d’incident bactériologique ? Il est impératif que les gens croient possibles de tels événements si nous voulons rendre notre plan plausible.

– Bien sûr, monsieur. Tout au long des derniers mois, nous avons revu, avec les autorités municipales, industrielles et scolaires, les nombreux plans d’urgence. Il ne fait aucun doute que les gens sont convaincus qu’un tel incident peut se produire et qu’ils sont bien préparés. La possibilité qu’un virus puisse s’échapper du laboratoire de virologie et la peur que cette éventualité suscite sont bien ancrées dans leur subconscient. Ils seront prêts à le croire si on leur dit que c’est ce qui s’est produit et accepteront docilement les contraintes sanitaires qui s’imposent dans de telles circonstances.

– Parfait ! C’est rassurant. Si tout se passe comme prévu, directeur, dans quelques semaines seulement, le plan des Européens se mettra en branle et nous pourrons alors passer à l’offensive.

– Bien, monsieur. Je suis conscient de la confiance que vous m'accordez et ferai tout pour l'honorer.

La voiture était déjà de retour au quartier général.

– Ne m'obligez pas à revenir à Wuhan ! Si je dois me représenter ici, ce sera pour vous destituer de vos fonctions. Faites le suivi avec l'agent Chow sur la situation en Amérique. Cet agent du FBI et l'agent **Dù** doivent être impérativement éliminés, mais sans éveiller les soupçons des Européens.

– Bien sûr, monsieur le ministre. Bonne journée, monsieur.

Le directeur s'extirpa nerveusement de la voiture, qui repartit aussi furtivement qu'elle était apparue. Au cours des jours suivants, les derniers détails de ce plan machiavélique allaient être figés. Pendant plus de quinze ans, depuis le fameux séquençage du virus SRAS-CoV à Shenzhen, en 2003, la Chine avait déployé des moyens extraordinaires pour mettre son plan à exécution. La nouvelle triade infernale constituée par Shenzhen, Hangzhou et Wuhan avait réussi un exploit scientifique hors du commun. Des milliards avaient été investis dans ce projet et avec une patience digne d'un horloger, les Chinois avaient espionné leur adversaire et s'apprêtaient à lui porter le coup fatal. L'éveil du dragon chinois s'apprêtait à ébranler le monde.

§

Pendant ce temps, à Denver, Shu-Fang avait conduit Francis en lieu sûr, dans le LoDo, le *Lower Downtown*. Ce quartier, le plus ancien de Denver, était jadis le centre-ville de la cité. Bien qu'ayant eu droit à une cure de rafraîchissement au cours des dernières années, on y retrouvait bon nombre de vieux bâtiments permettant de se soustraire aux regards indiscrets. Les deux agents devaient trouver un plan B et ça devenait urgent. Shu-Fang était très conscient que sa trahison ne resterait pas impunie bien longtemps. Beijing envierait toutes les ressources disponibles à sa poursuite et le jugement serait implacable. Mais plus que tout, il s'inquiétait pour sa famille. Il savait très bien pour quelle agence il travaillait. Pour parvenir à leurs fins, les dirigeants du Guoanbu n'hésitaient jamais à s'en prendre aux membres de la famille des contrevenants. C'est ce qu'avait affirmé Francis qui avait poussé le Chinois à se poser de sérieuses questions sur les

intentions cachées des autorités de son pays. Après quelques instants de repos, l'Américain ne put s'empêcher de questionner son nouvel allié de circonstance.

– Pourquoi avez-vous risqué votre vie pour sauver la mienne ?

– C'est ce que vous m'avez dit au motel qui a éveillé en moi certains soupçons.

– Qu'est-ce que j'ai dit de si grave ?

– Vous avez affirmé que Pâtlinar et les Européens préparaient une crise mondiale !

– En effet. Abby avait découvert que le Brudenberg entendait provoquer une crise mondiale sans précédent afin de semer le chaos à la grandeur de la planète. Selon les informations que lui avait divulguées une source anonyme qui évolue au sein de Pâtlinar, cette société aurait développé des puces qu'elle veut implanter à tout le monde pour contenir ce chaos et ainsi, contrôler le monde. Mais à présent, on pense plutôt qu'ils veulent lâcher un virus et provoquer la mort de millions de personnes. Selon toute vraisemblance, le labo de Wuhan serait la cible. Ce qu'on ne comprend pas, c'est que les Chinois semblent être au courant de ce plan, mais ils les laissent faire.

– Écoutez, monsieur Jones. Je viens de Wuhan et je connais très bien le labo virologique. Il est sur haute surveillance, pratiquement inviolable. Mais d'un autre côté, je dois vous avouer quelque chose de troublant. Je n'y avais pas porté attention jusqu'à ce que j'entende ce que vous m'avez révélé au motel. Mon père est un céramiste. Il est directeur d'une usine où on fabrique, entre autres, des urnes funéraires. Il est constamment en contact avec les sept crématoriums de Wuhan. Dernièrement, il me racontait que depuis déjà deux mois, son carnet de commandes a littéralement explosé. Et le plus étrange, c'est que ces achats ont été effectués par les autorités sanitaires. Comme cette demande, on parle ici de près de 50 000 urnes, sollicitait presque toute la capacité de production de l'usine, mon père a posé quelques questions. On lui a répondu que cela s'inscrivait logiquement dans le programme de prévention des incidents bactériologiques susceptibles de survenir à Wuhan en raison de la présence du labo, et que la ville se devait d'être en mesure de parer à toute éventualité. Mon père m'a aussi mentionné que la production des urnes était terminée et que les lots avaient été livrés aux crématoriums il y a de cela une semaine à peine.

– Je suis convaincu que quelqu’un prévoit qu’il y aura bientôt, très bientôt, beaucoup de morts dans cette ville ! Ce que vous me dites ne fait que renforcer notre hypothèse : un virus sera lâché à Wuhan.

– Il est certain que la soudaine mise en place de ce programme peut sembler bien étrange. Ce laboratoire est en fonction depuis au moins quatre ans et c’est bien la première fois que j’en entends parler. Et vous croyez que les autorités chinoises seront les complices de ces gens !

– En fait, je ne sais plus quoi penser ! Je crois que le labo de Wuhan a développé un virus dont ils ont déjà le vaccin. C’est comme si vos dirigeants avaient l’intention de laisser le monde s’infecter tout en se protégeant eux. Vraisemblablement, ils tiennent mordicus à ce que ce soient les agents européens qui volent le virus et le répandent. De cette façon, le Brudenberg, qui est confiant de réussir, n’obtiendra pas le chaos qu’il espérait et aura englouti des milliards de dollars absolument pour rien. Je crois que nous sommes au beau milieu d’une guerre entre deux puissances qui désirent contrôler le monde.

– Ce serait tout simplement un piège ! Il va quand même y avoir des millions de morts sur la planète.

– Et ça, c’est si tout se passe comme prévu. Lâcher délibérément un virus dans le pays le plus peuplé au monde n’est pas sans risque. Croyez-vous que votre famille puisse être en danger ?

– À cause du virus ? demanda Shu-Fang.

– Peut être que oui, mais je pensais plutôt à vous, parce que vous m’avez aidé. Ils vont sûrement faire pression sur vous...

– Il est certain qu’ils le feront et c’est pourquoi nous devons nous rendre à Wuhan. Pour mettre les miens en sécurité et empêcher que ce plan se concrétise.

– Aller en Chine ? Vous n’y pensez pas ! Nous sommes tous les deux recherchés par les services secrets. Nous avons le Guoanbu, le FBI, probablement la NSA et la CIA à nos trousses. Et allez donc savoir ce que le Brudenberg nous réserve comme surprise ! On n’arrivera même pas à se pointer le nez dans un aéroport. Ils vont nous traquer sans relâche. Pâtlinar a probablement déjà neutralisé l’ensemble de nos cartes et activé toutes les caméras disponibles de Los Angeles à New York. Même pour Kato, il y a des choses impossibles !

– Ah ! Si seulement nous avions une Belle Berthe !

– Une belle quoi ? demanda Francis.

– Une Belle Berthe, la voiture aux mille gadgets de Kato. Avec ça, nous pourrions traverser le pays sans être importunés par quiconque.

– Vous voulez dire une *Black Beauty* ! C’est quoi ce nom de merde, une Belle Berthe ?

– Je sais... C’est comme ça que les Français l’appellent. J’ai pensé que, puisque vous êtes d’origine canadienne-française, vous seriez familier avec ce nom.

– Vous avez poussé l’étude de mon dossier un peu loin, non ? Je suis effectivement né au Québec, au Canada, mais mes parents ont déménagé et obtenu la citoyenneté américaine, alors que je n’avais que cinq ans ! Je suis américain jusqu’à la moelle osseuse. La voiture de Kato ! Vous prenez vraiment votre rôle au sérieux.

– C’est vous qui avez mentionné Kato...

– Sérieusement, il faut trouver une solution, pour la Chine, reprit Francis. L’avion est à oublier. Par bateau, c’est beaucoup trop long, sans compter que les ports sont probablement aussi surveillés que les aéroports. Qu’est-ce qu’il reste ?

– En temps normal, j’ai accès à l’avion diplomatique de la Chine, mais vu les circonstances, je crois que je n’y suis plus le bienvenu ! Il faut pourtant nous rendre là-bas le plus vite possible.

Shu-Fang s’arrêta de parler quelques instants. L’air songeur, il était de toute évidence à la recherche d’une solution à ce problème apparemment insoluble.

– J’ai peut-être une idée, mais vous ne l’aimerez pas...

– Et quelle est cette idée ?

– En avion-cargo ! Il nous arrive de faire entrer ou sortir des gens de façon non officielle...

– Un avion-cargo n’est pas isolé ! Nous allons littéralement geler dans la soute.

– Nous avons des caissons isolés, précisa Shu-Fang. Ils sont expressément conçus pour ce genre de transport.

– Et l’air ? Nous serons enfermés plus de vingt heures là-dedans. Avez-vous pensé au recyclage de l’air ? Il risque d’y avoir saturation de dioxyde de carbone.

– Tout est prévu, monsieur Jones. Nous transportons des prisonniers et des réfugiés depuis des décennies dans ce genre de caisson et nous n’avons jamais rencontré de problème. Il y a du chauffage,

de l'air filtré, de l'eau, une toilette, un lit et de l'éclairage. De plus, comme nous partons des États-Unis vers la Chine, le contrôle à l'arrivée sera beaucoup moins sévère que l'inverse. C'est notre seule chance de partir d'ici rapidement. Ils ne penseront pas à surveiller ce genre d'avion. Je connais le pilote et si vous aviez un peu d'argent, ça augmenterait de beaucoup nos chances de le convaincre. À moins que vous ne soyez claustrophobe, la seule vraie question est la suivante : Kato peut-il endurer Indiana pendant plus de vingt heures ?

— Vous devriez savoir qu'Indiana ne craint qu'une chose ! lança l'agent du FBI.

— Je sais... les serpents.

Francis retira soudainement ses chaussures, puis ses bas. Il plongea la main dans ces derniers et en sortit deux bonnes liasses de billets.

— Voilà la contribution d'Indiana... Quatre mille dollars ! Les agents de Pâtlinar ont pris l'autre mille que j'avais dans mes poches. Les cachettes les plus simples sont parfois les plus efficaces ! J'en garderai mille et les trois mille restants sont à vous. Nous devons nous concentrer sur les préparatifs. L'essence, la bouffe, les effets personnels ; tout ça et quelques imprévus vont nécessiter de l'argent comptant. Je n'ai même pas une brosse à dents ! Et vous ? Combien d'argent avez-vous ?

Shu-Fang fouilla le fond de ses poches, d'où il ressortit quelques billets.

— Environ deux cents dollars, estima-t-il.

— Pas même quelques billets cachés dans un petit coin secret ?

— En fait, il est trop tard pour accéder à ma cachette. Je ne pensais pas me retrouver à Denver... Le temps pressait et j'ai choisi de vous venir en aide plutôt que de couvrir mes arrières. Ce que nous avons est peu, mais ça fera l'affaire.

— Ce n'est pas si grave ! dit Francis. Et je vous remercie encore pour ce choix.

— Nous devons cependant nous rendre à New York, fit remarquer Shu-Fang, ce qui fait près de trois mille kilomètres à parcourir. En voiture, si nous nous relayons et qu'on ne s'accorde pas plus d'une pause ou deux, c'est un trajet d'au moins trente heures. On peut manger dans l'auto, mais il faudra quand même nous arrêter trois ou quatre fois pour faire le plein d'essence. Ça représente un risque qu'il ne faut pas négliger. Nous pourrions facilement être repérés.

– Vous n’auriez pas quelques bidons en réserve que nous pourrions remplir et placer dans le coffre ? Si oui, nous n’aurions à faire le plein d’essence et de victuailles qu’une seule fois. Ça limiterait de beaucoup les risques.

– Je crois que je peux trouver ça. En passant, ça vaut ce que ça vaut, mais je suis vraiment désolé pour votre copine...

– Répondez-moi franchement. L’auriez-vous éliminée si je n’étais pas arrivé à temps ?

– Peut-être bien... Je n’en suis pas certain. Nous ne sommes pas des agents comme vous. On nous envoie souvent pour faire le ménage. À ce jour, je n’ai jamais eu à éliminer une femme, et encore moins une civile. Habituellement, mes *clients* sont des criminels, des agents corrompus ou des politiciens véreux, pas d’honnêtes jeunes femmes. Pour être franc, je ne le sais pas. Mais il est sûr que si j’avais su ce que je sais maintenant, elle n’aurait rien eu à craindre.

Francis semblait un peu déstabilisé par cette remarque. L’homme qui aurait probablement éliminé Abby, pris soudainement de remords... Néanmoins, il comprenait que la situation avait changé et qu’ils étaient maintenant des alliés de circonstance. Il passa par-dessus le malaise et l’incongruité de la situation et accepta de bon cœur les regrets exprimés par le Chinois.

– Merci, Kato. Heureux d’entendre ça. C’était une chic fille.

Il y eut un moment de silence, comme si les deux pensaient à la jeune femme. Après un court instant, Francis ne put s’empêcher de soulever un point.

– Avouez qu’elle vous a bien eu avec le couvercle du réservoir !

– Ce sont ces foutus nœuds ! La corde des rideaux était cirée.

– Mais oui, mais oui...

– J’ai encore une bonne prune derrière la tête !

Francis se joignit à son nouveau complice pour rire de bon cœur. C’est ainsi qu’ils se mirent en route. Après s’être discrètement arrêtés dans une station-service, fait le plein de tout ce dont ils avaient besoin, ils empruntèrent *L’Interstate 70* en direction de Pittsburgh. Pendant que l’un s’installait au volant, l’autre se reposait sur la banquette arrière. Avec une bonne détermination, ils accumulèrent les kilomètres à un rythme soutenu, mais sans trop excéder les limites de vitesse. Un inopportun contrôle routier pourrait complètement ruiner leur plan. La prudence et la discrétion étaient de mise.

Après plusieurs heures de route, les deux hommes ressentirent le besoin de faire une petite pause. Comme ils ne se rendaient pas directement à Pittsburgh, mais bien à Washington, en Pennsylvanie, qu'ils devaient traverser, ils en profitèrent pour faire un arrêt dans un *Truck-stop*. Puisqu'il faisait nuit et que la station-service était située à proximité de l'autoroute, ils optèrent pour ce *risque calculé*. La pénombre aidant et l'aire de stationnement étant très vaste, ils espéraient pouvoir se dégourdir les jambes un peu avant de reprendre la route pour plusieurs heures.

— Je vais devoir faire un appel, avisa Shu-Fang. Les préparatifs du caisson demandent un certain temps et je dois m'assurer de la collaboration de mon contact. Pendant que je serai au téléphone, je vous suggère de rester près de la voiture. J'ai cru voir une cabine téléphonique. Je reviens immédiatement. Voilà les clés au cas où...

— Aucun problème, Kato. Je vais me trouver un petit coin discret pour me soulager la vessie et faire quelques pas.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées et Shu-Fang n'était toujours pas revenu. De sa position, Francis ne pouvait voir la cabine téléphonique. Inquiet, il prit sur lui de se rapprocher du bâtiment avec la voiture, histoire d'être prêt à déguerpir si la situation l'exigeait. À peine eut-il franchi le coin de la bâtisse, qu'il vit Shu-Fang se battre contre un individu. Les deux hommes maîtrisaient les arts martiaux et les coups pleuvaient. Visiblement, l'inconnu, également un Asiatique, n'avait pas vraiment l'intention de discuter. Il frappait pour tuer. Francis immobilisa rapidement la voiture et vola au secours de son compagnon. Malheureusement, il n'avait plus d'arme. Seul Shu-Fang possédait un pistolet, mais apparemment, il n'avait pu s'en servir. L'inconnu était beaucoup trop fort. La force de ses coups était franchement impressionnante et leur précision digne d'un grand maître. Même Shu-Fang, pourtant très habile, était surclassé par son adversaire. Francis avait beau joindre ses forces aux siennes, ils n'arrivaient pas à prendre le dessus. Au bout d'interminables secondes de combat intense, l'Américain reçut une violente savate à la tête. Après quoi, l'étranger saisit Kato à la gorge. Étourdi, Francis fut projeté contre le conteneur à déchets. Quelle ne fut sa surprise lorsqu'il aperçut, dans la benne à ordures, le pistolet de son ami, là, à portée de main. Aussi vite que possible, il s'en empara et la pointa vers leur adversaire.

— Lâchez-le !

L'homme se dissimula de son mieux derrière Shu-Fang, qu'il retenait contre lui à l'aide d'une solide prise à la gorge, prêt à lui arracher la trachée si nécessaire.

— Vous n'oserez pas, monsieur Jones. Vous...

Bang ! Le coup partit. Le projectile effleura l'épaule de Shu-Fang, puis se logea dans celle de son opposant. Kato en profita pour lui asséner un coup et s'esquiver. Mais ce faisant, il bloqua temporairement la ligne de tir de Francis. Un autre coup de feu retentit et atteignit l'homme à un bras. Puis, telle une gazelle, celui-ci s'estompa dans l'ombre de la nuit. L'Américain venait d'affronter le meilleur agent chinois, le mystérieux Chow Fein. Réaffecté par le Guoanbu de Wuhan, l'homme, qui se trouvait déjà en Amérique, avait répondu à l'appel de son supérieur, désireux d'éliminer le traître Shu-Fang Dù. Véritable machine à tuer, cet agent constituait le dernier recours des Services secrets chinois. Si c'est en épiant les conversations téléphoniques des agents de Pâtlinar que Chow avait pu être mis au parfum de la trahison de Kato, ce fut un hasard du destin qui avait permis de localiser les deux fuyards à Washington. Innocemment, un jeune garçon qui voyageait avec ses parents à bord d'une autocaravane avait pris une photo de Francis, alors que ce dernier était assoupi sur le siège arrière de la voiture. Partagée sur les réseaux sociaux, la photo, somme toute très anodine, avait permis d'identifier et de localiser les fugitifs grâce aux systèmes de surveillance de Pâtlinar. Aux aguets des agissements de ces derniers, Fein avait intercepté l'information, avant d'être le premier à trouver les deux agents. Mais il ne faisait aucun doute que d'autres hommes de main étaient à leurs trousses.

Instinctivement, Francis se dirigea vers Shu-Fang pour lui venir en aide.

— Est-ce que ça va ? Je suis désolé pour la blessure...

— Une éraflure ! Ça va aller. Vous avez osé tirer...

— Au combat, je l'avoue, je ne suis pas le plus doué ! Mais pour ce qui est du tir, vous avez devant vous l'un des meilleurs de tout le FBI. Le risque était calculé. Qui c'était, ce malade ?

— C'est l'agent Chow. Celui qui fait le ménage lorsqu'on n'y arrive pas. C'est la dernière ligne de défense du Guoanbu. Nous avons un litige en suspens. Un jour, il devra répondre de ses actes.

— Un coriace ! Vous avez vu ça ? Il bougeait avec une telle rapidité !

–Cet agent a probablement tué plus d'hommes que tous les agents du FBI réunis... Nous devons partir au plus vite. Nous ne devons pas nous éterniser ici.

–Avez-vous eu le temps de faire votre appel ?

–Par chance, oui. Fein est sorti de nulle part ! Je n'ai même pas eu le temps de me servir de mon pistolet. Comment a-t-il fait pour nous retrouver ?

–Je ne sais pas ! Peut-être à l'aide des caméras sur l'autoroute ? Je n'en ai aucune idée. Et votre contact ?

–Si on trouve deux mille dollars de plus, il nous aidera ! Mais il faut redoubler de prudence. Nous ne pourrions plus nous arrêter, ça devient trop dangereux. Ils savent maintenant dans quelle direction nous nous dirigeons et connaissent le modèle de notre voiture. Nous allons devoir créer une diversion si nous voulons réussir à monter à bord de cet avion-cargo.

–Deux mille dollars ? répéta Francis. Nous n'aurons qu'à vendre la voiture. Il nous restera même suffisamment d'argent pour couvrir nos dépenses en Chine. La soirée est avancée... Il faut faire le plus de kilomètres possible avant la levée du jour.

–La nuit, tous les chats sont gris ! s'exclama Shu-Fang.

–Vous connaissez cette expression ?

–En réalité, ça vient probablement du français. Mais vous êtes tout pardonné. Je ne peux prétendre être aussi habile avec le chinois !

–Pourtant, Indiana baragouinait quelques mots...

–Je peux vous affirmer que le Dr Jones, ici présent, n'y comprend strictement rien !

–Mais vous pouvez vous consoler. Comme on dit chez nous : «Ce ne sont pas ceux qui peuvent le mieux parler qui ont les meilleures choses à dire.»

–On croirait que vous parlez des politiciens ou des avocats.

–C'est un peu ça... Les grandes gueules sont les mêmes partout.

–Vous avez tout à fait raison sur ce point. La sagesse chinoise est légendaire...

Puis les deux reprirent la route, partagés entre l'anxiété de leur arrivée et la fébrilité de leur départ vers la Chine. Pendant le reste du trajet, ils ne firent aucune halte. Chacun dans ses pensées, ils cherchaient une façon discrète et ingénieuse de se glisser à bord de ce foutu avion-cargo. Et le problème était de deux ordres, se disait Fran-

cis. D'une part, il fallait monter dans ce transporteur et d'autre part, il était impératif, pour eux, d'échapper aux éventuels poursuivants.

À l'aube de la journée qui s'amorçait, l'Américain, alors au volant, remarqua que depuis quelques kilomètres, deux voitures semblaient les suivre. À peine en eut-il fait part à Kato, que l'une d'entre elles, une fourgonnette, se rapprocha assez près pour qu'ils puissent reconnaître son conducteur. Il s'agissait de l'agent Shadow. Shu-Fang remarqua qu'une troisième voiture se tenait à distance, derrière la fourgonnette, mais sans vraiment prendre part à la poursuite. Au même moment, le deuxième véhicule se plaça à leur hauteur. Francis reconnut immédiatement les deux occupants : les hommes du général. Du coup, il obtint enfin la réponse à sa question. Les Européens, ou le Brudenberg, étaient bel et bien de connivence avec Pâtlinar. La trahison du général n'en était que plus éloquente. Il remarqua aussi que les voitures, qui les serraient de très près, étaient identifiées aux sigles du FBI. Aussitôt, les gyrophares internes de celles-ci s'activèrent. Tout avait été prévu pour que l'intervention semble légale. Les deux poursuivants se rapprochèrent au point où le contact devenait inévitable et firent signe aux fugitifs de prendre la prochaine sortie annoncée. Instinctivement, Shu-Fang sortit son pistolet et fit feu en direction de l'automobile qui se trouvait à leur côté, soit la plus susceptible de les obliger à quitter la route. Cette dernière s'éloigna temporairement, avant de revenir à la charge. Un premier contact direct eut lieu entre les deux véhicules, mais heureusement, Francis réussit à garder le contrôle. Kato tira de nouveau en direction de l'ennemi.

— Mon chargeur est vide ! annonça-t-il. Nous ne pourrons les tenir éloignés bien longtemps.

— Nous allons devoir prendre cette sortie, Kato. Je ne vois pas comment nous pourrons nous sortir de ce guêpier.

Au même moment, le Shadow tira une balle dans les pneus de leur voiture. Incapable de maintenir sa trajectoire, Francis n'eut d'autre choix que de prendre la fameuse sortie et se ranger. C'en était fait. Incapables de riposter et sachant que leurs adversaires étaient bien armés, ils durent se résigner à se rendre. Entourés par quatre agents armés, ils furent immobilisés et placés à l'arrière de la fourgonnette. Ils furent ensuite conduits dans un entrepôt pour y être interrogés. Avant de les éliminer, on devait s'enquérir de ce qu'ils savaient et connaître le nom des personnes avec qui ils avaient partagé ces informations.

– Bonjour monsieur Jones, lança l’agent Shadow. Je crois que nous n’avons pas terminé notre discussion, que votre ami est venu interrompre. Ce n’est pas très poli. Je crois savoir qu’il s’agit de l’agent Dù, Shu-Fang si mes infos sont bonnes. Le fameux Kato... Vous avez quand même réussi à faire un bon bout de chemin ! Je voudrais bien savoir où vous tentiez de vous rendre. Au port ? À l’aéroport ? Comment comptiez-vous sortir du pays ?

Ces mots à peine prononcés, il asséna un coup de poing à Shu-Fang, directement à la mâchoire. Sans aucun autre avertissement, il fit de même avec Francis.

– Cette fois-ci, je me suis entouré de bras supplémentaires. À force de cogner, il arrive que j’aie les mains un peu endolories. Je dois me faire vieux, ma foi.

Il distribua encore deux autres coups à chacun. Cette fois, dans les côtes et l’abdomen. Quand la douleur commence à s’installer, tout le monde finit par céder à la torture. Ça, Francis et Shu-Fang le savaient très bien. Il faut savoir gagner du temps et rendre les aveux plausibles.

– Vous ne savez pas à quoi vous participez, agent Shadow, dit Kato. Vos employeurs veulent exterminer des millions de personnes. C’est de la pure folie.

Alors qu’il essayait de gagner du temps, Shu-Fang crut déceler la présence d’une ombre qui s’était déplacée au fond de l’entrepôt, dans une section mal éclairée. Il redoubla d’efforts.

– Vous croyez tout savoir, mais en fait, vous-même risquez d’être éliminé... Regardez comment ils opèrent. L’un après l’autre, on élimine les agents qui en savent trop. Il se prépare une catastrophe d’envergure planétaire et des gens puissants n’hésiteront pas à se débarrasser d’une larve comme vous.

– Une larve ? s’offusqua Shadow en balançant deux coups de poing au visage de l’insolent. Jason ! Apporte-moi le chalumeau. Le petit merdeux de Kato veut explorer ses limites.

L’homme qu’il avait interpellé aurait normalement dû se trouver près de la porte de l’entrepôt, en train de monter la garde. Comme il ne se passait rien, le tortionnaire répéta son ordre.

– Jason ! Nom de Dieu, tu vas réagir ! cria-t-il avant de s’apercevoir que l’homme n’était plus à son poste. Où est passé ce fainéant ?

Au même moment, sortis de nulle part, deux *shurikens* atteignirent les deux autres gardes. Un attaquant masqué, tout vêtu de noir, surgit de l'ombre et attaqua. Déjà blessés, les gardes ne purent se défendre. En quelques mouvements d'une extrême précision, leur assaillant les élimina l'un après l'autre. Aucune pitié, le châtiment ne pouvait qu'être la mort.

— Je crois que Jason ne viendra pas ! dit le mystérieux justicier d'un ton moqueur.

Puis il se démasqua. Il s'agissait d'une jeune femme, qui s'avança prudemment vers Shadow.

— Peut-être est-ce vous, agent Shadow, qui désirez connaître vos limites ? Je suis à votre disposition. À moins que vous soyez assez lâche pour utiliser votre pistolet...

Et effectivement, l'agent dégaina son arme et tira à deux reprises en direction de l'intruse. Contre toute attente, bien que les projectiles la frôlèrent de très près, celle-ci parvint habilement à les esquiver. Tout en réussissant cet exploit, elle avait trouvé le moyen de lancer un minuscule poignard, qui alla se loger dans l'épaule de son adversaire, celle-là même que Shu-Fang avait atteinte avec son arme lors de leur altercation à Denver. Du coup, la douleur se raviva.

— Le grand Shadow... Je crois que vous n'êtes grand que par la taille !

Par cette bravade, la femme cherchait à déstabiliser l'agent et à attiser sa colère, de façon à ce que son esprit s'embrouille au point de lui faire perdre ses moyens. Elle savait très bien que l'homme devant elle pouvait se défendre et qu'en termes de force brute, il lui était de beaucoup supérieur. Mais voilà, dans un combat, la force brute n'est pas l'unique garante de la victoire. Elle dégaina un *Shuriken* qui atteignit Shadow au bras. Lorsque le pistolet de ce dernier tomba au sol, le bruit résonna dans tout l'entrepôt.

Francis n'en revenait tout simplement pas. Qui était donc cette mystérieuse inconnue qui volait à leur secours ? En se tournant vers Kato, il constata que celui-ci ne semblait pas vraiment surpris.

— Qui est-ce ? lui demanda-t-il du bout des lèvres.

— Chut ! Taisez-vous et regardez, elle va l'éliminer en un rien de temps.

— Vous savez qui elle est ?

— Chut !

— Vous entendez, Shadow, reprit la femme, c'est le bruit de votre défaite.

Cela dit, elle s'élança sur son adversaire à vive allure, se propulsa à une certaine hauteur et retomba violemment sur lui. Puis, avec un solide coup de pied au thorax, elle le projeta par terre sur plusieurs mètres. Atteint comme jamais dans son orgueil, Shadow se relava péniblement. Le coup avait porté ses fruits, la douleur était là pour en témoigner. Sachant maintenant de quoi sa rivale était capable, il se précipita vers elle, décidé à en finir. Il lui asséna quelques solides coups, mais chaque fois, elle réussissait à les bloquer. Sa défense était impénétrable. La rage au cœur, l'Européen tenta de la saisir dans l'intention de la clouer au sol, mais rien à faire. Elle avait toujours la parade appropriée pour déjouer ses prises. Il y alla donc de coups de savate, mais encore une fois, elle s'esquiva habilement.

— Vous n'avez pas encore réussi à m'atteindre, agent Shadow ! le nargua-t-elle. Il ne fait aucun doute que votre réputation est surfaite. Vous, les Européens, pensez savoir maîtriser l'art du combat parce que vous avez évolué au sein d'une armée, mais sachez que les arts du combat sont nés en Chine et qu'il serait peut-être de mise que ce soit une Chinoise qui vous en démontre toute la véracité.

Sur ces mots, elle s'avança vers lui. Il tenta un coup de pied, mais dès que sa jambe arriva à la hauteur de la mystérieuse femme, celle-ci ne mit qu'une fraction de seconde pour pivoter légèrement et le frapper violemment au genou avec son poing. Le craquement se fit entendre dans tout l'entrepôt. Elle lui avait disloqué l'articulation. Souffrant intensément, l'agent du Brudenberg, qui titubait maladroitement, recula. Comme une bête blessée, il devait réévaluer sa stratégie d'attaque. Incapable de se servir efficacement de ses jambes, il tenta quelques coups au corps, que l'étrangère bloqua l'un après l'autre. La fin était proche. Son agresseuse s'élança vers lui, sauta à la hauteur de son cou et enroula ses jambes autour de sa tête, ce qui le fit tomber à la renverse. Maintenant la prise, elle pivota sur elle-même et lui fracassa la nuque. Il tomba aussitôt raide mort. Le meilleur agent du Brudenberg venait d'être éliminé avec une facilité déconcertante. Francis en était abasourdi.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-il.

— Si ça ne vous dérange pas, je vais laisser Shu-Fang faire les présentations.

– Dr Jones, voici ma petite sœur, Haimeï. Son nom signifie *petite sœur de la mer*. Elle représente la force de l'eau qui peut fendre la roche la plus dure, mais qui peut aussi donner la vie. Mais pour moi, elle est le petit dragon.

– Votre jeune sœur ! Vous êtes tout à fait étonnante. Il ne fait aucun doute que vous savez mieux vous battre que votre frère. Êtes-vous un agent vous aussi ?

– Non ! Je suis venu au secours de mon frère. Il avait besoin d'aide.

– Où avez-vous appris à vous battre ainsi ?

– Je vous raconterai une autre fois... Pour l'instant, il faut vite partir d'ici avant que d'autres agents ne viennent.

– *Petit dragon* ! reprit Francis à voix basse. Vous avez de la suite dans les idées, Kato. C'était le surnom de Bruce Lee, n'est-ce pas ?

– Exactement ! Elle vaut bien plus que vous et moi réunis.

Haimeï défit les liens des deux hommes, puis, alors qu'ils s'appêtaient à partir, Francis rebroussa chemin et se dirigea vers le corps de l'agent Shadow. Quand il y fut, il se pencha et fouilla les poches de ce dernier.

– Ce salaud n'a plus besoin de notre fric !

Le trio prit une des voitures des agents ennemis et quitta promptement les lieux. Au bout d'un moment, Francis fit une remarque.

– Je réfléchissais à la question... Il n'y a que deux places dans le caisson. Sans vouloir vous manquer de respect, Haimeï, vous pourriez prendre la place de votre frère. Je suis certain que je profiterais davantage du voyage.

– Moi j'y repenserais à deux fois, Indiana ! Elle peut tuer d'un seul coup de poing.

– Indiana ? s'étonna Haimeï. Je croyais que c'était Francis !

– Mais oui ! Dr Jones, Indiana... Tu sais, l'aventurier !

– Ah oui... Je pense que le voyage a été très long, beaucoup trop long !

– Vous n'avez pas idée ! renchérit Francis.

– Hey ! s'exclama Kato. Je vous ai quand même sauvé la peau, je vous rappelle.

– Moi aussi, il me semble.

– Disons que nous sommes quittes...

Francis entreprit alors de raconter à la sœur de Kato les mésaventures qu'ils avaient vécues depuis leur odyssée, de même qu'il lui expliqua le complot qui se tramait au sein du Brudenberg. Il ne manqua pas de mentionner l'épisode du motel, soit celui au cours duquel Shu-Fang s'était fait assommer avec un couvercle en porcelaine. Tout en l'écoutant, Haimeï semblait intriguée par cette étrange amitié qui était née de ces péripéties. Pour des raisons personnelles, elle s'était montrée particulièrement touchée par l'histoire entourant la mort d'Abby et la présence de l'infâme agent Chow.

Dès qu'ils franchirent la périphérie de New York, ils se dirigèrent vers l'aéroport. Mais contrairement à ce qu'ils avaient convenu, ils n'empruntèrent pas le chemin menant à celui de JFK.

— Où nous emmenez-vous ? demanda Francis à Shu-Fang.

— Il est temps que je vous dise que je vous ai un peu menti. Nous n'allons pas à JFK, mais à un point de départ plus sécuritaire.

— Comment ça, un point de départ ? Ça nous prend un avion-cargo pour le caisson.

— Nous n'utiliserons pas de caisson...

— Expliquez-vous !

— Haimeï, peux-tu dire à Francis ce que tu fais véritablement dans la vie ?

— Je suis pilote, monsieur Jones. Une bonne pilote, je crois.

— Vous avez un autre avion ?

— Vous voyez, expliqua Kato, à l'arrêt routier, j'ai fait deux appels avant que Chow ne me tombe dessus. Le premier était pour mon contact à JFK et l'autre, pour Haimeï. Je savais qu'il y avait de fortes probabilités pour que Pâtlinar intercepte toutes les conversations contenant certains mots clés comme avion et aéroport. Et je l'avoue bien humblement, je ne savais pas à quel point je pouvais vous faire confiance, Francis. Alors, je vous ai laissé croire que nous nous rendions à JFK.

— Mais puisque vous avez appelé Haimeï, vous ne craignez pas que Pâtlinar puisse avoir épié la conversation ?

— Pas vraiment. Nous avons des codes... Il y a quand même quelque temps que ma sœur couvre mes arrières. Nous espérons que l'agent Chow se pointe à JFK, pendant que nous quitterons l'Amérique à partir d'un autre aéroport.

— Avez-vous aussi menti pour l'argent ?

– Il fallait que mon contact soit vraiment convaincu. Je lui ai effectivement promis trois mille dollars pour qu’il accepte de nous aider. Soit il me trahissait et contactait Chow pour nous livrer soit, il nous attendait sans qu’on se pointe. Dans les deux cas, si Pâtlinar a épié la discussion, ses agents vont se pointer à JFK et peut-être même tomber sur l’agent Chow.

– Et pour les deux mille dollars supplémentaires ?

– Ça, c’était vrai ! Haimeï a besoin de cet argent pour faire le plein de l’avion. La seule différence, c’est que nous allons devoir faire quelques arrêts en cours de route pour nous rendre à Shenzhen. Mais nous serons confortablement assis dans l’avion.

– Nous n’atterrirons pas à Wuhan ?

– Non. Il faut éviter de tomber dans des pièges prévisibles. Si jamais on nous espionne, il est évident qu’ils vont nous attendre à Wuhan. Comme nous n’avons pas le choix de fournir un plan de vol, nous n’annoncerons notre destination qu’une fois en Asie. Nous nous rendrons à Wuhan par la route. Ce sera plus sûr.

– Et vous avez un avion fiable ?

– Monsieur Jones, intervint Haimeï, je livre des marchandises en Amérique une fois par mois, et ce, depuis près de deux années. Je suis arrivée il y a trois jours. Comme nous le faisons chaque fois, j’attendais l’appel de mon frère pour savoir si je devais repartir vers la Chine sans lui. Ne soyez pas inquiet, tout se passera bien. Sauf s’ils nous abattent au-dessus de l’océan, nous n’avons rien à craindre.

– Ils sont bien capables de le faire ! J’ai une faim de loup. Je rêve d’un vrai bon repas. Avez-vous prévu un peu de bouffe ?

– Bien sûr, monsieur Jones. Il y aura des repas chauds durant toute la durée du voyage. Je cuisine aussi, vous savez.

– Ma foi ! Êtes-vous mariée ?

– Je l’ai déjà été, monsieur Jones. Je l’ai déjà été...

Comme si elle était gagnée par l’émotion, Haimeï s’arrêta brusquement. Du coup, Francis comprit qu’il avait peut-être bien touché une corde sensible. Une si jeune femme, mariée et probablement divorcée. Il n’étira pas la conversation. Dans un autre ordre d’idées, il ne faisait aucun doute qu’il était franchement épaté par tous ces préparatifs. Ces deux Chinois l’impressionnaient au plus haut point. Une belle complicité et une confiance sans faille entre un frère et une sœur allaient probablement permettre d’éviter une catastrophe planétaire.

– Une dernière chose, Francis. Si quelqu’un vous questionne sur l’identité de Haimeï, elle s’appelle officiellement Li Na.

– Li Na ? C’est quoi cette mauvaise blague ?

– Ce n’en est pas une, mon ami. Il y a plus de trois ans que ma sœur est officiellement portée disparue. Même qu’elle est considérée comme morte par les autorités chinoises. Nous lui avons construit une autre identité qui lui permet de continuer à vivre parmi nous.

– Que s’est-il passé il y a trois ans ?

– Je vous expliquerai une autre fois, répondit discrètement Kato.

Comme ce dernier l’avait anticipé, son contact à JFK l’avait dénoncé. Pourquoi se contenter de trois mille malheureux dollars quand on peut en faire cinq mille ? Il avait négocié directement avec la brute. Chow s’était précipité à l’aéroport en pensant mettre la main sur le traître Shu-Fang et l’agent américain, mais voilà, il avait fait chou blanc. Aussi, l’homme qui lui avait fourni de fausses informations fut éliminé. Le temps pressait, l’agent se devait maintenant de retourner en Chine en empruntant l’avion diplomatique. Sa destination serait Wuhan, lieu où le destin de l’humanité serait scellé.

Wuhan

Le séquençage génétique du SRAS-CoV, apparu en Chine en 2003 et *petit frère* du SRAS-CoV-2, a été fait à Hangzhou. Wuhan possède bel et bien un laboratoire de virologie de niveau P4 spécialisé, entre autres, dans l'étude des coronavirus. Il faudrait être un peu naïf pour croire que certains États disposant d'une telle technologie ne fabriquent pas d'armes bactériologiques... Et c'est une loi incontournable que l'histoire nous enseigne : toutes les armes finissent par être utilisées.

Dans les bureaux du Brudenberg, les esprits s'échauffaient. Plusieurs heures plus tôt, les hauts dirigeants avaient été informés de l'exécution de certains de leurs hommes, dont Shadow, leur meilleur fier-à-bras. De plus, il ne faisait aucun doute que l'agent du FBI, ainsi qu'un autre de la Chine, était impliqué dans cet assassinat. Le plan était peut-être compromis. Il était impératif que les Chinois ne se doutent pas du larcin qui se préparait. Des milliards de dollars et un temps fou avaient été investis dans ce projet et il était hors de question que deux têtes folles viennent le compromettre. Il devenait urgent de procéder à son déploiement. Leur taupe au sein du laboratoire de Wuhan devait être informée de la situation et se tenir prête à passer à l'action.

Presque au même moment, en Chine, le Guoanbu était aux prises avec un problème similaire. À bord de l'avion diplomatique, Chow avait fait son rapport à ses supérieurs. On redoutait au plus haut point que la défection de Shu-Fang ait éveillé quelques soupçons. Les actions entreprises contre les mercenaires du Brudenberg risquaient d'attirer les regards sur les services secrets chinois. À aucun prix les Européens ne devaient découvrir le pot aux roses. Dès son retour, Chow fut immédiatement déployé à Wuhan. L'heure était grave. Le Guoanbu devait demeurer dans l'ombre tant et aussi longtemps que le Brudenberg n'entrerait pas en possession du virus.

À bord de l'avion, Haimeï, Shu-Fang et Francis discutaient de la stratégie à adopter pour empêcher le Brudenberg de s'emparer de

ce virus. Il fallait soit entrer dans le labo, soit le faire fermer. Francis savait que les installations de ce genre sont munies de nombreux systèmes de protection à toute épreuve. Dans l'éventualité où il y avait contamination, toutes les pièces se cloisonnaient automatiquement et un agent neutralisant était dispersé dans chaque zone affectée. De même, les sorties et les entrées se verrouillaient instantanément. Rien ne pouvait sortir ou entrer. Seul un protocole très strict, doté de multiples codes d'autorisation, permettait de réintégrer les lieux en toute sécurité. Mais encore fallait-il réussir à pénétrer le bâtiment. La tâche s'annonçait périlleuse. Si les fioles existaient, elles seraient assurément identifiées en chinois, mais aussi en anglais, une pratique courante dans l'industrie. Dans le cockpit, Haimeï semblait soucieuse.

– Vous avez l'air préoccupée ? lui fit remarquer Francis.

– À juste titre, répondit-elle. Il y a déjà plusieurs heures que nous n'avons plus de nouvelles de notre père. Il se pourrait bien qu'il ait de sérieux problèmes. Cette histoire entourant les urnes funéraires ne me rassure pas. Peut-être a-t-il posé trop de questions...

– Vous croyez que les services secrets pourraient s'en prendre à lui ?

– Dans mon pays, monsieur Jones, les gens peuvent disparaître comme ça ! répliqua la femme en claquant des doigts.

– Nous devons nous assurer qu'il va bien avant d'entreprendre quoi que ce soit. Une fois qu'il sera en sécurité, nous nous attaquerons au labo de Wuhan. Peut-être que votre père s'est tout simplement réfugié dans un endroit secret ?

– Si c'était le cas, il serait en mesure de communiquer avec nous, fit savoir Shu-Fang. Nous devons être extrêmement prudents. Ils nous attendent probablement de pied ferme. Il est certain que Chow est déjà de retour en Chine. Son trajet a été beaucoup plus rapide et direct que le nôtre. Assurément, il a quelques heures d'avance sur nous. Nos trois escales lui ont fourni suffisamment de temps pour gagner Wuhan et faire pression sur notre père afin de lui soutirer de précieux renseignements.

– Où veux-tu que nous atterrissions, Shu-Fang ? Huanggang ou Hangshui ?

– D'après moi, tu devrais te diriger vers Hangshui ; plus petit et plus discret. Et si je me souviens bien, là-bas, ils sont plongés dans d'importants travaux de réfection. Autant sur certaines pistes ainsi que

dans l'aérogare. Ce désordre va nous faciliter la tâche. Les contrôles seront un peu plus relâchés qu'à Huanggang. Ça nous éloigne un peu de Wuhan, mais c'est le prix à payer si on veut passer inaperçus.

Après encore quelques minutes de vol, l'aéroport de Hangshui se pointa à l'horizon. Une fois l'autorisation d'atterrir obtenue, Haimeï amorça les manœuvres d'approche.

— Je vais devoir vous faire descendre avant de me diriger vers l'aérogare, prévint-elle. Je ne pourrai pas m'arrêter complètement. Il y aura un léger délai lorsque je retournerai l'appareil en bout de piste. Je vais donc vous ouvrir la porte de soute un court instant et vous devrez sauter pendant que l'avion sera en marche ! Dès que je l'aurais remisé, on se rejoint dans le stationnement. Il va nous falloir une voiture, Shu-Fang.

— Elle n'est pas vraiment sérieuse ? s'inquiéta Francis.

— Il n'y a pas d'autres moyens ! répliqua Kato. Allez, Indiana ! Il est temps de montrer le courage légendaire de l'aventurier...

— C'est surtout vous qui insistez pour me faire jouer ce rôle. Je n'aurais jamais dû me moquer de Kato !

— Trop tard pour les regrets, mon ami !

Comme prévu, dès que Haimeï arriva en bout de piste, elle ralentit les moteurs au minimum, quitta temporairement le cockpit et actionna le mécanisme d'ouverture de la porte de soute. Tout se déroula parfaitement et les deux hommes purent descendre sans encombre avant de se camoufler dans l'herbe haute qui se trouvait en bordure de piste. Avec diligence et discrétion, ils se dirigèrent ensuite vers le stationnement avant de l'aérogare. Comme l'avait anticipé Shu-Fang, le léger désordre occasionné par les travaux leur fut bénéfique. Il s'écoula près de trois quarts d'heure avant que Haimeï ne les rejoigne. Ils partirent à bord d'une voiture dont ils avaient trafiqué le mécanisme de démarrage. Voulant demeurer discrets, ils empruntèrent une route secondaire en direction de Wuhan. Le trajet leur prit tout de même un peu plus d'une heure trente. Aussitôt arrivés dans la banlieue de la mégapole de onze millions d'habitants, ils se dirigèrent dans le quartier résidentiel de Tangjiadun, là où habitait le père de Haimeï et Kato. Située près d'un important marché d'animaux vivants, celui de Huanan, l'odeur de putréfaction qui en émanait inondait souvent la zone résidentielle lors des journées venteuses. Mais en Chine, on ne déménage pas pour de telles futilités. Par le passé, le frère et la sœur

avaient bien tenté de convaincre leur paternel de quitter le district, mais rien à faire, c'était là que ce dernier avait ses racines et c'était là qu'il voulait terminer ses jours.

Dès que le trio fut à proximité du logis, il se sépara. Francis demeura dans la voiture et monta la garde, Haimeï prit les devants et gravit rapidement l'escalier menant aux étages, alors que Shu-Fang se tenait légèrement en retrait de sa sœur, prêt à intervenir en cas de besoin. Malheureusement, le logement était vide. Pas de trace du père. En revanche, des signes évidents indiquaient qu'une lutte avait eu lieu et donc, que des intrus s'étaient introduits dans la résidence. Même que sur la table, un mot signé de la main de Chow ne laissait plus place au doute quant à ce qui s'était passé. Le paternel avait été enlevé et son ravisseur fixait un rendez-vous à Shu-Fang dans un entrepôt désaffecté situé tout près de l'appartement. Cette tactique en était une très éprouvée. Vous kidnapez une personne chère et ainsi, vous n'avez même pas à poursuivre vos opposants, qui viennent à vous d'eux-mêmes. Voilà un important levier pour convaincre votre adversaire que ses actions auront nécessairement des répercussions sur la personne chère. N'importe quel agent est prêt à sacrifier sa vie, c'est la nature même de son travail. Mais quand un proche est impliqué, la donne change radicalement. Ça, Shu-Fang et Haimeï le savaient, mais Chow aussi. Ce qui inquiétait les frangins, c'était que l'homme de main du Guoanbu tenterait sûrement de faire parler leur père au sujet de tout ce qu'ils avaient découvert. Or, le pauvre homme ignorait tout de ces informations. Nul doute qu'il subirait d'inutiles sévices. Le temps pressait.

Ils ne mirent que quelques minutes pour se rendre à l'adresse indiquée sur le message. Avant qu'ils ne franchissent les limites du terrain où se trouvait l'entrepôt, Haimeï quitta discrètement la voiture. Seuls son frère et Francis iraient rencontrer la brute. Telle une ombre, elle pourrait s'approcher des malfrats et protéger les arrières de ses comparses si nécessaire. Après tout, Chow ignorait tout de son existence. À leur arrivée, deux fiers-à-bras armés les accueillirent, avant de les désarmer et de les conduire vers Chow en personne. À l'intérieur du bâtiment délabré, ils trouvèrent le père de Shu-Fang ligoté sur une chaise. Visiblement, il avait été malmené, durement molesté, et était mal en point. Hormis Chow, deux hommes montaient la garde près des sorties.

– Libérez mon père, Chow ! ordonna Shu-Fang. Il ne sait rien de cette affaire.

– En effet, il n'est pas très bavard. Il sait pourtant quelques petites choses... Entre autres, il est au courant pour les urnes et c'est déjà une chose de trop. Il est évident que ça ne plaide pas en sa faveur. Mais avant que je ne décide de son sort, vous allez me dire ce que vous, vous savez. Vous avez foutu tout un bordel pour venir en aide à cet Américain. Le Guoanbu n'est pas très satisfait de vos services. D'ailleurs, je crois que votre accréditation vient d'expirer.

– Le Guoanbu se débarrassera de vous aussi, Chow. Ils ne toléreront pas que trop de gens soient au courant de cette machination.

– Je n'ai pas à connaître tous les détails et de toute façon, je n'ai jamais aimé en avoir trop. C'est ce qui m'a permis de rester en vie. J'exécute et c'est suffisant.

– Alors, vous ne savez pas vraiment ce que cache ces commandes d'urnes ? questionna Francis.

– Vous, l'Américain, vous vous taisez ! Vous n'avez pas droit à la parole en ma présence.

– Réponds quand même, Chow, intervint Shu-Fang. Tu n'as aucune idée de ce qu'implique la fabrication de près de cinquante mille urnes funéraires, pas vrai ?

– Tout ce qu'on m'a demandé, c'est de vérifier si ton père sait à quoi elles serviront. Et visiblement, avec l'interrogatoire que je lui ai servi, il n'en sait rien. Mais il trouve ça étrange. Tu pourrais peut-être nous éclairer à ce sujet ?

– Ils vont lâcher un virus... ici, à Wuhan.

– Qui ça, *ils* ?

– Le Guoanbu va laisser des agents européens s'emparer d'un virus créé au labo de virologie et le répandre partout sur la planète. Selon leurs prévisions, cela provoquera la mort de près de cinquante mille personnes, et ce, juste dans notre région.

– C'est du grand n'importe quoi ! Pourquoi le gouvernement chinois accepterait-il de laisser se répandre un virus sur la Chine ? Ton histoire est complètement insensée. Ça n'a ni queue ni tête.

– Nous ne savons pas exactement pourquoi, mais il ne fait aucun doute qu'il se trame quelque chose de terrible dans ce labo. Et c'est pour bientôt. Les cinquante mille urnes ont été livrées et tous les crématoriums sont prêts en vue d'une éventuelle alerte virale. Je t'en

conjure, Chow ! Ils vont sacrifier une partie de la population, mais on ignore encore leurs motivations. Voilà pourquoi j'ai fait défection et que j'ai sauvé cet Américain. Son amie et lui ont tout découvert et nous sommes là aujourd'hui pour tenter de freiner cette folie.

Chow réfléchit un instant, histoire de soupeser ce que son compatriote venait de lui révéler. Après quelques secondes, il dit :

– Tu vois, maintenant ton père en sait beaucoup trop et je n'ai pas d'autre choix.

Le coup de feu partit, et le vieil homme périt. La rage au cœur, Shu-Fang se précipita vers Chow avec l'intention de le désarmer. Rapidement, ce dernier dégaina de nouveau et le blessa à l'épaule. Pendant ce temps, Francis s'était dirigé vers les autres hommes de main chargés de monter la garde. Les coups de feu plurent de toutes parts. Une balle frôla l'Américain à la jambe, mais sans le toucher gravement. Mettant son expérience militaire à profit, il parvint à maîtriser l'un de ses adversaires. Pour sa part, le deuxième se dirigea vers lui, arme de poing en main, et tenta de l'atteindre. Mais entretemps, Francis était parvenu à s'emparer de l'arme de celui qu'il avait vaincu. Ripostant de son mieux, il atteignit mortellement son opposant. Puis, sortie de nulle part, Haimeï se laissa tomber du plafond et se laissa choir sur Chow, qui du coup, perdit son arme. Profitant du moment, Francis se rendit auprès de Shu-Fang, écrasé au sol, dans le but de lui porter secours.

– Bonjour, agent Chow ! Vous me reconnaissez peut-être, lança Haimeï.

La brute mit quelques instants avant de la reconnaître. Les cheveux colorés et plus courts de la femme, de même que sa silhouette athlétique et son assurance certaine contribuaient à lui brouiller l'esprit.

– Haimeï Dù ? Nom de Dieu ! Vous êtes censée être morte depuis trois ans...

Devant la jeune femme se tenait l'homme qui avait assassiné son mari. Trois années s'étaient écoulées depuis ce tragique évènement. Chow l'avait alors laissée pour morte auprès de la dépouille de son conjoint. Agent actif au même titre que Shu-Fang, il avait fait une monumentale méprise en l'éliminant par erreur. Pour couvrir son incompetence, il avait fait croire que sa victime s'était rendue coupable de trahison. Remise de ses multiples blessures, Haimeï, avec la com-

plicité de son frère et de son père, avait changé d'identité et emprunté celle de Li Na. Après quoi, elle s'était jurée de venger la mort de celui qui avait partagé sa vie durant de trop courts instants. Animée d'une détermination sans bornes, elle s'était lancée dans les arts martiaux de haut niveau. En l'espace de trois ans, elle était devenue une telle experte, que peu de gens pouvaient l'affronter. Mais son seul objectif restait d'éliminer l'agent qui avait causé la mort de celui qu'elle avait aimé par-dessus tout. C'est la raison qui l'avait poussée à suivre les missions de son frère, sachant très bien que le chien de garde du Guoanbu rôdait souvent autour. Ce n'était qu'une question de temps avant que le destin ne les réunisse de nouveau. C'était l'heure de régler les comptes.

— Peut-elle vraiment affronter cette brute ? demanda Francis à Kato tout en le tirant à l'écart.

— Elle attend ce moment depuis trois ans et s'y est préparée comme nulle autre. Si quelqu'un peut faire la peau à ce type, c'est bien elle.

— Qu'y a-t-il entre eux ? Pourquoi cette haine ?

— Il y a trois ans, Chow a assassiné son mari. Elle veut sa vengeance.

Ce n'est qu'à cet instant que Francis comprit l'étendue de son indiscretion, quand il avait demandé à la jeune femme si elle était mariée. Il en ressentit un profond inconfort. Lorsque Haimeï se retrouva tout près de la dépouille de son père, des larmes lui montèrent aux yeux et une grande colère s'empara d'elle.

— Aujourd'hui, je vais vous faire payer pour tous ces crimes inutiles, sale brute !

Cela dit, elle se précipita vers Chow à vive allure et porta les premiers coups. Or, celui-ci était quand même d'une bonne stature et très habile. Vous ne devenez pas le tueur numéro un d'une organisation comme le Guoanbu sans être doué au combat. Néanmoins, Haimeï réussit à l'atteindre aux côtes et au plexus. On a beau être grand et musclé, les flancs représentent toujours des parties très vulnérables. Chow fut étonné par la force d'impact déployée par la jeune femme. La douleur s'était déjà installée. Aussitôt, il contre-attaqua avec violence. D'un solide coup de pied, il la projeta au loin. Ne se laissant guère intimider, elle répliqua sur-le-champ. Cette fois-ci, elle l'attaqua au niveau de la tête et de la gorge. Encore une fois, elle parvint à lui

infliger une certaine douleur, sachant très bien que celle-ci finirait non pas par vaincre son vis-à-vis, mais par le rendre irascible et impatient. Pour sûr, il en perdrait ses moyens, d'autant plus que l'homme, macho jusqu'à l'os, encaissait une bonne leçon de la part d'une femme qui de surcroît, était beaucoup plus frêle que lui. L'orgueil finirait par prendre le dessus. Haimeï monta d'un cran. Tel l'éclair, elle atteignit son ennemi au genou, pivota sur elle-même, et du coude, le frappa solidement une seconde fois au plexus. Pendant un court instant, les jambes de Chow plièrent, signe que la charge avait porté ses fruits. Gagné par la colère, il fonça vivement sur Haimeï, l'agrippa fermement et lui asséna tant bien que mal un solide coup de tête au nez. Incontrôlable et hystérique, il n'arrêtait pas de lui vociférer des insultes. Puis, les yeux gorgés de larmes, il relâcha temporairement son attaque. La jeune femme faufila un bras sous le sien, de façon à l'obliger à lâcher prise. Tout en se libérant, elle se propulsa vers l'arrière comme pour faire un *flip*. Dans le prolongement de son mouvement, elle lui balaya le visage avec son pied et l'atteignit solidement au menton. Le pauvre s'en mordit violemment la langue et le sang gicla presque aussitôt.

— Vous ne gagnerez pas ce combat, agent Chow. Mon *wing chun* est de loin supérieur à vos simagrées. Vous avez devant vous une lointaine parente de *Yip Kai-Man*. Vous vous apprêtez à mourir, c'est une certitude.

— Nous mourrons tous, jeune Haimeï. Le tout est de savoir si vous mourrez pour une noble cause. Moi, j'ai la prétention de donner ma vie pour ma patrie... Mais vous, vous ne cherchez visiblement que la vengeance, un plat que les démons adorent. Vous serez maudite pour l'éternité.

— Votre vie pour la patrie ! Foutaise ! Vous tuez aveuglément des innocents. Fu-Hsi était un être bon qui servait aussi sa patrie. Vous avez déshonoré sa vie, son nom et sa mémoire. Pour cette infamie, vous devez disparaître de ce monde et rejoindre les ténèbres à votre tour.

Sur ces mots, Haimeï s'élança vivement vers Chow, pieds devant. Si ce dernier esquiva ce coup, il ne put rien contre le coude qui s'abattit encore une fois sur son thorax. Même pour un colosse tel que lui, la douleur était insupportable. Rassemblant ses forces, il passa à l'offensive. Or, plusieurs coups de pied suivis de quelques tentatives de frappes au corps s'avérèrent outrageusement inutiles. Haimeï arri-

vait à tout bloquer ; sa défensive était impénétrable. À son tour, elle monta encore d'un cran. Avec une vitesse d'exécution sans pareille, elle parvint, une fois de plus, grâce à une technique irréprochable, à ébranler son adversaire et à le blesser dans son orgueil. Alors qu'elle voulut en finir, Chow, frustré et visiblement surclassé, sortit sournoisement une lame et l'atteignit au bras.

– Vous n'avez donc aucun honneur ? Assassin, menteur et lâche ! Voilà de quoi nourrir les démons pour une éternité.

– Laissez les démons là où ils sont. Ils n'ont que faire de notre monde. Finissons-en !

Chow se dirigea vers Haimeï comme une bête qui sait qu'elle va à l'abattoir. Aussi désireuse que lui d'en terminer, la jeune femme lui porta le coup fatal. Avec une force qu'on aurait cru impossible, elle lui appliqua un solide coup de pied au genou, l'obligeant ainsi à plier l'échine. Aussitôt, elle sauta en pivotant sur elle-même et lui balaya l'arrière de la tête à l'aide d'une violente savate. Le craquement se fit tout de suite entendre. Elle venait de lui rompre les vertèbres cervicales. L'agent s'écroula au sol avec une lourdeur qui ne laissait planer aucun doute sur son état. Non seulement était-il vaincu, mais à le voir complètement immobile, il faisait presque pitié. Face contre terre, visiblement paralysé, mais conscient, il tenta de balbutier quelques mots inaudibles. Haimeï s'approcha de lui dans le but de le retourner pour comprendre ce qui deviendrait fort probablement ses dernières paroles. Peut-être que la brute voulait demander pardon, espérait-elle un peu naïvement. Flasque et plutôt lourd, elle dut déployer une certaine énergie pour parvenir à le retourner. À sa grande surprise, sa victime arborait un large sourire.

– Vous croyez avoir remporté cette bataille, jeune Haimeï ? lança-t-il. Ce n'est pas encore terminé...

Dans sa main gauche, il tenait une toute petite manette munie d'un seul bouton. Alors qu'il rendait son dernier souffle, son regard se fixa sur la chaise qui supportait la dépouille du père d'Haimeï, toujours solidement ligotée. Sous cette dernière, distante de seulement quelques pas, on pouvait percevoir un objet. On aurait dit une surépaisseur du siège. C'est là que la jeune femme découvrit le guet-apens. Le traître avait prévu une sortie encore plus déshonorable que sa propre lâcheté.

– BOMBE ! hurla-t-elle pour prévenir son frère et Francis.

Instinctivement, même si elle savait très bien que pour elle il n'y avait plus d'espoir, elle se dirigea vers la chaise dans l'intention de la projeter au loin et ainsi, donner une toute petite chance aux deux autres de s'en sortir. La déflagration qui s'ensuivit fut aussi violente que puissante. Francis et Shu-Fang, qui se situaient en retrait du combat, purent se réfugier près d'un mur extérieur juste avant qu'une bonne partie du bâtiment ne s'écroule sur Haimeï et les corps inertes de son père et de Chow. Aucune issue possible. La pauvre mourut sur-le-champ. Rapidement, les deux survivants sortirent des décombres en flammes qui les menaçaient. Après de longues minutes à regarder passivement cette triste scène, incapables de la moindre action, c'est avec le cœur lourd que Francis et Shu-Fang se résignèrent à quitter les lieux et par la même occasion, abandonner deux êtres chers à leur triste sort. Les forces de l'ordre n'allaient pas tarder à arriver et il était inutile de risquer d'être pris. Sans trop réfléchir, ils se réfugièrent au logement du père de Shu-Fang. Tant bien que mal, Francis pansa la plaie à l'épaule de son partenaire. Après quoi, ils passèrent la nuit à récupérer de leurs blessures, tant physiques que morales. Leur univers venait de basculer et leur quête venait de prendre une tout autre tournure. Deux autres vies innocentes violemment fauchées, et ils étaient encore très loin d'avoir atteint leur objectif. Plus que jamais, le laboratoire de virologie semblait inatteignable. Néanmoins, tous deux étaient d'accord sur l'importance de l'enjeu. Jamais au grand jamais un virus ne devait être délibérément lâché sur le territoire de la Chine pour ensuite se répandre à la grandeur du globe. En tant qu'agents, ils connaissaient parfaitement le sens du mot *sacrifice*. Ce n'était pas tellement le but qui les tourmentait, mais bien le comment de la chose. À première vue, aucune solution n'était envisageable. C'est sur ce profond dilemme qu'ils cherchèrent le sommeil.

Au matin, Francis, moins meurtri que son compagnon, se sentait d'attaque et mentalement disposé à affronter l'ennemi. Quant à Shu-Fang, sa nuit fut plutôt mouvementée. Perdre sa sœur et son père dans la même journée et de façon aussi violente n'aide en rien à trouver la quiétude du repos. Aussi, c'est rempli de rage et d'amertume, courbaturé et meurtri, qu'il entreprit la journée. Francis avait passé une partie de la nuit à imaginer un moyen de pénétrer dans le fameux labo. Après avoir ressassé le peu d'options qui s'offraient vraiment à eux, seule l'idée de s'infiltrer en passant par le couloir de ventilation semblait

réalisable. Toutes les entrées et les sorties du bâtiment étaient munies de capteurs et de mécanismes électroniques, ce qui rendait ces accès impénétrables, sauf s'ils recouraient à des explosifs, solution rejetée d'emblée. Le couloir de ventilation, en revanche, avec ses énormes conduits et ses filtres sophistiqués, permettait de s'y introduire et de se glisser furtivement vers le dépôt cryogénique où l'on conservait les échantillons, particulièrement ceux qu'on cataloguait de potentiellement mortels. L'opération ne serait pas sans risques, mais c'était la meilleure idée. Or, le temps pressait. Chow éliminé, il apparaissait évident que le Guoanbu enverrait d'autres agents surveiller les installations. Francis savait aussi qu'en réalité, ils recherchaient deux agents européens travaillant au sein du labo et œuvrant pour le Brudenberg. Probablement de hauts gestionnaires, des *cravates*, comme il aimait dire, qui assuraient la liaison avec le consortium français à l'origine de la conception et de la construction du complexe de Wuhan. Ces hommes effectuaient régulièrement la navette entre l'Europe et la Chine, ce qui faisait d'eux d'excellents candidats pour propager le virus. Même si le scénario se dessinait, il demeurait une bonne part d'inconnu et d'imprévisible. Une extrême prudence était de mise. Pas question de tout faire échouer, alors que les deux agents étaient si près du but. En respect de la mémoire de nombreuses personnes, ils se devaient de procéder avec minutie et professionnalisme. L'heure n'était pas à l'improvisation et aux actions guidées par la colère et l'amertume. La vengeance viendrait un jour ou l'autre. Francis sortit de son introspection et s'approcha de Shu-Fang pour lui dévoiler sa stratégie et s'enquérir de ses états d'âme. Il devait s'assurer que son partenaire était en mesure d'affronter de nouvelles épreuves.

— Comment ça va ? Je suis tellement désolé pour Haimeï et votre père.

— Ça va aller... Vous savez, je suis convaincu que Chow avait en partie raison.

— Comment ça ? Cette brute ?

— Il avait beau être une brute, comme vous dites, il n'en demeure pas moins qu'il était chinois et qu'il avait raison quand il affirmait que Haimeï était rongée par la vengeance. Pendant près de trois ans, ma sœur a consacré sa vie à préparer cette confrontation et imaginer la façon dont elle s'y prendrait pour le tuer. Elle s'est entraînée comme une véritable guerrière et toutes ses énergies et ses pensées

étaient orientées vers ce but. Quand tu nourris un monstre, il ne faut pas te surprendre s'il finit par te dévorer... Haimeï a tellement pensé à la mort que celle-ci est venue la chercher plus tôt que prévu. À de nombreuses reprises, j'ai essayé de la convaincre de passer à autre chose en lui disant que son seul salut était de pardonner à Chow, mais surtout, de se pardonner à elle.

— Il ne reste qu'à espérer qu'elle trouvera la quiétude et la paix auprès de Fu-Hsi.

— Même cela... elle s'en est peut-être privée ! releva Shu-Fang. Mais que voulez-vous ? J'aurais probablement réagi de la même façon si ma sœur avait été injustement assassinée.

— N'empêche que je suis bien content que ce salaud ne soit plus dans nos jambes.

— Ne vous méprenez pas. À l'heure où l'on se parle, il y a probablement déjà d'autres agents à nos trousses.

— Je sais ! J'y pensais, justement. Il faut agir vite, dès ce soir si possible.

— Par le couloir de ventilation, je suppose ? Il n'y a pas des tonnes de solutions. Vous pensez bien qu'il y aura probablement des verrous et des capteurs sur les grilles.

— Oui, je sais. Mais c'est quand même mieux que de tenter de pénétrer par les portes.

— Et si on mettait le feu dans l'un des conduits... Pas un véritable incendie, mais juste ce qu'il faut pour forcer l'évacuation. Ensuite, on pourrait s'infiltrer en douceur, s'emparer des échantillons et les détruire. Ou j'y pense... Tout brûler, finalement ; le labo au complet !

— Vous n'y pensez pas ! On risquerait de contaminer tout le quartier. On deviendrait les artisans de ce qu'on veut empêcher ! Oubliez cette idée.

— Alors, va pour le petit incendie dans les conduits de ventilation. Et pour les Européens ? On ne sait même pas à quoi ils ressemblent. Et tout ce scénario est valable si les fioles sont encore là... Les Européens les ont peut-être déjà volées.

— On le saura bien assez tôt. Les suspects ne seront pas légion... fit remarquer Francis. Si vous voulez mon avis, dès qu'on verra un blanc à cravate, on ne pourra pas se tromper !

— Avec quelques baffes, il nous confirmera son identité ! renchérit Shu-Fang.

– Vous avez tout compris... Allez ! Ça va nous prendre un peu de matériel.

– J’y pense... On a déjà quelque chose qui nous sera utile.

Sur ces mots, Shu-Fang alla dans la cuisine et souleva un tapis. Sous ce dernier apparut un motif légèrement différent du reste du plancher. Le Chinois effleura la surface et détecta rapidement ce qu’il cherchait ; une légère surépaisseur. Il y appliqua une pression et une petite poignée sortit aussitôt du plancher. Il l’empoigna et tira dessus avec une certaine force. Il s’agissait d’une trappe où on avait caché des armes, pour la plupart des pistolets et des fusils d’assaut. Mais ce que désirait Kato était beaucoup plus petit et utile pour accomplir ce qu’il prévoyait. À peine plus grosses que des balles de golf, des grenades fumigènes attirèrent l’attention de Francis.

– Elles sont efficaces ?

– Tu parles ! On peut les projeter avec ce lanceur sur une distance d’au moins cent mètres. Aussi, elles peuvent passer par une ouverture d’à peine dix centimètres.

– C’est parfait ! Les conduits ont assurément plusieurs grilles qui réagiront à la moindre particule qui s’y introduira. On pourra franchir au moins deux niveaux de grilles, et la fumée fera le reste. De toute façon, ça ne prendra que quelques secondes avant que les capteurs ne la détectent. Ensuite, les grilles vont se verrouiller. Ça devrait suffire à provoquer l’évacuation des lieux.

– En plus des pistolets munis de silencieux, nous aurons besoin de ceci, reprit Shu-Fang en exhibant le pistolet à air comprimé qu’il tenait dans ses mains.

– Vous voulez rire de moi ! s’esclaffa Francis. On dirait un jouet !

– Indiana... vous me décevez ! Selon le plan, si on veut pouvoir s’approcher de cette bâtisse, nous devons maîtriser une ou deux caméras ainsi que quelques lampadaires. Rien de mieux que ce pistolet pour faire le travail. Super silencieux, il a quand même une portée d’environ cinquante mètres. Il percera le verre des lampadaires sans faire de débris. Je vous le dis, ce bidule m’a été très utile à de multiples reprises.

– Je demande à voir...

– Vous savez qu’on fait peut-être tout ça pour rien ! lança Shu-Fang. On risque de se faire prendre pour avoir tenté de voler quelque chose qui n’y est même plus.

– Je sais très bien. Mais on n’a pas vraiment le choix. Si j’ai raison, le nouveau virus en est un élaboré à partir de celui de 2003, le fameux SRAS CoV. Comme les types du Guoanbu tiennent à ce que les taupes du Brudenberg s’en emparent, ils ont dû clairement identifier les fioles.

– C’est logique, en effet. Mais que fera-t-on si on ne trouve pas de fioles identifiées ?

– Il faudra trouver un moyen de tout détruire. On ne pourra pas manipuler tout ce matériel biologique, les risques sont trop énormes. Je persiste à croire que les fioles sont toujours là-bas et qu’elles sont bien à l’abri dans un contenant de transport parfaitement hermétique. Si ce n’était plus le cas, pourquoi le Guoanbu persisterait-il à nous poursuivre ? Ils savent que nous sommes près du but et ils doivent nous empêcher coûte que coûte d’atteindre le labo et de commettre notre larcin.

– Si on ne trouve pas ces fameuses fioles, ça signifiera que les Européens ont probablement réussi leur coup. De toute façon, on n’a pas le choix... Il faut au moins essayer quelque chose. Et dans le pire des cas, si le coup de la fumée ne fonctionne pas, une fois que nous aurons mis les caméras hors d’usage, les agents de sécurité du labo vont rappliquer en moins de deux minutes. On aura qu’à les maîtriser et utiliser leurs passes pour entrer dans l’édifice.

– Tout à fait d’accord avec vous. Comme on dit par chez nous : advienne que pourra.

Les deux comparses attendirent que la journée s’écoule et que le crépuscule s’installe confortablement. C’est Shu-Fang qui établit la stratégie pour atteindre la zone du labo. Près des installations de virologie se situait un complexe résidentiel. De gros édifices à logements implantés au centre d’un vaste boisé. Grâce à eux, ils pourraient assez facilement s’approcher des installations.

Dès que la noirceur se fut installée, ils mirent leur plan à exécution. D’abord, se rendre près des bâtiments, dans un stationnement arrière, éliminer l’éclairage et les caméras, puis lancer les mini grenades fumigènes dans les trappes de ventilation. Après... un peu d’improvisation ! Cette façon de faire était loin d’être parfaite et ils le savaient très bien. En fait, elle était tout juste à la limite du réalisable. Mais ils n’avaient plus le temps ni les moyens pour élaborer un scénario plus étoffé. La suite de l’opération serait élaborée en fonction de

la réaction des autorités de l'Institut de virologie. Ultimement, s'ils ne parvenaient pas à voler les fioles, mais qu'ils réussissaient à provoquer la fermeture complète des lieux, ils auraient en bonne partie atteint leur objectif. Le travail des Européens n'en serait que plus complexe et hasardeux.

Par le boisé, ils s'approchèrent assez aisément de l'institut et du stationnement qu'ils avaient ciblés. À leur grande surprise, l'aire était plutôt déserte. Quelques voitures tout au plus. Le chauffeur d'une fourgonnette identifiée aux couleurs d'une firme de récupération de déchets biologiques patientait près de la porte de sortie, moteur en marche. Chargées de récupérer et détruire les cadavres d'animaux ayant servi à diverses expérimentations, principalement des souris et des rats, ces firmes spécialisées détenaient des autorisations et des passes qui leur permettaient d'accéder à une partie du bâtiment. Étrangement, le véhicule n'était pas positionné comme il aurait dû l'être. Ses portes arrière ne faisaient pas face au bâtiment. C'est donc dire qu'il n'était pas là pour attendre un chargement. En fait, il était garé parallèlement à l'institut, tout près de la porte, prêt à déguerpir. Shu-Fang et Francis comprirent assez rapidement qu'il pouvait très bien s'agir des Européens. À croire qu'ils étaient arrivés pile au moment du vol. Ils devaient s'en assurer et si ce n'était pas le cas, saisir cette chance pour s'introduire dans la bâtisse.

Il apparaissait probable qu'un contact interne, une *cravate*, comme pensait Francis, subtilise les fioles et les remette aux occupants du véhicule. Selon toute vraisemblance, les deux alliés n'auraient peut-être pas à mettre leur plan en action. Pour une fois, la chance jouait en leur faveur. On allait possiblement leur fournir le virus sur un plateau d'argent. Le problème était maintenant de savoir combien d'hommes se trouvaient à l'intérieur de cette satanée fourgonnette. Bien qu'ils pussent distinguer le conducteur, un autre malfrat pouvait aisément se dissimuler dans la partie arrière, qui elle, était dépourvue de fenêtres. De toute façon, Francis et Kato n'avaient d'autre choix que de s'en approcher et de s'approprier la camionnette. Une fois en contrôle, ils n'auraient qu'à attendre que la porte du bâtiment s'entrouvre pour mettre la main sur les échantillons. Un jeu d'enfant pour deux agents aguerris comme eux.

Dans le plus grand silence, Shu-Fang fit éclater l'ampoule du lampadaire le plus près d'eux et une caméra située sur la corniche

supérieure du bâtiment à l'aide du pistolet à air comprimé. Comme les projectiles étaient minuscules, les billes de plomb pénétrèrent le verre protecteur sans même causer d'éclats susceptibles de tomber au sol et d'attirer l'attention des lascars. Une zone ombragée et sécurisée fut ainsi créée, ce qui permit à Francis de s'approcher furtivement. De son côté, Shu-Fang partit et contourna le stationnement en passant sous le boisé. Son intention était de bondir sur la partie avant de la fourgonnette pendant que Francis attaquerait par l'arrière. Cette tactique avait toutes les chances du monde de réussir. Attaque sur deux fronts, armes silencieuses et effet de surprise leur garantissaient un succès certain. Mais voilà, Shu-Fang ne réapparut jamais. Francis ne les vit pas, mais dans le sous-bois, deux *flashes* lumineux provoqués par une arme silencieuse avaient soudainement jailli, avant de sceller le sort de son partenaire. Inquiet, l'Américain s'apprêtait à revenir sur ses pas. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il devait s'assurer que Kato était en mesure de passer à l'action. Quelque chose n'allait pas. Il n'eut même pas le temps de faire deux pas qu'un projectile l'atteignit à l'épaule et un autre à l'abdomen. Aux abords du boisé, gravement blessé, il s'écroula lourdement sur le sol. Presque au même moment, un individu ouvrit la porte arrière de l'institut, celle-là même que les deux agents surveillaient, et en ressortit avec un petit contenant métallique à peine plus gros qu'une boîte à lunch. C'était l'un des hommes du Brudenberg. Il s'engouffra dans la camionnette avec le précieux paquet et celle-ci quitta promptement le site. Ce qui ne devait pas se produire s'était réalisé. Estomaqué et meurtri, Francis, témoin passif de la scène, perdit connaissance.

La fameuse fourgonnette se dirigea plein nord, en direction de l'aéroport international de Wuhan. Un avion diplomatique attendait les passagers. Durant le trajet, ceux-ci durent effectuer un arrêt, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus. Rapidement, ils empruntèrent le pont Shahu pour ensuite se diriger vers le tunnel Changjiang. Après quelques détours, ils se retrouvèrent sur le chemin Xinhua, qui les mènerait droit vers leur destination : le gigantesque et très achalandé marché de Huanan. Une fois sur place, ils stoppèrent leur véhicule en plein milieu du site. Délicatement, muni de gants, d'un masque et d'une visière, avec une extrême minutie, l'un des malfrats ouvrit le contenant et en sortit une fiole. Il la projeta au loin, puis elle se fracassa contre l'un des murets délimitant les innombrables espaces du

marché. C'était l'endroit que le Brudenberg avait choisi pour lancer la contagion en sol chinois. Comme les nombreux kiosques du marché venaient d'être nettoyés à l'eau et que le temps était chaud et humide, les conditions favorables à la survie et à la multiplication du virus étaient réunies.

Les Européens quittèrent le marché et Wuhan dès qu'ils le purent avec leur néfaste cargaison. Il restait cinq fioles à lâcher dans des endroits stratégiques répartis à travers le monde. De grandes capitales européennes avaient été sélectionnées, ainsi que New York. On avait choisi le marché de Huanan pour trois raisons. Premièrement, il se situe sur la route menant à l'aéroport international. Deuxièmement, c'est l'endroit idéal pour maximiser la propagation et brouiller les pistes épidémiologiques. Chaque jour, des milliers de personnes transitent par ce marché pour y apporter et échanger une quantité phénoménale d'animaux. On y pratique l'abattage et la vente d'animaux vivants dans des conditions susceptibles de favoriser la contamination des surfaces et inévitablement, de milliers de personnes. De plus, les propriétaires et employés des innombrables fermes d'élevage situées à Wuhan même, ainsi qu'en périphérie, effectuent quotidiennement de nombreux va-et-vient entre leur propriété et le marché. Retracer avec certitude l'origine du virus serait pratiquement impossible. En dernier lieu, l'historique sanitaire du marché et les nombreuses interventions des autorités dont il avait fait jusque-là l'objet en faisaient la *victime* idéale. Le Brudenberg avait bien fait ses devoirs. La Chine deviendrait le paria de la planète. En raison de ses pratiques commerciales plus que contestées, on la désignerait responsable de la mort de dizaines de millions d'individus et du chaos économique engendré par la pandémie. Pour leur part, les Européens seraient perçus comme les sauveurs du monde. Au petit matin, Huanan deviendrait l'épicentre d'une catastrophe planétaire. Au fil des semaines, la pandémie s'installerait et au fur et à mesure que les morts s'entasseraient et que le chaos gagnerait les grandes métropoles du monde, le Brudenberg se tiendrait prêt à prendre la relève et à mettre en œuvre son scénario machiavélique.

L'optogénétique

Il a été scientifiquement démontré que l'on peut, grâce à un virus, modifier certains neurones afin de les rendre sensibles à la lumière bleue, celle-là même qui est diffusée par des milliards d'écrans dans le monde. On a aussi réussi, par cette méthode, à implanter dans le cerveau de faux souvenirs et de fausses perceptions... L'optogénétique est la nouvelle porte d'entrée pour la programmation du cerveau et un nouveau maillon à la chaîne de l'esclave volontaire que nous sommes tous devenus. Au cours des dix dernières années, cette technologie a fortement évolué et l'exposition à la lumière bleue est en très forte progression partout sur la planète.

Quand Francis retrouva ses esprits, il était allongé sur le sol d'une fourgonnette. Tout près de lui se trouvait le cadavre de Shu-Fang. De toute évidence, on avait fait le ménage à l'Institut de virologie. Passant par-dessus ses émotions, l'Américain prit conscience de son état. Il perdait beaucoup de sang. La douleur était intense et les frissons le gagnaient. En tant que médecin, il savait qu'il ne s'en sortirait pas. Son temps était compté. Les questions se bousculaient dans son esprit. Depuis quelques jours, il avait tellement accumulé d'informations qu'il n'arrivait plus à faire le lien entre elles. Après un court instant, le véhicule s'immobilisa. Le conducteur quitta son siège et se dirigea vers l'arrière. Il ouvrit alors les portes et largua le corps de Shu-Fang à l'extérieur. Puis, se rendant vers Francis, il le redressa et l'installa inconfortablement contre les parois de la camionnette.

— Qui êtes-vous ? osa l'Américain en voyant devant lui un Chinois plutôt frêle, mais au regard déterminé

— Je suis celui qui veille au grain. Quand des incompetents comme Chow n'arrivent plus à gérer la situation, je prends le relais. J'ai dû intervenir, car vous et l'agent Dù étiez sur le point de mettre notre plan en danger. Je n'ai pas eu le choix d'abattre Shu-Fang et de vous blesser.

– Vous êtes un agent du Guoanbu ?

– Pas vraiment, monsieur Jones. Je suis entre le Guoanbu et le gouvernement. C’est moi qui suis à l’origine de ce plan. Je dois m’assurer que chaque étape se déroule dans les temps prévus et selon ce qui a été décidé.

– Vous avez décimé toute une famille absolument pour rien.

– Vous avez en partie raison. Mais ce n’était pas notre intention. Shu-Fang et Haimeï se sont trop approchés, c’est tout.

– Vous saviez pour Haimeï ?

– Bien sûr ! La jeune Li Na n’est pas passée inaperçue. Nous savions que Chow avait commis une bétise et qu’il avait menti au sujet de Fu-Hsi. Nous avons délibérément fermé les yeux afin que Haimeï puisse retrouver une nouvelle vie et se faire justice. N’eût été l’indiscrétion de leur père au sujet des urnes funéraires, les Dù auraient continué de couler des jours paisibles. Mais voilà, trop de questions au mauvais moment ont eu raison de cette quiétude.

– Pourquoi avoir laissé partir ces agents du Brudenberg ? Ces fous vont répandre le virus et des millions de personnes vont mourir. Comment pouvez-vous laisser une telle chose se produire ? On parle ici de centaines de millions de morts si j’en crois les informations que nous avons réussi à glaner ici et là.

– C’est exactement ce que nous voulions. Le virus doit se répandre, c’est inévitable.

– Vous allez laisser une société secrète diriger le monde et soumettre l’humanité à une forme aiguë d’esclavage. Ces implants sont une abomination !

– Monsieur Jones, ces puces ne seront jamais implantées ! Du moins, pas pour le moment... Et le chaos tant espéré par le Brudenberg n’arrivera pas non plus.

– Je ne comprends pas. Le virus n’est pas aussi mortel qu’ils le croient ?

– Exactement. Les paramètres que le Brudenberg a recueillis au labo étaient tous faux. Du moins, en bonne partie. Le virus est contagieux, mais pas autant qu’on l’a laissé croire. De même, sa létalité a été de beaucoup exagérée. Il tuera à peine quelques millions de personnes, particulièrement des gens faibles, vulnérables et souvent âgés.

– Mais pourquoi ne pas l’empêcher ? Votre propre territoire sera contaminé !

–Le Brudenberg sert nos intérêts, tout simplement. Nous les avons à l’œil depuis plusieurs dizaines d’années. Ils ne sont pas les seuls à infiltrer d’autres organisations. Pour ce qui est de notre territoire, disons qu’il est toujours plus facile de contrôler la propagation d’un virus que l’on connaît. Après tout, c’est nous qui l’avons créé. Bien sûr, il y aura des morts, probablement quelques dizaines de milliers, dont plusieurs ici, à Wuhan. En soi, une quantité bien négligeable si l’on considère l’importance de ce projet. Nous savons déjà que les agents du Brudenberg ont fait un arrêt au marché de Huanan. Et ce n’est assurément pas pour prendre de jolies photos touristiques...

–Kato avait donc raison ! Les dizaines de milliers d’urnes funéraires commandées à son père... Vous n’avez rien laissé au hasard. Mais que voulez-vous obtenir en faisant cela ?

–En laissant le Brudenberg devenir le maître d’œuvre de cette machination, nous disposerons d’un levier lorsqu’il y aura, inévitablement, une enquête internationale. Nous avons toutes les preuves qu’il nous faut pour les incriminer. Mais notre contact à l’OMS fera en sorte de retarder de beaucoup cette enquête. De même, elle sera très laborieuse...

–Le directeur général de l’OMS ! Votre pantin africain. Abby avait vu juste. Vous avez dépensé des centaines de millions pour offrir aux Éthiopiens une belle bâtisse toute neuve, histoire de gagner leur sympathie et de vous assurer de leur collaboration future.

–Ce furent assurément des millions très bien placés. Aujourd’hui, grâce à ce partenariat, nous contrôlons une partie des décisions et des orientations de l’OMS. Toutes les nations du monde ont délaissé l’Afrique, alors que nous, nous l’avons accueillie à bras ouverts.

–Et maintenant, vous avez le champ libre !

–En effet. Mais pour rendre ce scénario plausible et pour ne pas trop attirer l’attention sur nous, nous avons accepté d’être en partie les méchants et les victimes. Qui pourrait croire, en effet, que nous aurions libéré un virus mortel sur notre propre territoire ? Les théories du complot fuseront de partout et sèmeront le chaos dans l’esprit d’une grande multitude. De plus, les milliards investis par le Brudenberg pour la recherche, la production et la mise en place de ces implants vont lui être très préjudiciables. Tout comme cette association, nous avons mis plus de quinze ans à tout mettre en place et dépensé des

sommes colossales. Le premier qui mettra son plan en œuvre aura un avantage certain sur l'autre. Il faudra des années avant que le Brudenberg ne s'en remette. Et pendant ce temps, ce sera notre scénario qui se mettra en place. Et le plus beau, c'est que même avec un genou à terre, ce groupe va servir nos intérêts.

– Et quelles sont vos visées ? Le contrôle de l'humanité ?

– Tout à fait, monsieur Jones. Depuis la nuit des temps que ça se passe ainsi. La masse humaine doit être dirigée et orientée avec une main de fer.

– Ce n'est certainement pas en tuant quelques millions de vieux que vous y parviendrez !

– Le but premier de ce virus n'est pas de tuer, mais bien de modifier l'humain afin d'en faire un esclave volontaire.

– Les radicules ! s'étonna Francis. À quoi servent-elles ? Elles sont beaucoup trop invasives, elles ont tué mon ami Joey.

– Celles que vous avez observées sur votre ami étaient issues d'un conditionnement poussé et expérimental. Ce ne sera pas le cas pour les centaines de millions d'autres. Les trois dernières années ont été très fructueuses. Hangzhou et Shenzhen ont accompli de véritables miracles.

– Que sont-elles ? À quoi servent-elles ?

– Elles sont comme une pieuvre qui se répand dans toutes les régions du cerveau en attente d'informations. Je sais que vous avez fait des recherches sur la rhodopsine, mais que vous n'arrivez pas à comprendre son rôle dans le cerveau. Connaissez-vous ce qu'est l'optogénétique Dr Jones ?

– Pas vraiment !

– En réalité, vous n'aviez pas tout à fait bien identifié cette protéine. Il s'agit plutôt de la *channelrhodopsine*, qui permet l'activation de certains neurones rendus sensibles à la lumière bleue émise par les milliards d'écrans qu'on trouve partout dans le monde. L'optogénétique est un nouveau domaine de recherche de la neuroscience et permet d'accéder à la programmation du cerveau. Ces dernières années, les scientifiques de Shenzhen ont réussi à mettre au point une protéine photosensible, et ce, dans les régions les plus profondes du cerveau, ce qui n'avait jamais été fait auparavant. Ce fut le début d'une quête extraordinaire qui nous a ouvert le chemin vers le contrôle cérébral absolu.

– Le virus est un agent mutagène ! s'exclama le médecin tout en grimaçant de douleur. Vous voulez provoquer l'apparition de cette protéine et des modifications cérébrales qu'elle opère.

– Tout à fait ! Le virus n'est pas très létal, mais assez contagieux pour espérer, dans un premier temps, que le dixième de l'humanité devienne bientôt porteur de la mutation.

– Et comment espérez-vous *programmer* tous ces cerveaux ?

– Vous devriez le savoir, monsieur Jones ! Où se situe normalement la rhodopsine ?

– Dans les photorécepteurs de la rétine...

Francis ne voyait toujours pas le lien. Il réfléchit quelques instants et comprit enfin.

– Des impulsions lumineuses ! s'exclama-t-il. La fameuse lumière bleue des écrans.

– Vous commencez à saisir toute la portée de cette opération. Par de faibles impulsions à très haute fréquence et imperceptibles à l'œil humain, nous serons en mesure de transmettre des pulsations aux différentes parties du cerveau infecté. Pulsations qui seront évidemment porteuses d'images, de sons et de n'importe quoi que nous voudrions implanter dans votre esprit. De faux souvenirs, des peurs, ou tout ce qui pourra nous être utile...

– Et à cause de la pandémie que vous allez créer, renchérit Francis, il y aura inévitablement du confinement, des fermetures d'école, d'usine et de nombreux milieux de travail. Et que font des citoyens, des enfants et des travailleurs coincés à la maison ? Ils regardent la télé, s'amusent sur leur ordinateur, assistent virtuellement à leurs cours et travaillent à la maison. Tout ce qui favorise une surexposition à la lumière bleue !

– En fait, rajouta l'agent chinois, nous estimons que l'exposition à la lumière bleue se multipliera par cinq, et peut être plus. Il y a déjà toute une génération de jeunes qui sont accros à ces technologies. La transmission d'informations par ces canaux sera un jeu d'enfant ! Parmi les gens infectés, il y aura inévitablement des dirigeants politiques, des banquiers, des industriels et des scientifiques. Toutes des personnes susceptibles d'apporter une contribution significative à l'essor de notre nation.

– Et pourquoi ne provoquer qu'une très faible contamination en Chine ? Ne devriez-vous pas laisser le virus se répandre ?

—En temps et lieu, monsieur Jones. Pour l’instant, le peuple chinois est maîtrisé. Il y a plus de six cents millions de caméras sur notre territoire. Nous avons nos citoyens à l’œil ! De plus, grâce à la récente implantation du crédit social, ils désirent s’améliorer et constatent qu’un monde sous contrôle est synonyme de paix et de sécurité. La délation, l’opprobre social et le renforcement positif jouent très bien leur rôle dans le maintien de l’ordre. Le reste de la planète n’était pas prêt pour un tel niveau de renoncement et donc, nous avons dû penser à une autre approche.

—Et que vient faire la 5G dans tout ça ?

—Je vous ai dit plus tôt que même avec un genou à terre, le Brudenberg nous aiderait. Ce sont eux, par leurs multiples tentacules, qui vont principalement développer et installer la 5G, qui est nécessaire au développement du réseau des radicelles cérébrales.

—À cause des ondes ?

—Pas vraiment, mais indirectement.

—Le champ électromagnétique ! lança Francis en geignant.

—Exactement. Les gens ont raison de s’inquiéter de la 5G, mais pas pour les bonnes raisons. Bien sûr, elle servira à espionner les gens, mais elle fera encore bien plus. Comme les antennes doivent être disposées plus près des utilisateurs et surtout, en plus grand nombre, elles vont générer un flux magnétique qui, combiné à ceux qui existent déjà, deviendra plus important que jamais. Même dans les maisons, les nouveaux routeurs 5G serviront notre cause. Au fur et à mesure que les gens utiliseront leurs appareils électroniques, en particulier leurs téléphones portables, les radicelles cérébrales vont se déployer et former une véritable autoroute.

—Ça va finir par les tuer !

—Mais non ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit plus tôt. Le réseau sera beaucoup plus fin et beaucoup moins invasif. Tout cela a été *calculé* dans les paramètres de la mutation. Chacun des laboratoires de Shenzhen, Hangzhou et Wuhan a bien fait son travail. Le laborieux et coûteux séquençage génétique du SRAS CoV aura porté ses fruits. Le virus a été bien dosé et sera d’une efficacité inégalée.

—Et si j’ai bien compris, même l’élection de Trump a été planifiée.

—Nous avons besoin de ralentir le Brudenberg. Depuis presque toujours, la présidence américaine leur accorde un trop grand pou-

voir sur les autres nations et leur permet d'accéder à des fonds quasi illimités. En échange de considérations futures, les Russes nous ont rendu ce service. Ce nouvel allié se devait de démontrer son adhésion à notre vision du monde. Vous comprenez mieux, maintenant, pourquoi les opposants de Trump, des fidèles du Brudenberg, ont tout tenté pour le destituer et s'en débarrasser coûte que coûte. Ils ont même poussé leur intervention à la limite du coup d'État et ont craché, par le fait même, sur la moitié du vote populaire.

On n'a pas de leçon à recevoir de cette pseudo plus grande démocratie du monde ni de Hussein, son porte-parole par excellence ! Pour les adeptes du Brudenberg, il fallait impérativement rétablir cet ordre des choses qui leur avait toujours permis de contrôler une partie de l'humanité et de la maintenir dans une forme subtile d'esclavage. La montée de l'esclave volontaire est leur plus grande réussite. Trump est un caillou, dans ce rouage bien rodé, et encore aujourd'hui, malgré toutes ses frasques et ses mensonges, il jouit d'un appui populaire indéfectible. C'en est au point que pour gagner la prochaine élection, le Brudenberg n'aura d'autres choix que de fausser les résultats. Le vote massif par anticipation, et par la poste, de surcroît, demeure leur seule solution. Le mensonge sera si gros que personne ne voudra y croire... Pensez-vous vraiment que des gens qui ont travaillé durant des années pour préparer un putsch politique ne seraient pas tentés de truquer une élection ? Le temps que le Brudenberg se remette de l'échec de son plan, se refasse une santé financière et retrouve les réseaux que lui procure la présidence américaine, nous serons bien implantés dans l'esprit d'une grande multitude. Entretemps, nous serons devenus la première économie du monde et du même coup, nous aurons la plus grande puissance militaire. Nous serons alors prêts pour la deuxième manche.

– Et ce sera quoi la suite ? demanda péniblement l'agent du FBI.

– Cela, Dr Jones, je ne suis pas autorisé à vous le divulguer.

Puis, sans la moindre hésitation et comme tout bon agent a appris à le faire, le Chinois prit son pistolet et acheva son interlocuteur avec une balle en pleine tête. C'est ainsi que se terminait la quête de Francis. Les fioles volées à Wuhan seraient distribuées et relâchées en des endroits stratégiques afin de maximiser la propagation du virus. Celle qui fut lâchée au marché de Huanan allait non seulement permettre au virus de se propager, mais de plus, elle permettrait d'établir

un lien entre une possible contamination par les chauves-souris et le commerce des animaux. Comme la ville abrite le labo de niveau P4, spécialisé dans les coronavirus transmissibles par les chauves-souris, ce ne serait que plus plausible... La simplicité est assez souvent complice de la vérité ! La suite des évènements constituerait une histoire des plus nébuleuses, en partie camouflée par une OMS outrageusement conciliante envers ses bienfaiteurs chinois. Les centaines de millions investis en Éthiopie allaient enfin capitaliser. Un mystérieux coronavirus, le SRAS CoV-2, apparu en Chine à l'automne 2019, étrangement apparenté à un autre virus bien connu, le SRAS-CoV, lui-même génétiquement séquencé à Hangzhou, se répandrait et provoquerait l'une des plus grandes pandémies de l'histoire. La létalité du virus n'étant pas ce qu'elle aurait dû être, le Brudenberg prendrait conscience de la supercherie orchestrée par les Chinois et s'en trouverait affaibli durant plusieurs années. Les complotistes s'en donneraient évidemment à cœur joie, sans toutefois réussir à mettre le doigt sur les véritables enjeux cachés derrière cette odieuse machination. Lentement et insidieusement, le citoyen, qui se retrouverait plus que jamais devant ses différents écrans, finirait par forger ses propres chaînes. La lumière et les ondes le soumettraient à un niveau de docilité jamais atteint depuis la création de l'humanité. Voilà des millénaires que l'Homme tente de contrôler l'Homme, et cette fois-ci, les descendants d'Adam s'apprêtaient à sombrer dans l'ultime soumission sans même en avoir conscience. Dans le travail, le divertissement et l'information, le regard de l'Homme allait lui forger des entraves comme jamais il n'en avait eues auparavant, lui, jadis créé pour être un esclave. La profanation du temple de Dieu venait de s'amorcer. Le monde venait de basculer.

§

Le monde n'est pas celui que l'on croit.
Devant le regard de l'homme, un voile a été placé.
Dans les méandres des apparences et de cette fausse réalité
se prépare une nouvelle humanité.
Le dragon s'est réveillé et de son haleine fétide, il embrasera le monde.

Ne sentez-vous pas la terre qui tremble ? Des bruits de
guerres...
Sur les amoncellements de cadavres naîtra un nouvel Adam.
Un pied dans le sang et l'autre dans les cendres.
De nouveaux ciels et une nouvelle Terre, telle est la pro-
messe...
Oui, je vous le dis, le dragon s'est réveillé !

Guy F. Blouin

Du même auteur, aux Éditions La Plume D'or :

Chroniques lucifériennes tomes 1 et 2

Terre de l'Apocalypse

La confrérie du serpent

Sur l'optogénétique :

« En effet, son application nécessite des approches de thérapie génique qui consistent à modifier des neurones en injectant un virus codant pour la channelrhodopsine dans l'aire cérébrale ciblée. Quelles doses de virus doit-on administrer ? » (Souligné par l'auteur)

Source : <https://lejournale.cnrs.fr/nos-blogs/aux-frontieres-du-cerveau/optogenetique-quand-la-lumiere-prend-les-commandes-du-cerveau>

« L'exposition trop importante aux écrans va aussi “perturber le cerveau” et le plonger dans un état passif au détriment “du cognitif”. Elle risque aussi de faire perdre “la faculté d'investir de l'effort” et de créer des troubles de l'attention. »

Source : <https://fr.news.yahoo.com/coronavirus-confinement-rendre-dependants-aux-ecrans-133021432.html>

« Une virologue chinoise, qui clame depuis des mois que l'apparition du nouveau coronavirus a été cachée par la Chine, se dit convaincue que le SARS-CoV-2 aurait été fabriqué en laboratoire. »

Source : <https://www.journaldemontreal.com/2020/09/11/une-virologue-chinoise-pense-que-la-covid-19-a-ete-fabriquee-par-lhomme>

Commentaire de l'auteur :

Il ne fait aucun doute que le temps d'exposition à la lumière bleue a explosé depuis le début de cette pandémie et qu'il en sera ainsi pour plusieurs années !

Depuis la dernière décennie, on ne saurait imaginer les progrès réalisés en génétique et en neuroscience par les laboratoires privés (et surtout chinois...) et encore moins par les organisations militaires et les services secrets de par le monde. Je n'ai aucune difficulté à affirmer qu'il pourrait exister une *science noire* dont le but est la destruction et l'asservissement de l'humanité. Je le constate chaque jour ! La vérité n'est pas ailleurs, elle est ici, sous vos yeux !

